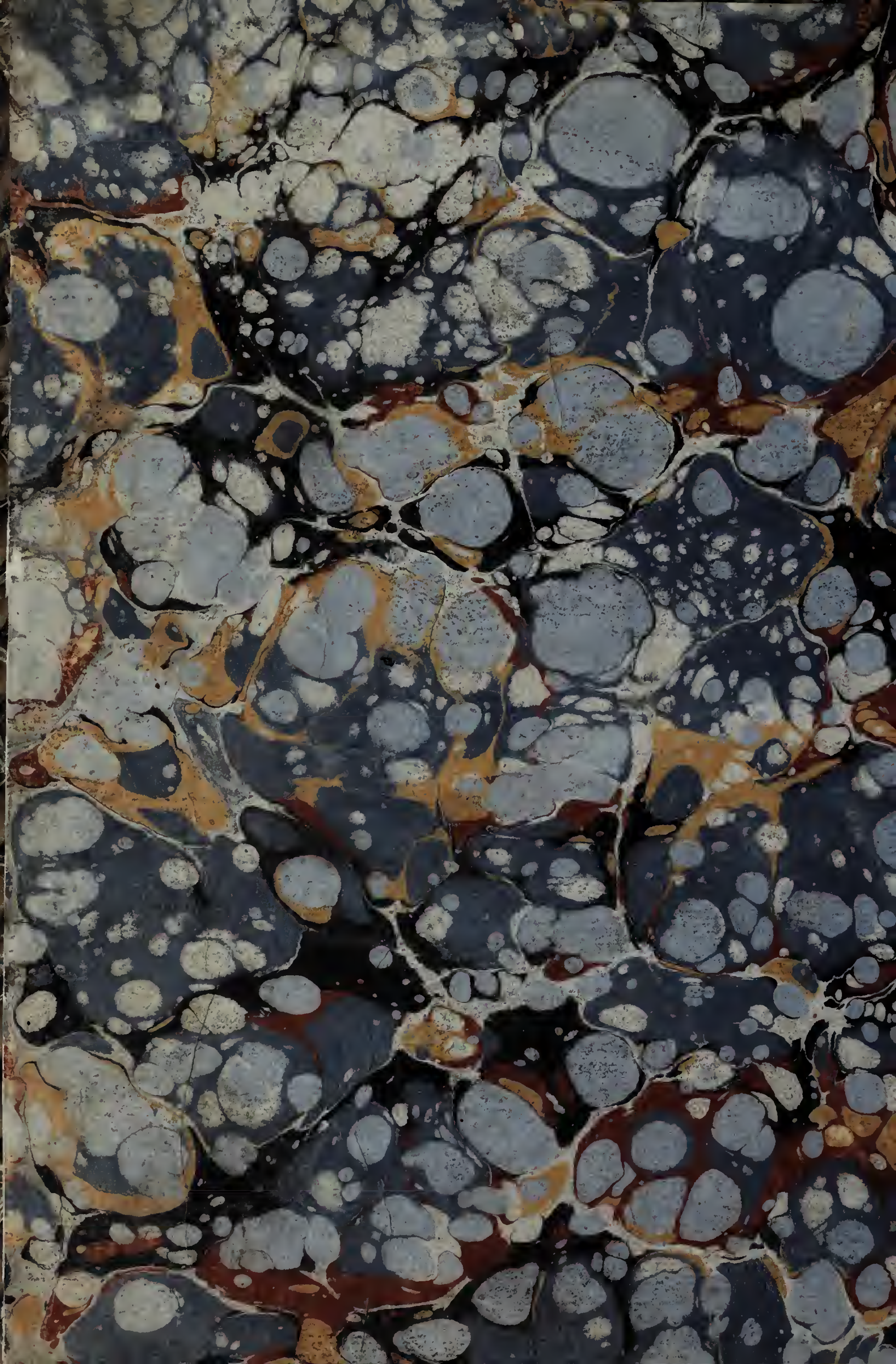
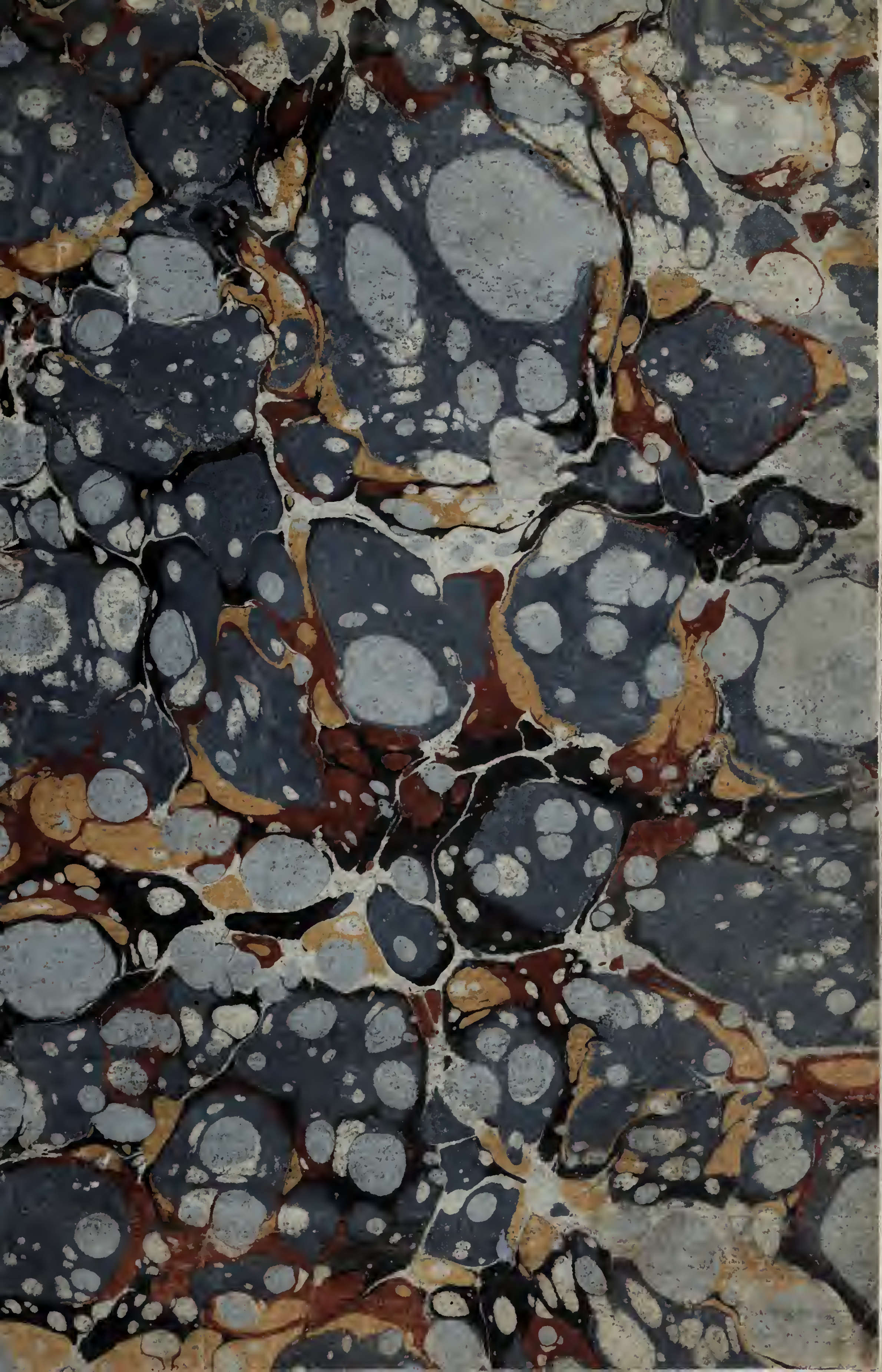






105 estampes avec texte.
dont 91 avant la lettre.

LES FASTES DU PEUPLE FRANÇAIS,

OU

Tableaux raisonnés de toutes les actions héroïques et civiques

DU SOLDAT ET DU CITOYEN FRANÇAIS.

Edition ornée de gravures d'après les dessins du *Citoyen Labrousse*.

Par JACQUES GRASSET SAINT-SAUVEUR.

A PARIS,

Chez DEROY, Libraire, rue du Cimetière André-des-Arts, n°. 15.

1796. An 4e. de la République française.

Épître Dédicatoire.

Aux Citoyens Français.

CITOYENS,

Vous n'avez pas besoin d'exemples pour produire de belles actions, ce n'est donc pas à ce titre que je vous offre ce Répertoire d'honneur et de vertus. *Mais il est juste de rendre un tribut d'hommage et de reconnoissance à la source féconde où l'on a puisé : d'ailleurs il est bien légitime d'aimer à revoir et à se rappeler les traits héroïques dont on a été le témoin ou l'auteur, la cause ou l'objet.*

Quelle plus pure jouissance pour un père de famille, que celle de relire le récit des vertus de ses enfants. Les enfants peuvent-ils choisir un Livre élémentaire *plus profitable, et plus intéressant pour eux que le recueil pittoresque des faits honorables de leur père. L'épouse, la sœur, l'ami, trouveront un soulagement pendant l'absence de ce qu'ils ont de plus cher, dans un livre rempli des noms devenus à jamais glorieux de son époux, de son frère, de son ami.*

Ce Livre donc, convenable à tous les âges, et dans

toutes les circonstances de la vie, ne pouvoit être adressé qu'à l'universalité des Citoyens Français. Cet ouvrage est bien plus le vôtre que le mien : puisse mon nom être un jour mis à la suite de cette illustre nomenclature.

J. Grasset Saint-Sauveur.

LES FASTES
DU PEUPLE FRANÇAIS,
OU
TABLEAUX RAISONNÉS
DE TOUTES LES ACTIONS HÉROIQUES ET CIVIQUES
DU SOLDAT ET DU CITOYEN FRANÇAIS.

Discours préliminaire.

La Convention nationale décréta la rédaction de plusieurs livres élémentaires devant servir de base à l'instruction publique. Il y en eut un de commencé qui, bien fait, eût pu être utile à la fois aux enfants du Peuple et aux braves défenseurs de la Patrie. C'étoit le recueil des belles actions produites pendant la révolution et depuis l'établissement de la République. Cette idée, déjà connue depuis long-temps, étoit heureuse néanmoins, et d'une utilité incontestable. Mais ce travail perdit tout son charme et tout son prix dans son exécution : il n'en parut que quelques cahiers qui firent peu de sensation. Le récit des belles actions n'étoit accompagné d'au-

cuns dessins, d'aucuns tableaux qui eussent pu dédommager de la sécheresse de la diction. Rien n'y attira les yeux ; ce n'étoit qu'un froid squelette, sans vie et sans mouvement. L'entreprise vraiment nationale que je publie, sera, je l'espère, toute autre chose. J'écrirai peu, mais je peindrai. On ne lira pas seulement les beaux faits d'armes que je rapporterai, on les verra. Je veux que mes lecteurs soient les témoins de l'action que je sauverai de l'oubli.

Ne pouvant moi-même être présent part-tout en même-temps, j'imiterai la méthode de nos ayeux *les Francs*. Dans chacun de leurs bataillons, ils avoient un historien qu'ils appelloient *Barde*, lequel étoit chargé de prendre note de tous les détails du combat, et d'inscrire sur son *répertoire d'honneur*, le nom du soldat ou du chef qui se distinguoit par une défense horoique, par un coup hardi, ou par une mort glorieuse. Je correspondrai de même avec toutes nos armées ; et des patriotes pleins de zèle ont pris l'engagement de m'instruire de tout ce qui se fera de remarquable. J'espère beaucoup d'une autre ressource. A l'annonce de mon entreprise, sans doute que l'on me préviendra. Le compagnon, le frère d'armes d'un brave soldat, blessé ou mort dans une affaire, s'empressera, aussitôt l'issue d'une bataille, de me faire passer tous les renseignemens capables de donner une nouvelle existence, plus durable que la première, à son ami expirant au lit d'honneur.

Il en résultera le recueil le plus intéressant, le plus curieux, et indispensable à l'histoire de toute la révolution. Que n'a-t-il été entrepris dès le commencement ! une foule de héros nous seroit connue, et nous fourniroit les plus beaux exemples. Je tâcherai d'y suppléer, en *colligeant* de toutes parts les souvenirs des familles. Je les somme ces mêmes familles, au nom de la Patrie, de me fournir ce qu'elles peuvent avoir à

leur disposition : toute la République se chargera de ma reconnoissance.

Jaloux de la gloire de mon pays, j'attache la plus grande importance à ce répertoire. Je n'en connois pas de plus utile par lui-même, et par l'heureuse influence qu'il peut avoir sur l'esprit de la jeunesse. Oui ! j'aurai bien mérité de la Patrie, quand j'aurai pu en produire plusieurs cahiers, et les voir entre les mains de nos défenseurs, et dans les archives de chaque famille. L'éducation nationale ne pourra s'en passer. De tous les livres élémentaires, celui-ci sera sans doute le plus lu, et le plus souvent consulté. C'est dans ces fastes que l'enfant apprendra l'alphabet de sa langue maternelle. C'est par ces fastes que l'adolescent commencera son cours d'histoire et de politique. Dans le bagage d'un soldat partant pour l'armée, il y aura un exemplaire de la Constitution, et quelques cahiers des *Fastes du peuple français :* ce sera son *veni mecum.*

Je dis que le cours d'histoire pourra commencer par la lecture de notre Recueil : j'ajoute qu'il pourra tenir lieu de toute l'histoire elle-même ; et, à cet effet, pour montrer que notre chère Patrie en tout temps a été féconde en héros, qu'elle en a produits, même sous l'ancien régime ; je donnerai à mon travail une marche rétroactive ; j'associerai à nos braves, blessés, ou tombés sous nos yeux, l'exemple de plusieurs autres soldats courageux qui, depuis que la France existe en corps de nation, ont illustré leur Patrie par leur bravoure : et même, pour ne rien laisser à desirer à mon entreprise, quelquefois je prendrai plaisir à confronter les Français avec les anciens peuples ; ensorte que mon répertoire contiendra tous les faits dignes d'être conservés dans la mémoire des hommes.

« Certainement la Constitution des Spartiates et des Romains étoit vicieuse en elle-même, et cependant Sparte et Rome se sont immortalisées.

Aucun des soldats de ces deux peuples n'ignoroit les actions célèbres de ceux qui s'étoient immortalisés pour le salut de la patrie. Les anciens Germains, les Gaulois avoient, comme je l'ai déjà dit, leurs *Bardes*, leurs *Enbages*, qui les leur rappelloient.

Dans notre histoire, nous avons des traits aussi beaux que celui de Régulus, et personne ne les connoît. Des français ont fait paroître sur la scène la grandeur d'ame de ce fier romain, et ils ignorent celle plus grande encore de d'Aubigné leur compatriote.

Sous Louis XIII, d'Aubigné, fait prisonnier, fut confié par Catherine de Médicis et le duc d'Epernon, ses ennemis implacables, à Saint-Luc, avec ordre de le garder de près. Celui-ci, son ami, l'instruisit du danger, et en lui accordant d'aller passer quelques jours chez lui, sur sa parole, lui fit dire de s'esquiver. Malgré le danger évident que couroit d'Aubigné, il revint à jour nommé ».

Je ne me dissimule point toutes les difficultés d'une tâche aussi pénible qu'honorable : mais soutenu par l'amour de mon pays, mais secondé par les patriotes, j'ai déjà rassemblé d'immenses matériaux. En donnant cette extension à mon travail, il en résultera un avantage qui m'a décidé : c'est que j'aurai mis à même de prouver à l'Europe entière, cette vérité de fait, que nos ennemis eux-mêmes avoueront, s'ils veulent être de bonne-foi : la France elle seule peut rivaliser en héros et en belles actions toute l'antiquité et toutes les nations modernes.

J'ai pris à tâche de mettre dans tout son jour ce beau titre à la gloire nationale; et il ne falloit rien moins que le caractère français pour fonder en six années la plus puissante de toutes les Républiques. Car ce n'étoit pas assez d'établir nos lois constitutionnelles, au milieu des troubles inséparables d'une aussi grande révolution ; la Raison toute seule n'auroit pu se

soutenir, et dissoudre une masse *incommensurable* de préjugés aussi vieux que le monde; sans la valeur et le dévouement des soldats français devenus libres, nous nous verrions la fable, et le jouet de l'Europe entière. Nos armes seules ont forcé la coalition à nous craindre, et à respecter nos lois.

A la vue de nos exploits, et des prodiges de courage qu'un jour on aura peine à croire, nos ennemis se sont dit entr'eux :

« Quel est donc ce pouvoir de la liberté qui élève l'homme » au-dessus de lui-même, qui transforme en Spartiate le Pari- » sien, jadis si énervé, et le Français si léger. Autrefois ils » reculoient à un deuxième coup de feu, ils n'étoient à l'é- » preuve que du premier; aujourd'hui cinq campagnes ne les » ont point attiédis : ils ne sont point rassasiés de lauriers : la » France est couverte de guerriers mutilés, qui ont toujours » le même courage, la même valeur, et qui tous brûlent de » répandre pour la Patrie le peu de sang qui leur reste. Une » génération entière s'est précipitée dans les combats, et tous » les Français sont déterminés à périr jusqu'au dernier, plu- » tôt que de laisser entamer leur république. Quel est donc le » dieu qui les anime? »

Le dieu qui les anime est le même que celui qui décourage vos stipendiés, et les fait pâlir au récit des belles actions de nos braves volontaires. Ce dieu, c'est l'amour de la Patrie, de l'indépendance et de l'égalité. A son nom seul toute notre jeunesse vole aux frontières; lui seul la fait triompher de tous les obstacles. Chacun de nos bataillons occuperoit la plume d'un historien, s'il étoit possible de ramasser tous les faits glorieux qui se passent journellement dans nos camps, sur les champs de bataille, dans les mêlées, et parmi les horreurs d'un siége. Sous toutes les chaumières, ainsi que dans toutes les places publiques de nos grandes communes, il n'est question

que de traits de bravoure, dont nos papiers-nouvelles sont journellement remplis. Mais je le répète, un regret se mêle à ces récits ; c'est qu'ils ne sont accompagnés d'aucuns détails ; ils sont pour la plupart tronqués, ou rapportés d'une manière infidelle. On désireroit connoître toutes les circonstances qui ajoutent tant, qui mettent tant d'intérêt, tant de charmes dans une belle action. Un père, une mère, une sœur, une amie, une épouse, des enfants aimeroient tant à se peindre comment le héros qui appartient à la famille, est tombé, ou a reçu une blessure honorable, en guise d'une narration froide, à la place d'une lettre venue de l'armée, et toujours insuffisante, (car les braves défenseurs de la Patrie savent mieux se battre qu'écrire une lettre.)

Arrivent les fastes du *Soldat Français*, toute la petite commune s'assemble sous l'orme antique qui ombrage la place publique. Les femmes, les enfants, les vieillards accourent, et se pressent autour des magistrats, ou du père de famille qui se charge de la lecture. On écoute d'abord le récit, mais ensuite on veut voir. Au plaisir des oreilles, on veut joindre celui des yeux. Le livre passe de main en main : on se l'arrache, on s'y jette, et on le quitte à regret. On mouille d'une larme, on couvre de baisers la représentation du héros qui en fait le sujet. On se recueille, on se serre la main les uns les autres, on lève les yeux au ciel, on les reporte sur l'estampe. Les plus jeunes de l'assemblée courent à leurs armes, en disant, partons, allons venger notre camarade, notre ami, ou mériter la même gloire.

C'est ainsi qu'en parlant à tous les sens à la fois, on électrise l'ame, et l'on fait une pépinière de braves.

J'aime à croire que les fastes du *Peuple Français* tiendront la place dans les archives de chaque famille, de ces livres de généalogie, dont jadis on étoit si fièr en France.

Le père transmettra ce livre à ses enfans, et ce sera le plus précieux du mobilier et de tout l'héritage.

A ces fastes je joindrai le recueil précieux de tous ces beaux traits, de tous ces actes de civisme, de bienfaisance et de vertu, que pratiquent journellement la plupart des citoyens Français, et qui donnent un nouveau lustre à notre pays. Les lecteurs deviendront souvent les rivaux des acteurs qu'ils verront en scène; et dans le silence ils projetteront quelqu'acte de bienfaisance et de générosité : la réunion de ces vertus modestes deviendra l'apanage héréditaire de chaque famille.

Les femmes ne seront point oubliées. Les devoirs domestiques ne les ont point retenues étrangères aux biens et aux maux de leur Patrie. Les Françaises ont pris une part active à ce qui s'est passé autour d'elles, hors de leurs ménages. J. J. Rousseau, le sévère auteur d'*Émile* et du *Contrat social*, a dit : *La gloire d'une femme est d'être ignorée*. Cette maxime, vraie sans doute dans sa généralité, souffre pourtant des exceptions, et le brûlant secrétaire de la *Nouvelle Héloïse*, a été lui-même le premier à en convenir : plein de son Plutarque, il n'a pu s'empêcher de rendre hommage à l'héroïsme, et aux vertus civiques des Lacédémoniennes. Assurément les citoyennes de *Crotone* se dépouillant de leur parure, à la voix du fondateur de la philosophie italique : assurément les dames romaines, apportant sur l'autel de la Patrie leurs précieux bijoux, pour les convertir à l'usage de la République dans le besoin, méritoient que les pinceaux de l'histoire les fissent sortir de l'oubli. C'est ce que je me propose dans ce recueil, pour le rendre aussi complet qu'il est possible; ensorte que le lecteur, qui se borneroit à mes tableaux raisonnés, et qui n'ouvriroit point d'autres livres, prendroit la plus haute idée de l'espèce humaine qu'on a trop calomniée, et de la nation française, que des peuples

jaloux et rivaux ont pris, et prennent encore tant de peine à noircir, ne pouvant l'égaler.

Lecteurs de tous les âges, de toutes les professions, réchauffez votre ame à mes récits, et à la vue de mes peintures fidèles. C'est ainsi que nous parviendrons tous à régulariser, et à soutenir l'esprit public, si nécessaire dans un ordre de choses, qui ne peut se passer d'enthousiasme.

EXPLICATION DU FRONTISPICE.

Puisque le bon droit ne peut se passer de la force pour être reconnu, nous avons représenté ici le dieu de la guerre debout, et protégeant le génie de la France, qu'il couvre de son bouclier.

Une foule de guerriers Français, au front modeste, au maintien courageux, s'avance pour recevoir le prix de leur valeur et de leur patriotisme. A mesure qu'il s'en présente, le génie les prend par la main, et leur ceint la tête d'une couronne de lauriers. Sur le devant de la scène sont plusieurs enfants : l'un tresse une couronne de myrthe, et l'autre une guirlande de pampre, pour faire entendre que les plus doux plaisirs, suite de la victoire et des fatigues, doivent être le partage, et une partie des récompenses du brave qui a combattu pour son pays. Un troisième enfant se lève sur la pointe du pied pour atteindre jusqu'aux héros, et placer dans leurs mains généreuses la palme de l'immortalité.

Au-dessus de ces personnages divers, plane la renommée : elle est reconnoissable à sa trompette guerrière ornée de la bannière nationale. Nous l'avons peinte au milieu de son vol rapide, annonçant à l'Univers et à la Postérité les succès de la République Française, et les actions héroïques de ses défenseurs ardens : on croit l'entendre dire aux autres peuples :

« Choisissez ! la France offre à ses alliés l'exemple de ses » vertus, et les bienfaits de son industrie ; elle garde pour ses » ennemis la honte et le repentir : ses enfans ne sont point » possédés de la manie des conquêtes ; mais malheur à qui vou-

» droit se mêler de son gouvernement pour l'entraver. Ils
» laissent leurs voisins maîtres chez eux, ils veulent qu'on les
» laisse de même paisibles dans leurs foyers. Paix et amitié aux
» amis de la France ! Guerre et mort aux jaloux de ses lois,
» aux envieux de sa gloire, et aux perturbateurs de son repos ! »

ACTION HÉROIQUE

DE CLAUDE ÉMONET,

Volontaire au 5e. bataillon de l'Ain.

Le 9 février 1793, vieux style.

UNE Lacédémonienne, présente à un combat dans lequel elle avoit deux fils, voyant l'un d'eux tomber mort, ordonna à son frère de prendre aussitôt sa place.

Ce beau trait est connu, et célébré avec justice.

La France peut maintenant lui en opposer un autre encore plus beau.

Un grenadier du cinquième bataillon de l'Ain, en faction sur le bord du Rhin, est frappé à la tête d'un boulet qui lui fait sauter la cervelle. Alexis Émonet, c'est le nom de cette généreuse victime, avoit un frère, simple volontaire dans le même régiment. *Claude Émonet* se trouve de garde au même poste, et son tour de faction succède à celui de son frère. *Claude* avec un stoïcisme rare, prend son fusil, et dit à son caporal :

Je vais achever, moi, la faction de mon frère.

L'officier de poste, et ses autres camarades s'opposent à cette résolution, et veulent le soustraire à l'affreuse image qu'il a sous les yeux. *Claude* insiste, et veut qu'on le pose factionnaire à la même place, puisque c'est celle de son poste. Il a le courage de remplir son devoir, à l'endroit même tout couvert du sang fraternel, et de commander la nature.

Quitte envers la patrie, on le vit s'acquitter ensuite des devoirs de son cœur. *Claude* n'étoit point un guerrier farouche, que le métier des armes a endurci au point d'être insensible aux plus douces affections. Relevé de sa consigne, après l'heure pres-

crite, il va se précipiter sur le corps de son frère; il ne l'arrose point de larmes; mais sa piété fraternelle tournera au profit de cette même patrie, la cause innocente de la perte qu'il vient de faire : *Oui ! mon cher Alexis ! Je le jure sur tes restes sanglants et inanimés ! Oui ? je vengerai ta mort sur l'ennemi de notre république. Oui ! tu seras vengé par moi, ou je périrai avec une gloire aussi pure que la tienne.*

Tant il est vraî que toutes les vertus se donnent la main, et ne vont jamais l'une sans l'autre. L'amour de la patrie, et la tendresse fraternelle, en fournissent ici un exemple touchant, a jamais célèbre dans les fastes du peuple de France.



MORT
DU GÉNÉRAL MIRABEL.

27 *Thermidor, an* 2. (*12 août* 1794. v. s.)

DEPUIS trois mois le général la Union rassembloit toutes ses forces pour nous obliger à lever le blocus de Bellegarde, et pour ravitailler cette place. Le 26 thermidor, à deux heures du matin, il part à la tête de cinquante mille hommes ; ils marchent en silence pour égorger nos avant-postes, couper notre ligne, et intercepter nos communications ultérieures. Les premiers pas des esclaves sont marqués par une sorte de succès ; la surprise, la confusion, inséparables de l'obscurité, font d'abord céder à la supériorité du nombre quelques-unes de nos positions ; l'ennemi même s'empare de nos batteries avancées ; mais la victoire reparût avec le jour au milieu des légions républicaines. Le combat est des plus terribles, il est midi ; l'ennemi tient encore ; on se bat corps à corps ; la bayonnette, le sabre, les quartiers de roches lancés du haut des montagnes, font justice des violateurs de la capitulation de Collioure ; le général Augereau ordonne un mouvement décisif ; la troisième colonne espagnole étoit devant la brigade du général Mirabel ; celui-ci reçoit ordre de l'enfoncer et de tourner les troupes qui attaquoient la brigade de Lemoine dans la gorge qui sépare la Mouga du village de la Terrade. Mirabel voit un péril évident, mais il est républicain ; il part, renverse la colonne ennemie, et tombe au milieu du choc, blessé mortellement, il s'écrie : *Allons ! courage mes amis... c'est vivre que de mourir pour sa patrie ;* tout aussitôt s'élève un cri de

toutes parts, *guerre à mort*! L'espagnol prend la fuite, il est arrêté par les troupes de Mirabel, qui, furieuses d'avoir perdu leur chef, ne font plus de quartier; il est pris en flanc par les chasseurs, en tête par la réserve de la Mouga; battu et poursuivi de tous côtés, il laisse deux mille cinq cents hommes sur le champ de bataille; la lassitude et la nuit mirent seules un terme à nos triomphes. Les généraux de division Sauret et Augereau furent blessés, en partageant les périls communs; mais leurs blessures ne furent point dangereuses.



COURAGE DE DUQUESNE,

Chasseur dans la 8e. Compagnie du 5e. Bataillon d'infanterie légère.

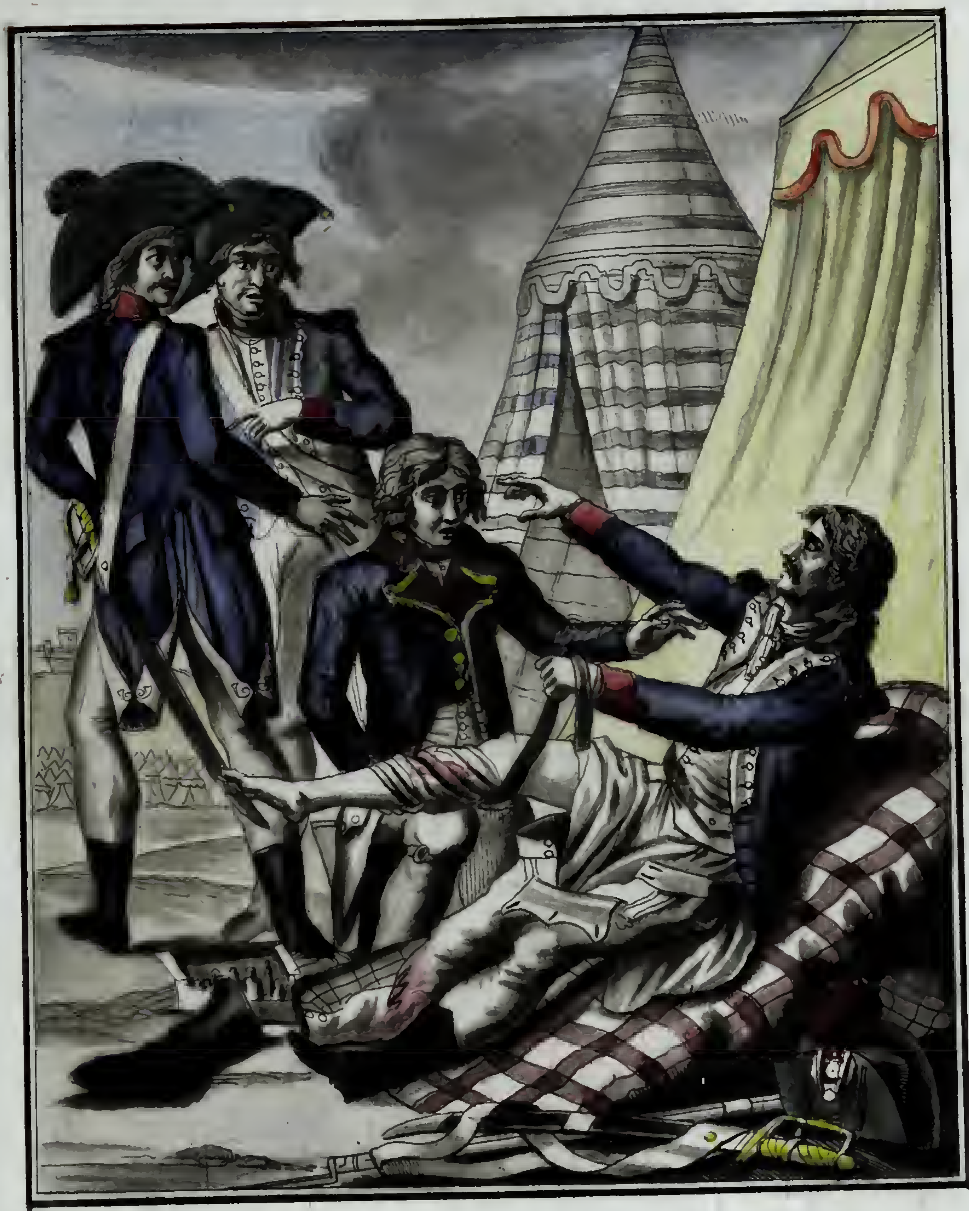
Le 18 *Messidor an* 3. (6 *Juillet* 1793, *vieux style.*)

LA reddition de Valenciennes et de Condé, dont les garnisons se rendirent prisonnières, avec les honneurs de la guerre, fit évacuer, en un instant, les chimériques espérances de nos forces ennemies, qui déjà s'étoient partagé la France. Mais elle a des armées de héros; et toujours ceux qui combattent pour la défense de leurs foyers et de leurs droits sacrés, renverseront les satellites des tyrans comme un vent impétueux enlève et roule un tourbillon de poussière. On a vu nos jeunes guerriers étonner, dès cette époque, les bandes germaniques par leur audace et par leur discipline ; on les a vu surpasser tout ce que l'histoire rapporte des phalanges Grecques et Romaines.

Parmi les traits héroïques sans nombre qui ont signalé les troupes françaises, dans les premières opérations de nos armées, il en est un que l'on ne pourra lire sans attendrissement.

Duquesne, chasseur dans la huitième compagnie du cinquième bataillon d'infanterie légère, ayant eu la jambe droite fracassée d'un coup de canon, sous les murs de Valenciennes, et le chirurgien étant prêt d'en faire l'amputation, ce brave guerrier, plus occupé du sort de sa patrie que de sa propre douleur, éloigne ses camarades qui s'empressoient de le secourir, et les engage à retourner à leurs postes; ses amis le quittent à regret, mais il exige d'eux un sacrifice qu'il appelle une marque de leur véritable affection; resté seul avec l'officier de santé, il l'aide et tient lui-même ses bandages; l'opération ache-

vée, *Duquesne* lui dit : *Ce n'est pas ma jambe que je regrette, c'est de me trouver, en ce moment, dans l'impuissance d'aller avec mes camarades délivrer Valentiennes.*



GHARIGNEAU, MORISSON, CHAMBERT,

Et autres Marins d'Olonne.

Le 2 brumaire, an 3.

Autant nos intrépides marins sont redoutables sur les flots aux ennemis de la Patrie, lorsqu'il s'agit de combattre, autant ils se montrent remplis d'humanité, quand il s'agit, même au péril de leur vie, d'arracher un vaisseau à une perte certaine, ou de voler au secours de quelques malheureux naufragés. Ils n'examinent point si ce sont des ennemis; ils n'écoutent que la voix de l'humanité qui réclame leur assistance. Parmi les nombreux exemples qu'on en pourroit citer, nous nous contenterons d'en rapporter ici un seul.

Le 2 brumaire, an 3, une tempête affreuse alloit briser, contre les rochers des berges-d'Olonne, sur les côtes du ci-devant bas-Poitou, un bâtiment mouillé près de cet écueil; il avoit son pavillon en berne, c'est-à-dire plié au haut du bâton destiné à le porter; ce qui annonçoit un signal de détresse; mais empêchoit nos marins, rassemblés sur le rivage, d'en distinguer les couleurs; ils reconnoissent le vaisseau pour être de construction anglaise; et ne s'empressent pas moins de chercher à le tirer de la position extrêmement dangereuse où il se trouve. Ces braves gens, sans considérer l'impétuosité des vagues, rendues encore plus terribles par la violence de la tempête, s'embarquent dans un fragile canot, et luttent avec courage contre les vents déchaînés et des montagnes d'eau qui semblent prêtes à chaque instant à les engloutir, ou à les briser en mille morceaux. Cependant ils approchent du bâtiment qu'ils veulent secourir, en affrontant mille morts; tout à-coup le pavillon se déploie, et flotte au haut du grand mât; les étoiles qui y sont empreintes, annoncent un navire des États-Unis d'Amérique;

et ils redoublent d'efforts pour aller, s'il est possible, conserver la vie à des hommes qu'ils regardent comme des frères. Les premiers qui s'embarquèrent, animés de ce dessein généreux et héroïque, furent les citoyens Charrier, Lambert, Roussineau, Pierre, Morisson, marin en congé pour se guérir d'une blessure reçue dans un combat naval; Chambert, vieux marin invalide, hors de service, Charigneau, père de six enfans, dont le plus âgé n'avoit que six ans. Ils traversèrent les flots irrités et écumans de furie sur une côte couverte d'écueils. Pour s'encourager les uns les autres, ils s'écrient : « Quand on a l'espoir » de sauver son semblable, on ne doit point craindre le dan- » ger. » Ils arrivent au moment où le dernier cable du navire, rongé par les rochers, venoit d'être coupé. La perte de ce vaisseau étoit inévitable; mais ils s'élancent à bord, appareillent promptement, et par la célérité de leurs manœuvres et leurs connoissances locales, font éviter à leurs frères les américains les affreux écueils, entre lesquels ils sont contraints de passer; et qu'ils auroient secouru avec la même ardeur, quand même la France eut été en guerre avec eux. Tous entrent dans le port aux acclamations des citoyens, et aux cris mille fois répétés de *vive la République*!



AUDACE HEUREUSE
DU CAPITAINE RENÉ.

15 pluviose, an 5. (3 février 1793, vieux style.)

René, capitaine dans la 18e demi-brigade, reçut ordre, le 15 pluviose, au matin, du général Maunier, de rester au village de Garda, avec cinquante hommes, pour surveiller le lac et favoriser un débarquement. Environ à quatre heures du même jour, au moment où le capitaine visitoit un petit poste qu'il avoit placé en avant, sept autrichiens parurent; il commanda de les attendre, et de tâcher de les prendre prisonniers, tandis qu'il alloit rassembler le reste de son détachement. Il revenoit à la tête d'un petit nombre des siens, lorsqu'au sortir du village il trouva son poste qui avoit fait prisonniers les sept autrichiens. Craignant d'être attaqué par ceux dont il supposoit qu'ils n'étoient que l'avant-garde, il se préparoit à prendre dans les environs une position avantageuse; mais quelle fut sa surprise de rencontrer à cinquante pas une colonne autrichienne, qu'il n'apperçut qu'en arrivant sur elle, parce que le chemin faisoit un tournant! Le commandant ennemi lui ordonna de mettre bas les armes, attendu qu'il étoit prisonnier. « Non, monsieur, répondit le capitaine, c'est vous qui êtes le mien; j'ai déjà désarmé votre avant-garde; vous en voyez une partie. Bas les armes, ou point de quartier. » Les soldats français répètent ce cri de la victoire. Les allemands qui s'étoient laissés prendre, voyant, qu'au premier feu, ils seroient tués, crient de toute leur force à leurs camarades de se rendre. Tout ce tapage étonna le général ennemi. Il veut parler, on ne lui répond qu'en répétant, *bas les armes*. Il propose de capituler. « Non, dit l'intrépide René, bas les armes, et prisonniers. — Mais, monsieur,

» ajouta le chef ennemi, si je me rends n'aurai-je pas de mau-» vais traitemens à éprouver? » Sur la parole d'honneur qu'il reçut qu'il n'avoit rien à craindre, il ôte son chapeau, s'avance, présente son épée au capitaine, et toute sa troupe met bas les armes. Cependant le courageux René n'étoit point à son aise; il craignoit que les autrichiens ne s'apperçussent enfin du peu de monde qui l'accompagnoit; il les fit rétrograder. Deux barques se trouvant sur le bord du lac, une certaine quantité d'impériaux s'y jettèrent et gagnèrent le large, sans qu'il fut possible de les en empêcher. Mais à peine furent-ils à soixante toises, que les barques trop chargées, coulèrent bas, et la majeure partie se noya. Un instant après, beaucoup d'entre eux, refusent de marcher; les officiers eux-mêmes ont l'air d'y souscrire. René sentit le danger extrême où il étoit, sur-tout en entendant un capitaine leur dire : *Attendons encore.* — « Seroit-il possible, » monsieur, lui cria le vainqueur d'un ton ferme? Où est donc » votre honneur? N'êtes-vous pas prisonnier? M'avez-vous rendu » les armes? Ai-je votre parole? Vous êtes officier, je compte » sur votre loyauté; pour preuve, je vous rends votre épée; » faites marcher votre troupe; sans quoi, je me vois forcé de » faire agir contre vous, la colonne de six-mille hommes qui » me suit. » Le mot *honneur*, et sur-tout la prétendue colonne le décidèrent à n'opposer aucune résistance. « Je vais vous prou-» ver, monsieur, reprit-il, que je connois l'honneur; marchons, » et je réponds que tout le monde nous suivra. » Il parla alors en allemand à ses soldats, et le calme se rétablit. On arriva sans fâcheuse rencontre au camp des français. Cette colonne étoit composée du régiment de ligne impérial Klebeck, et d'un corps franc, le tout faisant environ 1800 hommes : et cinquante français leur firent mettre bas les armes!



MORT DU GÉNÉRAL LOUIS LAZARE HOCHE.

Le 2 complémentaire, an 5 (19 Septembre 1797, v. s).

LA République françaice, en perdant le général Hoche, eut à regretter un de ses plus habiles généraux, dont le patriotisme ne varia jamais. Mort couvert de gloire à la fleur de son âge, quelle carrière n'auroit-il pas parcourue, si le ciel lui eut accordé un plus grand nombre d'années ! Ainsi que Bonaparte, il eut le rare bonheur de posséder, à son printems, l'habileté d'un vieux général : l'un pacifia l'Europe, en refusant généreusement d'ajouter de nouveaux succès à ceux qui déjà immortalisoient son nom : l'autre en portant l'olivier de la paix dans la Vendée, ravagée depuis si long-tems par les horreurs de la guerre civile, prouva qu'il étoit loin de vouloir marcher sur les traces de quelques-uns de ses prédécesseurs, et qu'il n'avoit d'autre intérêt, d'autre gloire que d'assurer le bonheur de sa patrie.

Louis-Lazare Hoche naquit, en 1768, de parens honnêtes; la profession de son père avoit été celle des armes; elle devint bientôt la sienne; dès 1780 il s'étoit enrôlé dans le régiment des gardes françaises, où il se fit estimer par sa bonne conduite et la régularité de ses mœurs.

Lors de la révolution, en 1789, il ne fut pas des derniers à faire éclater, dans ce régiment, un ardent patriotisme. Depuis cette époque, il combattit sans relâche au premier rang des défenseurs de son pays; les talens qu'il developpa l'élevèrent rapidement à tous les grades, car si le mérite désarme enfin l'envie et laisse loin derrière lui la médiocrité qui rampe ou qui intrigue, ce ne peut être que dans une République. Il fut nommé général de division le 23 octobre 1793; il étoit adj[illegible] général à la bataille d'Hondschoote; il y montra bravoure, des talens si distingués, qu'il fut nomm[illegible] l'armée de la Moselle, le 15 novembre 1793, place

jusqu'au mois de mars 1794; et dans cet intervalle, une division de son armée marche sur Keyserslautern; une autre, débouchant par Sarguemines, chasse l'ennemi du poste important de Bissing, et lui fait repasser la Blisse, en même tems qu'une colonne partie de Sar-Libre, entame l'ennemi, et le force à se retirer de position en position, jusqu'à celle de Keyserslautern, où les français sont repoussés. Alors l'habile et infatigable général franchit les Vosges, au milieu des neiges et des glaces, ces monts que l'autrichien avoit hérissés d'artillerie; après quatorze jours de marche et de combats, l'armée de la Moselle se joint à l'armée du Rhin, Hoche prend le commandement de l'une et de l'autre, et bientôt la reprise des lignes de Lantern et de Weissembourg lui ouvre le Palatinat : Landau est délivré, et les électorats sont en notre posession. Tant de triomphes ne purent arrêter la fureur du terrorisme qui ensanglantoit alors l'intérieur de la France; Hoche est destitué et jetté dans un cachot en 1794; son acte d'accusation étoit dressé, il alloit paroître devant le tribunal de Fouquier-Tinville, mais le 9 thermidor nous empêcha de gémir sur ce nouveau crime. Vers la fin de 1794, Hoche fut nommé chef de l'armée des côtes de Brest et Cherbourg, et loin de songer à détruire la Vendée, il parvient à la pacifier. La journée de Quibron mit le comble à sa gloire. Il étoit de la destinée des anglais qu'un héros français allât jusques dans leur île abaisser leur orgueil; Hoche part pour cette expédition; mais il ne lui étoit point donné de vaincre les élémens. A la fin de 1795 il fut commandant en chef de l'armée de Sambre et Meuse. Mais ses forces épuisées par son ame toujours active le firent mourir d'épuisement au quartier-[illegible]éral de Wetzlar, le 2 complémentaire, an 5, sur les dix [illegible] soir, à peine âgé de 30 ans. Il expira dans les bras de son émule, le général Debelle, en prononçant « Puisque la République triomphe, je meurs



6.

ACTION HÉROIQUE
DE JUBAN,
Sergent-Major au 5e. bataillon de Rhône et Loire.

8 avril 1793, vieux style.

SANS compulser l'histoire Grecque et Romaine, la nôtre offroit déjà, avant la révolution, un fait de bravoure et de dévouement dans la personne de Bayard, qui a quelque rapport avec la belle action, sujet de cette estampe. Dans une bataille qui se donna l'an 1501, au royaume de Naples, *le Chevalier sans peur et sans reproche* soutint seul, sur un pont, tout le poids d'une attaque qui lui fut faite par deux cents chevaliers.

Notre brave Sergent-major fit plus que cela encore, et courut de bien plus grands dangers. Notre armée se voyoit obligée de revenir sur ses pas, et d'évacuer la Belgique; nous ne dirons ni la cause, ni les motifs de cette retraite inconcevable, qui fut l'un des évènemens les plus fâcheux de l'année 1793. Nous avons choisi une plus douce tâche, celle de ne transmettre à la postérité que ce qui peut faire honneur à nos contemporains : seulement nous avons indiqué sur les derniers plans la marche rétrograde de nos troupes. On voit dans le lointain les maisons de Rosbruge. C'est en ce lieu que l'ordre est donné de démolir un pont, afin de mettre les eaux de la rivière entre l'ennemi et l'armée française. Les soldats qui ne doivent savoir qu'obéir, ainsi le veut la discipline militaire, se mettent à l'œuvre, et le pont tombe en débris. Mais une arche de ce pont est encore dans son entier; c'est alors que *Juban* s'avance, et se met en devoir d'accomplir son dessein. Sourd à tout ce que peuvent lui dire ses camarades sur le péril et la témérité de sa démar-

che, armé d'une hache il frappe à coups redoublés. Une clef de fer retenoit le ceintrement de l'arcade, mais bientôt l'arcade est brisée sous les efforts du sergent-major. Nous avons représenté *Juban* au moment où l'arche s'écroule sous le poids de son corps avec un bruit affreux. Le bataillon présent à cette action hardie, le croit perdu : il tombe en effet avec les poutres, et est précipité dans le fleuve. Il a de l'eau jusqu'au menton. Un cri d'allarme se fait entendre autour de lui. Lui, sans perdre la tête, rassure ses compagnons d'armes, en répétant plusieurs fois : *Vive la république! la patrie me sauvera.* On admire son sang-froid, son intrépidité, mais on désespère de son salut. Juban a prononcé un vœu, il ne sera pas vain. Le génie de la France semble veiller en effet sur sa personne ; il redouble de courage : il lutte à la fois contre les flots, et au milieu des décombres dont il est entouré : il écarte les obstacles : il vient enfin à bout de se débarrasser et de regagner la rive, tout meurtri, mais la vie sauve.

L'amour de la Patrie enfante des prodiges.



ENCORE UNE BELLE ACTION

DE JUBAN,

6 mai 1793, vieux style.

UN mois après la retraite des nôtres de Rosbruge, le même bataillon, le 5e. de Rhône et Loire, eut ordre de s'emparer de ce village de la Belgique. Il paroît que le poste étoit des plus importants, car il fut défendu avec presque autant de chaleur qu'on en mettoit à l'attaquer. *Juban* ne se trouva pas des derniers à combattre. Son ardeur l'emporte; il se fait jour dans les rangs ennemis, et il y cherche un adversaire digne de lui. Il s'adresse au commandant même. Celui-ci se défend en désespéré, mais il ne peut soutenir long-temps l'impétuosité du sergent-major. Son épée est rompue; lui-même chancèle, et tombe. Le voilà à la merci de *Juban*. *Juban* lui dit avec une fierté républicaine : *Commandant, je te somme de te rendre à moi.* L'officier autrichien, un genou en terre, appuyé sur une main, voyant qu'il ne peut éviter sa disgrace, a recours aux moyens pratiqués en pareil cas. Il répond à *Juban* : « Mon ami, je me reconnois vaincu par toi,
» et j'aime à rendre témoignage à ta bravoure : accorde-moi,
» je t'en conjure, ma liberté, et reçois le prix de ma rançon.
» Tiens, voilà ma montre. »

Le lâche espéroit que l'offre brillante d'un riche bijou éblouiroit notre sergent-major. Apparemment qu'il jugeoit des sentimens des autres d'après les siens, mais il ignoroit à qui il avoit à faire. Une telle proposition ne pouvoit être bien reçue que par un mercenaire faisant trafic de sang humain. Quand on se bat pour son pays, on pense autrement, c'est ce que prouva la réponse simple et sublime de *Juban* : « Lâche cor-

» rupteur, répliqua-t-il au commandant autrichien, *je ne me* » *bats point pour une montre ; rends-toi, ou je te tue.* »

Nous avons tâché d'exprimer toute la dignité, tout le mépris, toute l'indignation qui étoient peints à la fois sur le visage de notre sergent-major, quand il proféra cette réponse.

Sur le troisième plan de notre estampe, nous avons ésquissé un autre fait où *Juban* joue encore un beau rôle. Comme il parloit ainsi à l'officier de l'Empereur, il voit à quelque pas de lui un volontaire fantassin prêt à être terrassé, et mis en pièces par deux hussards ennemis. *Juban* confie son prisonnier à ses frères d'armes, et court sauver la vie au volontaire. Un des hussards devient son prisonnier, et l'autre reçoit un coup de fusil, et meurt à ses pieds.

Brave *Juban !* il ne faut pas que ton nom périsse. Nous en prendrons soin, et le récit de tes belles actions en fera faire d'autres.



CLAUDE BÉGUIN,

Matelot.

Le 15 fructidor, an premier de la République.

CE jeune homme, âgé de vingt-un ans, natif de Sallanches, département du Mont-blanc, district de l'Ecluse, servoit depuis douze ans sur mer, et étoit simple matelot depuis plus de deux ans sur le vaisseau le Maréchal de Castries, lorsqu'il fit un trait de dévouement aux lois de sa patrie, bien digne d'un marin français, et qui mérite d'être consacré dans l'histoire. Le vaisseau dans lequel il étoit employé, ayant levé l'ancre de l'île de la Martinique, Béguin s'apperçut, avec surprise et indignation, que les officiers faisoient retirer le pavillon tricolor national, et déployer à la place le pavillon blanc, se déclarant ainsi ennemis de la révolution française. A cet aspect, le brave jeune homme se rappelle que la première loi, la loi la plus sacrée, est d'obéir aux lois de son pays, et que nous leur devons le sacrifice de notre vie. Quoique le vaisseau fut déjà éloigné d'une lieue et demie de terre, il court sur le gaillard d'avant, et s'élance à la mer, en prononçant ces paroles sublimes : « Les lâches trahissent leur patrie, les hommes généreux meurent pour elle. » Soutenu par son action héroïque, il eut la force de gagner, à la nage, après les plus grands efforts, l'île dont le vaisseau rebelle venoit de s'éloigner.

On voit par cet exemple que le patriotisme le plus énergique n'a pas besoin des lumières de l'instruction : il se trouve au fond du cœur de tous les citoyens vertueux. Prouvons encore cette vérité par un autre trait de dévouement, tout aussi admirable, mais d'un genre différent.

Dans un village frontière de l'Allemagne, des femmes préparoient des torches de paille, qu'elles enduisoient de graisse et de goudron : un voyageur s'arrête, et leur demande à quel usage elles destinent ces torches : « Nous les destinons, répondi-» rent-elles à brûler nos maisons, avant que les autrichiens vien-» nent s'en emparer. — Mais où vous retirerez-vous ensuite, » dit le voyageur attendri ? — Dans les carrières, repliquent » ces républicaines, en les montrant de loin. »



PIERRE CORNU,

Enseigne au premier bataillon du Doubs.

An 3 de la République.

Nous regrettons de ne pas savoir la date du trait d'héroïsme que nous allons rapporter ; nous n'avons même que des données incertaines sur le lieu où il s'est passé. Mais puisque nous savons le nom du citoyen estimable, dont la mort glorieuse mérita l'admiration de ses frères d'armes et de ses contemporains, pourquoi hésiterions-nous à le faire passer à la postérité ?

Dans une action qui eut lieu sur les bords de la Meuse, l'an 3 de la République, les autrichiens remportèrent l'avantage, bonheur qu'ils n'eurent que très-rarement ; le premier bataillon du Doubs, ne pouvant plus résister aux forces supérieures qui l'attaquoient, se retira en désordre ; mais Pierre Cornu, jeune homme de vingt ans, porte-drapeau de ce bataillon, et blessé d'un coup de feu, se flattant de voir la victoire se ranger du côté des républicains, refusa de quitter le poste où il se trouvoit. En vain ses camardes le sollicitèrent de faire retraite avec eux, ou de confier à un autre son drapeau, qui l'empêchoit de se défendre avec vigueur ; il reste presque seul entouré d'une foule d'ennemis. Il fait mordre la poussière à plusieurs ; mais enfin il est sur le point de succomber, accablé par le nombre ; les autrichiens alors lui offrent quartier, pour prix de l'étendard tricolor qu'il tient encore d'une main ferme : « Non, dit» il, on n'aura mon drapeau qu'avec ma vie. » Les autrichiens, indignés de sa résistance, se jettent en foule sur lui, et le percent de mille coups ; il tombe en s'écriant : « Mes vœux sont satis» faits, je meurs pour ma patrie. »

Le drapeau fut bientôt repris par le courage des républicains, qui vengèrent en même tems la mort de leurs camarades.

Le père de ce jeune héros, citoyen de Dôle, apprenant que son enfant s'étoit couvert de gloire en mourant, ne pleura point l'espoir de sa vieillesse; il se félicita d'avoir eu un fils si digne de servir la Patrie, et qui défendit jusqu'à la dernière goutte de son sang le dépôt honorable qu'on lui avoit confié : exemple que se rappelleront sans cesse avec transport les soldats républicains. Ce vertueux père retraça la mémoire des vieillards Spartiates qui ne pleuroient point la mort de leurs jeunes gens tués au champ de l'honneur; ils n'avoient des larmes que pour ceux qui étoient vaincus.


L. Labrousse a.q.f.

DUVIVIER

Commandant d'escadron au neuvième régiment de Dragons.

Le 25 Nivose, an 5. (14 Janvier 1797, v. s.)

Point de repos, point de sommeil pour les soldats de la république. Pour eux la gloire est continuellement à l'ordre du jour.

Les affaires de notre armée d'Italie vont de mieux en mieux. Bientôt les autrichiens entièrement vaincus, payeront chère une résistance inutile. La mort de Marceau et celle de tous nos braves de l'armée d'Italie, nous ont tous affligés; mais ils sont déjà vengés et Bonaparte fait voir à l'ennemi que les républicains, malgré la perte de leurs généranx, ne cessent point de le vaincre. C'est avec ces sentimens d'héroïsme et de dévouement que les anciens romains ont fait la conquête du monde, et que nos guerriers ont obtenu et obtiennent chaque jour de nouveaux succès.

Parmi les traits de valeur et d'héroïsme qui, à l'armée d'Italie, ont honoré les journées des 23, 24, 25, 26 et 27 du mois de nivose, an 5, on distingue l'action de bravoure de Duvivier, commandant d'escadron au neuvième régiment de dragons.

Je laisserai parler le général Bonaparte, et sans copier textuellement le rapport entier des différentes batailles données et gagnées dans ces journées mémorables, je rapporterai les deux combats d'Anguiari.

La division du général Provera, forte de dix mille hommes, avoit forcé le passage d'Anguiari; le général de division Guieux avoit aussitôt réuni toutes les forces qu'il avoit trouvées, et avoit

marché à l'ennemi : n'ayant que 1500 hommes, il ne put pas parvenir à faire repasser la rivière à l'ennemi, mais il l'arrêta une partie de la journée et lui fit 300 prisonniers.

Deuxième combat d'Anguiari. — Le général Provera ne perdit pas un instant, et fila sur-le-champ sur Castellera. Le général Augereau tomba sur l'arrière-garde avec sa division, et après un combat assez vif, enleva toute l'arrière-garde de l'ennemi, lui prit seize pièces de canon, et lui fit 2000 prisonniers. L'adjudant-général Dulaux s'y est particulièrement distingué par son courage. Les neuvième et dix-huitième régiment de dragons, et le vingt-cinquième régiment de chasseurs s'y sont particulièremeut distingués. Le commandant des hulans se présente devant un escadron du neuvième régiment de dragons ; et par une suite de ces fanfaronnades communes aux autrichiens, *Rendez-vous*, crie-t-il au régiment. Le citoyen Duvivier fait arrêter son escadron : *Si tu es brave, viens me prendre*, répond-t-il au commandant ennemi. Les deux corps s'arrêtent, et les deux chefs donnèrent un exemple de ces combats que nous décrit avec tant d'agrément *le Tasse*. Le commandant des hulans fut blessé de deux coups de sabre ; les troupes alors se chargèrent, et les hulans furent faits prisonniers,



PASSAGE DU PONT D'ARCOLE,

Par les généraux Bonaparte et Augereau.

Le 25 brumaire, an 5.

Si l'armée d'Italie, soldats, officiers et généraux, ont donné les preuves du plus grand courage, l'histoire doit observer que le général en chef Bonaparte, encore à la fleur de l'âge, étoit aussi habile, en ruses de guerre, que le plus vieux capitaine C'est ce que va prouver l'analyse rapide que nous allons tracer du passage du pont d'Arcole, et des succès mémorables qui en furent la suite, auxquels les français furent redevables de leur conquête d'Italie, qu'ils n'étoient jamais parvenus à soumettre entièrement. C'est à ce passage du pont d'Arcole que le général Augereau, digne compagnon d'armes de Bonaparte, donna des preuves d'une intrépidité dont l'histoire des siècles offre à peine deux exemples.

Voulant empêcher la jonction du feld-maréchal Alvinzi, avec les divisions de son armée qui étoient dans le Tyrol, Bonaparte fit filer le long de l'Adige les divisions d'Augereau et de Massena, qu'il passa sur un pont de bateaux à Ranco, dans la nuit du 24 au 25 brumaire. Il se flattoit d'arriver dans la matinée à Villa-Nova, et d'enlever les parcs d'artillerie de l'ennemi, ses bagages, et d'attaquer l'armée d'Alvinzi par le flanc et ses derrières. Mais le général ennemi, informé de quelques mouvemens, avoit envoyé un régiment de croates et quelques régimens hongrois dans le village d'Arcole, extrêmement fort par sa position au milieu des marais et des canaux.

Ce village arrêta l'avant-garde de l'armée pendant la journée entière; ce fut en vain que tous les généraux, sentant combien la perte d'un seul moment pouvoit être dangereuse, se précipitèrent à la tête des troupes pour obliger nos colonnes à passer le petit pont d'Arcole; ils furent presque tous blessés; et il y en eut

quatre mis hors de combat. Augereau bravant la mousqueterie et le canon chargé à mitraille, saisit un drapeau, le porte jusqu'à l'extrémité du pont; en s'écriant : *Il faut vaincre ou périr*, et resta plusieurs minutes exposé à tout le feu ennemi; un très-petit nombre de français osa le suivre. Cependant il falloit passer ce pont, ou faire un détour de plusieurs lieues, qui alloit tout faire manquer; le général en chef y accourut, et demanda aux soldats s'ils étoient encore les vainqueurs de Lodi. Ces mots, la présence et l'exemple de Bonaparte, joints à l'intrépidité d'Augereau, firent enfin réussir cet important passage.

Pendant que, le lendemain, l'ennemi étoit attaqué sur tous les points, Bonaparte fit faire un long détour à vingt-cinq hommes de cavalerie, commandés par un officier déterminé, qui, arrivant sur les derrières ennemis au grand galop et en sonnant des trompettes, accélérèrent sa déroute, en lui faisant croire qu'il avoit à dos toute notre cavalerie.

Le fruit de la bataille d'Arcole fut quatre à cinq-mille prisonniers, quatre drapeaux, dix-huit pièces de canon; l'ennemi eut au moins quatre-mille morts, et autant de blesssés, et toute l'Italie fut bientôt conquise.

Le Directoire exécutif fit présent au général Augereau du drapeau qu'il avoit porté sur le pont d'Arcole, récompense honorable, jusqu'à nos jours sans exemple.



MORT DU BRAVE CAROUGE

Lieutenant de vaisseau, commandant la corvette l'Assemblée nationale.

Le 16 Fructidor an 4ème. (2 Septembre 1794, vieux stile.)

La mort du brave *Carouge*, lieutenant de vaisseau, commandant la corvette *l'Assemblée Nationale*, est un de ces traits qu'il faut conserver à la postérité. Celui-ci, tiré des procès-verbaux du naufrage de cette corvette, arrivé le 16 fructidor, an 4ème., peut être ajouté aux exemples nombreux de la généreuse intrépidité des français, et de la férocité anglaise.

Carouge se voyant poursuivit par une frégate anglaise du premier rang, aime mieux échouer que de devenir la proie de l'ennemi. — La corvette touche aux rochers qui sont à l'entrée de la rivière de Tréguier. *Carouge*, conserva le plus grand sang-froid, fait couper ses mâts, et ordonne aux embarcations qu'il avoit mises en mer pour remorquer le bâtiment, de prendre et conduire à terre son équipage. — On le presse en vain d'y descendre lui-même. « Mon devoir et l'honneur, répondit-il, me » forcent à n'en sortir que le dernier ; sauvez-vous, mes amis, » moi je reste à mon poste. » Les embarcations recueillent une partie de l'équipage. Bientôt la corvette coule bas, et le brave *Carouge*, avec le peu de monde que les embarcations n'avoient pu prendre encore, est submergé. — On s'efforce de les sauver. — L'enseigne *Rogerie* s'attacha au capitaine. — « J'ai fait, » dit-il dans sa déclaration, tout ce que j'ai pû pour le ra- » mener, je l'ai tenu quelque tems par les cheveux, et il s'étoit » cramponé à une de mes jambes. — Mais s'appercevant qu'il » foiblissoit, il a lâché prise, en me disant : *Tu périrois avec moi ;*

» *sauve-toi, mon ami, je ne veux pas être cause de ta mort.* »....
Et que faisoient cependant les anglais? ils tiroient à boulets et à mitrailles sur ces infortunés, et sur les embarcations qui tâchoient de les recueillir; une partie des boulets et mitraillles sont tombés parmi ceux qui étoient à la nage! — La frégate détacha trois chaloupes pour venir s'emparer de la corvette et des équipages. Ils n'ont trouvé que les débris du vaisseau et les cadavres de quelques-uns des malheureux que leurs braves camarades n'ont pu sauver. — Le reste à gagné terre, malgré le feu des anglais. — Un navire anglais à échoué dernièrement sur nos côtes. Les français n'ont plus vu que des hommes dans leurs ennemis, et les ont sauvé d'une mort certaine.

On peut, à ces traits, juger les deux peuples.



TRAITS D'HÉROISME

DE JEAN GUYBRAY,

Matelot, natif de Marseille.

Le 22 *Janvier* 1710.

ET DE JEAN BART,

Capitaine de Vaisseau.

Le 17 *Mars* 1710.

On ne me saura pas mauvais gré de citer deux traits de bravoure qui ont honoré le commencement de ce siècle ; ils serviront du moins à prouver que de tout temps le soldat et le marin français ont illustrés leur pays par leur courage et leur bravoure.

On attendoit cent bâtimens chargés de bled pour la France ; les hollandois, avec une escadre de huit vaisseaux, s'en emparèrent. Jean Bart, qui étoit allé les chercher avec six vaisseaux, instruit de cet évènement, et appercevant l'escadre hollandoise, dit à son équipage : « Camarades, il faut avancer et combattre : point de canons, point de fusils ; songeons à donner des coups de pistolets et des coups de sabres ; je vais attaquer le contre-amiral, et je vous en rendrai bon compte ». Il alla à lui, essuya sa bordée, lui lâcha la sienne, et sauta à l'abordage. Le contre-amiral se présente, il l'abat à ses pieds ; les français imitent son courage, et le vaisseau est enlevé dans une demi-heure. Deux autres vaisseaux de guerre subissent le même sort et les cinq autres s'enfuyent épouvantés. Jean Bart reprend la flotte chargée de bled, avec tous les matelots que les hollandois y avoient mis.

Un jeune marin provençal, nommé Guybray, se distingua dans ce combat par une action digne des plus grands éloges. Jean Bart, en abordant le vaisseau Contre-amiral des hollandois, promit une récompense à celui qui lui apporteroit le pavillon du Contre-amiral et celui de poupe. Ce marin s'étant élancé avec les autres sur le vaisseau ennemi, monte en haut du mât pour en enlever le pavillon ; le contre-maître l'apperçoit et lui tire deux coups de fusil, dont un lui perça la main et l'autre la cuisse : le marin, d'un sang-froid incroyable, enveloppe sa main avec son mouchoir, sa cuisse avec sa cravatte, continue de monter, enlève le pavillon, s'en fait une ceinture et descend pour aller enlever le pavillon de poupe. Il l'a déjà détaché à moitié ; le contre-maître l'apperçoit encore, lui porte un coup d'espontou ; le marin se retourne, prend une hache d'armes, qu'il a à son côté, en donne un coup de pic au contre-maître, lui crève un œil, le renverse, continue de détacher le pavillon, et les porte à Jean Bart, en lui disant : *Capitaine, voilà les drapeaux que vous avez demandé.* Jean Bart sauta au coup du brave marin, et lui remit la récompense promise.

Jean Bart étoit à Bergue, un anglais qui commandoit deux vaisseaux, lia conversation avec lui, et lui témoigna le desir d'en venir aux prises. « Cela est très-facile ; lui répondit-il, j'attends des munitions et je partirai sitôt que j'en aurai reçues. » Lorsque Jean Bart fut prêt, il avertit le capitaine anglais, qui l'invita à venir à son bord : Jean Bart lui répondit : « Le déjeuner de deux ennemis comme vous et moi qui se rencontrent, doit être de coups de canon et de coups de sabre. » Le capitaine anglais insiste, Jean Bart accepte, prend un peu d'eau-de-vie, fume une pipe et demande à partir ; l'anglais lui dit : « Vous êtes mon prisonnier, j'ai promis de vous prendre et de vous emmener

en Angleterre. » Jean Bart jette sur lui un regard d'indignation et de fureur, crie, *à moi*, renverse quelques anglais qui étoient sur le pont, et dit : *Traîtres, nous allons tous périr, et je ne serai pas votre prisonnier*, et tenant sa méche allumée, il s'élance sur un baril de poudre. Tout l'équipage est saisi d'effroi. Les français, qui étoient dans les vaisseaux de Jean Bart, l'avoient entendu, ils se jettent dans des chaloupes, montent à l'abordage du vaisseau anglais, hachent en pièces une partie de l'équipage, font les autres prisonniers, délivrent Jean Bart, et s'emparent du vaisseau. C'est ainsi que les anglais se sont conduits dans toutes les occasions ; la lâcheté et la perfidie, voilà les armes odieuses qu'ils ont toujours opposées à la bravoure de leurs ennemis.





LE GÉNÉRAL ALEXANDRE DUMAS,

HOMME DE COULEUR.

Le 4 germinal, an 5.

C'est sans aucune distinction d'individus, de place, de grade, que l'histoire des Républiques consacre à la postérité le souvenir des belles actions; si son burin fidèle, en retraçant les annales d'un grand peuple, doit couvrir d'une gloire immortelle un héros, un homme vertueux, elle n'est point arrêtée par la considération s'il est né en Europe, ou sous le ciel brûlant de l'Afrique; s'il a le visage de couleur bronzée, ou approchant de l'ébène. Les traits de courage d'un nègre sont aussi dignes d'admiration que ceux d'un habitant de l'ancien monde. D'ailleurs, qui a plus de droits à l'estime générale, que l'homme de couleur combattant en faveur de la liberté, après avoir éprouvé toutes les horreurs de l'esclavage? Pour égaler les plus fameux guerriers, il lui suffit de se rappeler tous les maux qu'il a soufferts.

Tel se montra toujours, depuis la révolution, Alexandre Dumas, citoyen de couleur, mais mulâtre et métis, né à Saint-Domingue, en 1762. Ce jeune homme, passé en France pour combattre avec les défenseurs de la Patrie, après avoir rempli dans son pays un poste important dans le militaire, déploya une bravoure si intrépide, une intelligence si consommée, qu'il se fit bientôt remarquer même dans l'armée d'Italie, et y parvint au grade de commandant de la seconde division de cavalerie. Ce général a cinq pieds huit à neuf pouces, et est un des plus beaux hommes qu'on puisse voir; sa phisionomie intéressante est accompagnée d'un air doux et gracieux. Ses cheveux crépus rappellent la chevelure des Grecs et des Romains.

Couvert de gloire lors de la conquête d'Italie, Alexandre Dumas suivoit dans le Tyrol l'immortel Bonaparte; il se porte en avant avec une vaingtaine de dragons détachés en éclaireurs pour observer les mouvemens de l'ennemi, le 4 germinal, an 5; il avoit donné ordre à un général de brigade de se mettre en bataille derrière un ravin, afin de le soutenir. La cavalerie autrichienne voyant le petit nombre d'hommes qu'elle avoit devant elle, les charge vigoureusement; l'escorte de Dumas est mise en déroute, sans qu'il lui soit possible de la rallier; arrivés au pont de Clausel, village en avant de Brixen, n'ayant pas saisi le défilé, ils étoient tous fort resserrés dans un passage étroit. Voyant le danger, le général Dumas se précipite seul à la tête du pont, et y arrête pendant plusieurs minutes un escadron de cavalerie ennemie, qu'il força à la retraite. Entouré par une vingtaine d'autrichiens, il en tua trois et en blessa huit; il ne reçut que trois légers coups de sabre. L'ennemi étonné, épouvanté de sa courageuse résistance, tourna le dos et prit la fuite. Dumas crioit, en frappant à coups redoublés : « Rendez-vous, » l'armée française me suit : un général républicain ne marche » jamais derrière ses soldats. »



FETE FUNÉRAIRE

EN L'HONNEUR DU GÉNÉRAL HOCHE.

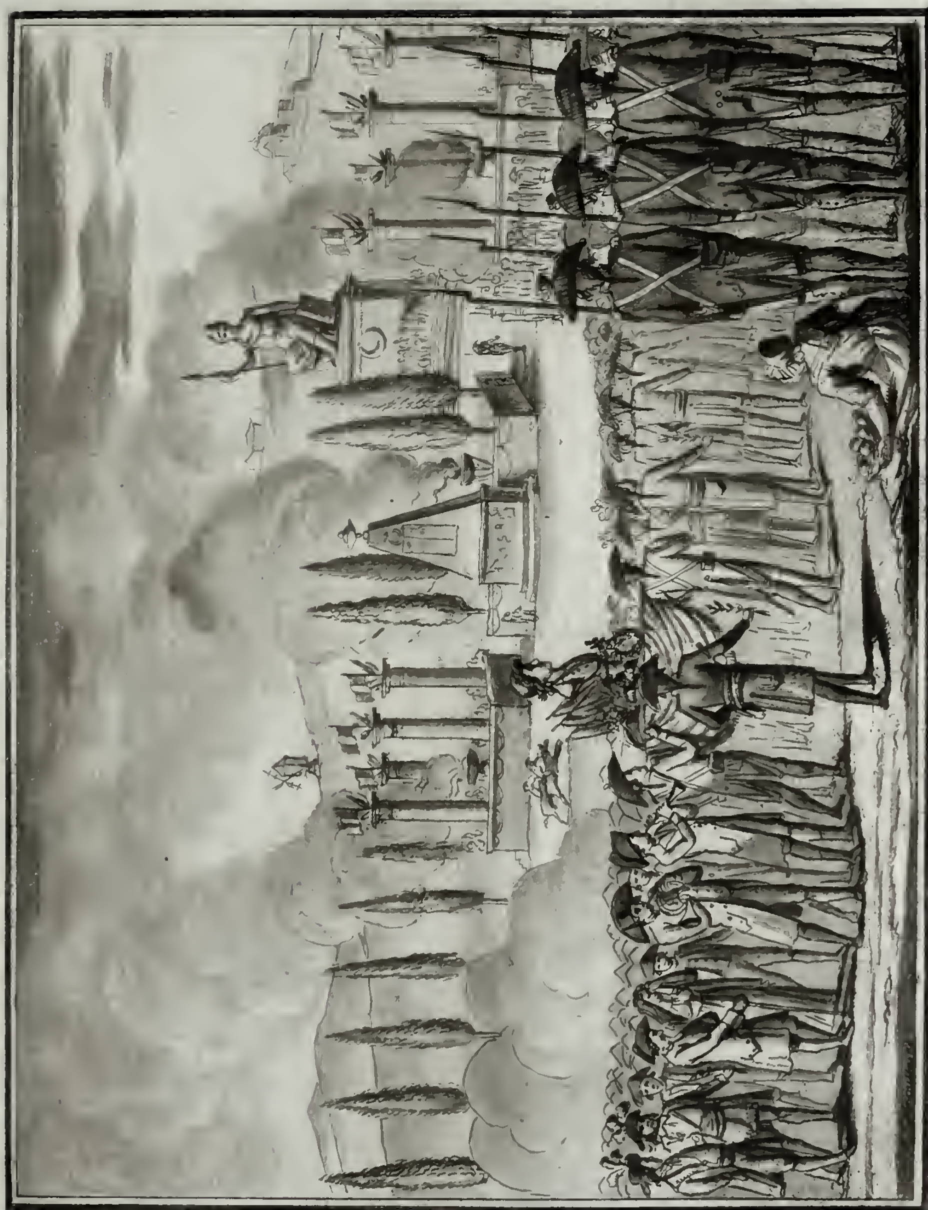
Le 30 Vendémiaire, an 6.

A peine la République française eut-elle perdu l'un de ses plus fermes soutiens, que la calomnie, qui n'avoit pu souiller ses mœurs et ses talens, osa publier que ce héros étoit mort empoisonné, victime de l'envie ou d'une lâche vengeance. Pour faire cesser des bruits aussi absurdes, il fallut que son corps fut ouvert publiquement par les plus habiles chirurgiens de l'armée, qui attestèrent n'avoir découvert aucune trace de poison, ainsi que l'adjudant-général Simon, jeune homme d'un rare mérite, fils d'un médecin, et ami particulier du héros dont on calomnioit la mort n'ayant pu noircir la vie.

Le convoi funèbre du général Hoche, pour se rendre au fort Marceau, où le corps fut déposé à côté du général de ce nom, passa le Rhin devant la forteresse d'Ehrenbreistein, le 22 septembre, (le 1er vendémiaire, an 6;) l'appareil et la pompe militaires frappèrent d'autant plus les regards, que deux nations, quelques jours auparavant acharnées à se détruire, profitant de la faveur d'un amnistie, s'étoient réunies pour rendre un hommage éclatant au héros républicain, moissonné à la fleur de son âge. Le corps posé sur un char funéraire, décoré de tous les atiributs de général en chef, et traîné lentement par quatre chevaux couverts de housses noires et tricolores, étoit précédé de plusieurs détachemens de cavalerie et d'infanterie, de six canons avec leurs caissons, à la tête desquels, parmi les officiers français, on remarquoit le capitaine autrichien de Spiegel. Au côté du char marchoient deux officiers tenant un étendard et un drapeau; six chasseurs à cheval

portant des flambeaux, et six autres portant de grandes couronnes de chêne, où l'on lisoit ces inscriptions : *Il chassa les fripons de l'armée. Il débloqua Landau, l'an 2 de la république. Général en chef à 24 ans, il vainquit à Newied. Il déjoua les conspirateurs. Il pacifia la Vendée.* Les officiers de l'état-major et une foule d'officiers autrichiens précédoient et suivoient le char funèbre, ayant à leur tête le général Lefebvre et le baron de Sechrern, commandant de la forteresse d'Ehrenbreistein. Le convoi traversa le Thal au milieu d'une double haie de troupes autrichiennes et françaises, et au bruit du canon de la forteresse et d'une musique lugubre. Les honneurs militaires rendus au héros français par ses frères d'armes et les antrichiens réunis, durèrent toute la journée et toute la nuit suivante.

Ils furent surpassés par la fête funéraire qui eut lieu à Paris, au Champ-de-Mars, le 10 vendemiaire, an 6. L'estime et la reconnaissance nationales la décrétèrent. On y vit tous les corps militaires, toutes les autorités constituées, ainsi que les membres du directoire exécutif, dont le président prononça un discours touchant, où il peignit à grands traits les vertus publiques et privées du héros de Weissembourg. La foule immense des citoyens présens à cette fête douloureuse et brillante, fut moins frappée de la pompe qu'on y déploya, que du buste du héros porté en triomphe, par quatre anciens militaires, au temple de l'immortalité, et que de la vue du père de ce général, vieillard vénérable, dont les larmes étoient à peine séchées par l'hommage public qu'il voyoit rendre à la mémoire de son fils. Le citoyen Daunou, ex-conventionnel, et membre de l'institut national, prononça l'éloge funèbre de Hoche : « Je sais qu'un jour, dit-il avec autant d'éloquence que de » vérité, dans les plus éclatantes solemnités de la République, » le nom du général Hoche sera mêlé à des chants d'allégresses » et de triomphes. Je sais qu'un jour on ira chercher sa cendre » pour la transporter en pompe dans le temple où la Patrie » doit rassembler les objets de sa reconnoissance et de son » orgueil ».



MAYAU,

CAPITAINE D'ARTILLERIE.

LE corps de l'artillerie française s'est aussi couvert de gloire, et dans les nombreux combats qu'il nous a fallu livrer pour affermir la République, et dans les sièges des places que nos ennemis croyoient des forteresses inexpugnables, mais qui bientôt virent floter le drapeau tricolor sur leurs murailles foudroyées, et étendent maintenant nos frontières des Pyrénées aux Alpes, et de l'Océan au Rhin. Dès le commencement de la guerre de la liberté, nos canonniers surpassèrent en adresse et en intelligence les canonniers prussiens, anglais, autrichiens. A peine eûmes nous formé une artillerie légère, à l'exemple de celle de l'immortel Frédéric, roi de Prusse, qu'elle surpassa son modèle. Empressons-nous de recueillir quelques-unes de leurs belles actions, leurs principaux traits d'héroïsmes et de dévouement à la Patrie, et consacrons-les à l'admiration de la postérité.

Un fonctionnaire public avoit dessein de déposer sur l'autel de la patrie une somme de cinq-mille livres, dont il vouloit laisser à la Convention le soin de fixer l'usage; mais une rencontre inopinée, rue Honoré, apporta quelques changemens à ses résolutions. Un canonnier s'offrit à ses yeux dans un état qui exita vivement sa sensibilité : ce défenseur de la Patrie, à la fleur de son âge, avoit perdu ses deux bras. Sans parler à ce brave jeune homme, dont il ne veut point être connu, le bienfaisant fonctionnaire public écrit une lettre anonime au président de la Convention, en lui envoyant les cinq-mille livres, et il lui trace le signalement du martyr de la liberté auquel il les destine. « Je doute, dit-il en terminant sa lettre, » qu'il ait autant de plaisir à recevoir cette somme, que j'en

» ai à la lui présenter. » Les législateurs décrétèrent que le canonnier désigné dans l'écrit se présentera à la barre de la Convention pour recevoir du président ce don civique. Le lendemain, 19 germinal, an 3, on vit paroître cé jeune canonnier; il se nommoit Jean-Thibault Gechter, fils d'un pauvre serrurier de la section de Mucius-Scévola. « Je me suis » reconnu, dit-il, dans les détails de la lettre lue hier dans » cette assemblée, et j'obéis à votre décret. Jamais don peut» être n'aura été mieux placé par la providence : ce qui me » désole, c'est que je ne puis plus combattre les ennemis de » mon pays. »

Le capitaine d'artillerie Mayau, attaché à la 33e brigade, eut le ventre emporté par un boulet de canon, lors d'une action où la valeur républicaine fut contrainte de céder au nombre; il respiroit encore, quelques-uns de ses compagnons voulurent l'emporter loin du champ de bataille; il préféra de rester dans la batterie, afin de continuer à commander le service. « J'aurai du moins, dit-il, la satisfaction de rendre utiles » mes derniers momens. » Ce brave homme, en voyant la retraite de nos troupes, expira de douleur, sur la pièce de canon qu'il tenoit embrassée.



FERRY,

Officier au 15e Régiment de cavalerie.

Le . . . . . . an 5.

Après avoir battu l'ennemi, le 2 messidor, an 4, devant la tête du pont de Manheim, l'armée française, sous les ordres du général Moreau, passe le Rhin à Kehl, pénètre au loin sur le Danube et jusqu'en Bavière. Forcée à un mouvement rétrograde, sa retraite est une suite de combats et de victoires ; elle termine ses brillantes opérations par l'opiniâtre défense d'un poste important à la vérité (le fort de Kehl), mais encore si foible, qu'elle même ne l'eût pas jugé digne d'une attaque régulière. Fatiguée par des marches longues et pénibles, manquant souvent des objets les plus nécessaires au soldat, elle perfectionne à la vue de l'ennemi, qui déjà les attaque, des retranchemens qui ne sont qu'ébauchés, et dans la saison la plus âpre, elle lui fait perdre devant une fortification de campagne autant de tems, de munitions et de soldats qu'il en eût coûté autrefois pour le siège d'une des plus fameuses forteresses.

Selon le témoignage d'un officier général, qui manie aussi bien la plume que l'épée, on se battit corps à corps pendant trois heures dans les rues de Kehl, lors de la reprise de ce fort; on en vint jusqu'à se prendre aux cheveux. Le nombre des blessés, tant français qu'autrichiens, fut proportionnellement si considérable, que l'on voyoit sur le pont de bateaux une trace de sang continuelle. On se tiroit à bout portant : aussi les blessures étoient elles très-dangereuses. Le citoyen Rode, officier d'artillerie, reçut à-la-fois un coup de bayonnette et un coup de feu du même fusil, dans la cuisse. Des pièces d'or qu'il avoit dans sa poche furent retrouvées long-tems après, dans sa plaie, échancrées par la balle.

Dans cette action si chaude et si meurtrière, la cavalerie essaya de rentrer, au galop, par la grande rue de ce fort; mais trouvant l'ennemi qui y étoit déjà établi, elle fut accueillie par un feu terrible qui partoit des maisons, et qui détruisit presque totalement hommes et chevaux, à l'exception de quelques individus qui s'échappèrent. De ce nombre fut le citoyen Ferry, officier du 15e. régiment de cavalerie. De soixante-seize maîtres dont étoit composé son détachement, il revint lui deuxième, et il eut encore le bonheur de faire une action de courage et de sang-froid qui le comble de gloire. Il avoit été forcé de se rendre prisonnier; renfermé dans une cave et gardé par sept autrichiens, il s'apperçut par le soupirail que l'ennemi étoit repoussé, et que nous reprenions l'avantage; alors il prit vis-à-vis de ses gardes un ton qui leur en imposa, en leur déclarant que les français étoient vainqueurs; il se fit rendre son sabre, et leur cria d'une voix tonnante, prêt à fondre sur eux: « A votre tour vous êtes mes prisonniers. » Les sept autrichiens mirent bas les armes, et il les amena en triomphe dans notre camp.



TRAIT DE COURAGE

DE DUGOYEN,

Fusilier au 4. bataillon des Landes.

Le 17 *Pluviose, an* 3e. (6 *Février* 1793 , *vieux style.*)

Lisez, égoistes, vous qui, dans les jardins de la ville, calculez les chances de la guerre, pour établir celle de votre agiotage, et voyez ce que peuvent les légions de la liberté.

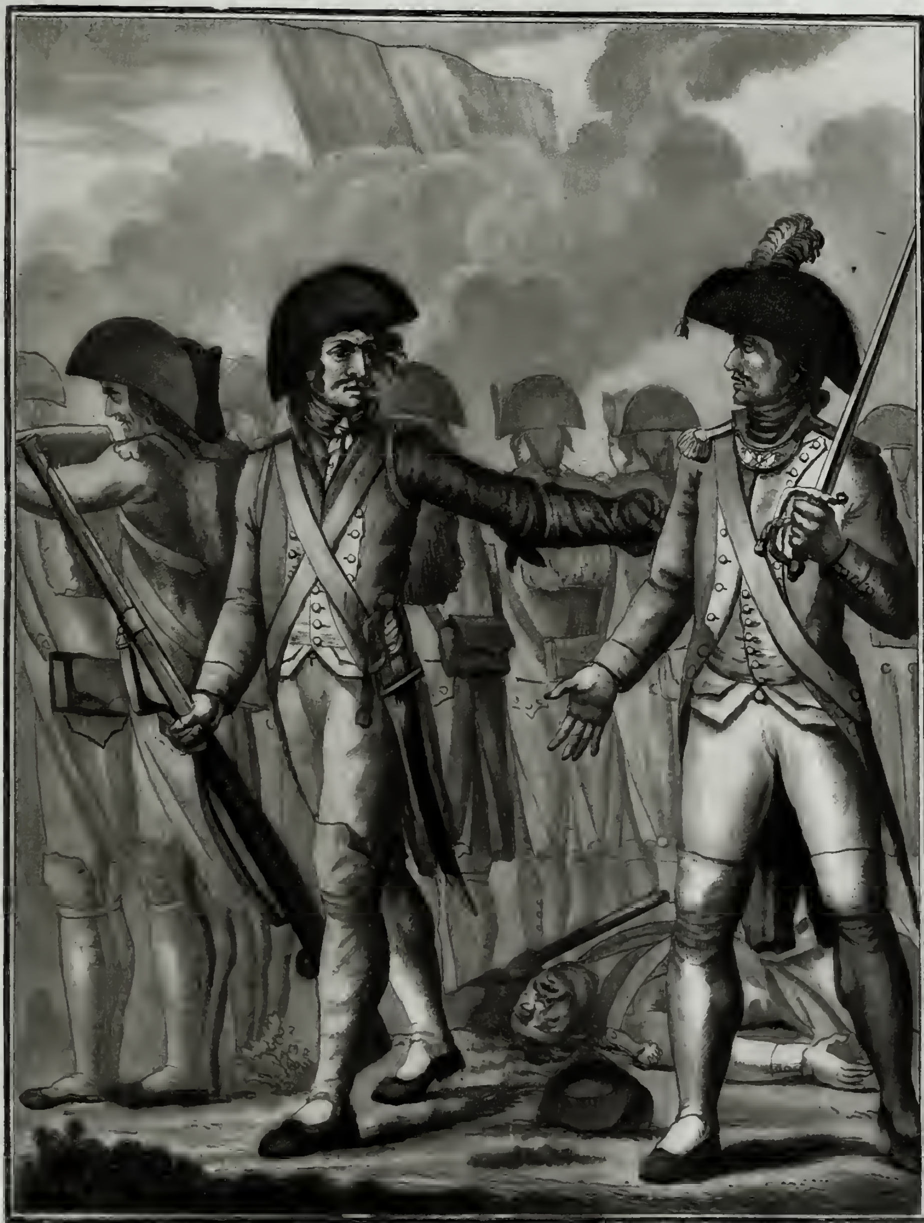
Le 17 Pluviose an 3e. quinze mille espagnols se présentent au point du jour, devant Chauvin-Dragon, (S. Jean-de-Luz,) avec un corps formidable d'artillerie et de cavalerie. D'abord ils forcent les postes du rocher et du calvaire; ils marchent ensuite sur cinq colonnes; celle qui a forcé le poste du rocher se met en bataille sur le calvaire, et reste-là; une seconde colonne marche sur les deux mamelons, et feint de se diriger sur Vrugne; une troisième vient de la montagne de Louis XIV, et se dirige vers la croix des Bouquets; la quatrième marche sur le café républicain; la cinquième sur le Plateau, en avant d'Andaye. Tous nos avant-postes attaqués par des forces si supérieures, sont forcés de se replier; le projet de l'ennemi est de brûler le camp *des Sans-Culottes*. C'est-là que se porte tout le feu de son artillerie; il s'obstine à forcer la droite, et parvient à la gauche, jusqu'à la redoute de la liberté; deux fois les espagnols tentent de l'emporter de vive force; deux fois ils sont glorieusement repoussés. Le combat général dure depuis sept heures du matin jusqu'à midi, et le feu se soutenoient encore vivement, sur la gauche, à deux heures; enfin, le général espagnol, étonné d'une telle résistance, fait donner le signal de la retraite; il est forcé de fuir devant les troupes républicaines,

victorieuses, malgré le feu le mieux soutenu, et la supériorité d'un nombre de combattans double du nôtre.

Nos grenadiers, le premier et le deuxième bataillon de la cinquième demi-brigade d'infanterie légère, les poursuivent jusques sous le feu de leurs batteries. Cette illustre journée coute à la république quatre-vingt défenseurs, et cent cinquante-cinq y ont reçu d'honorables blessures; mais douze cents espagnols sont hors de combat, tant tués que blessés. Tous les divers corps de l'armée se sont également distingués dans cette affaire; il n'est pas un soldat qui n'aie fait des prodiges de valeur.

Jamais, peut-être, il n'exista de journée plus fertile en traits d'héroïsme, mais aussi jamais la renommée ne prit soin de les recueillir avec plus d'exactitude. Dugoyen est un de ceux qui a le plus de droit à notre reconnoissance.

Ce brave républicain, fusilier au quatrième bataillon des Landes, est atteint d'une balle au commencement du combat; malgré cette blessure, il reste à son poste; il reçoit une seconde balle au bras, son capitaine veut le faire retirer; *Dugoyen* secoue son bras ensanglanté : *Il n'est pas coupé, capitaine*, dit-il, *je veux me venger, et renvoyer à l'ennemi la balle que j'ai reçue.* Il continua de se battre, et coopéra par sa bravoure au gain de la bataille.



TRAIT
DE DÉVOUEMENT COURAGEUX
DE MICHEL HACHET,

Hussard, au quatrième régiment.

30 *novembre* 1793. (*vieux style.*)

Comment s'est-il trouvé, dans la nation française, des êtres assez vils, assez immoraux, pour aller solliciter les étrangers de porter le fer et le feu dans le pays qui les avoit vu naître? Il n'étoit donc point de patrie pour les émigrés? Ont-ils pu ignorer ce sentiment délicieux, le premier de tous, qui, chez les anciens et les peuples modernes, produisit une foule d'actions héroïques? Ils voyoient tout dans leur roi, s'écrioient-ils, patrie, parens, amis. Mais personne n'a été la dupe de leur hipocrisie *royale;* ils ne feignoient un attachement si vif pour un homme couronné, que parce qu'ils l'ont toujours regardé comme la source des graces, des honneurs et de la fortune. S'ils sont insensibles à la haîne, à l'horreur qu'ils inspirent à toutes les nations, qu'ils rougissent au moins de recevoir des leçons de patriotisme et de vrai courage, du simple soldat français, de l'obscur citoyen qu'ils avoient la sottise de mépriser.

Des émigrés accabloient de mauvais traitemens un de nos hussards, qui, après avoir été blessé, tomba entre leurs mains; ils eurent la bassesse de le menacer du plus affreux supplice. « J'ai soif, répond froidement le hussard, qu'on me donne à » boire. » On lui présente de l'eau; il la jette en disant: « C'est » du vin qu'il me faut, je ne suis pas accoutumé à boire de

» l'eau. — Malheureux, lui crie-t-on, tu seras pendu. — Vil » esclave, (répond-il vivement, en lançant un regard foudroyant sur le chef qui vient de faire la menace) vil esclave, » penses-tu intimider un homme libre? apprends qu'il y a six » millions de républicains en France prêts à périr pour t'arra- » cher la vie, et celle de tes infâmes compagnons... Voilà ma » poitrine, frappe : mes frères me vengeront. »

Cette audace, ce noble dévouement en imposa aux émigrés : ils n'osèrent attenter à la vie de leur prisonnier.



BEAU TRAIT

Du Maire d'Aix, en Provence.

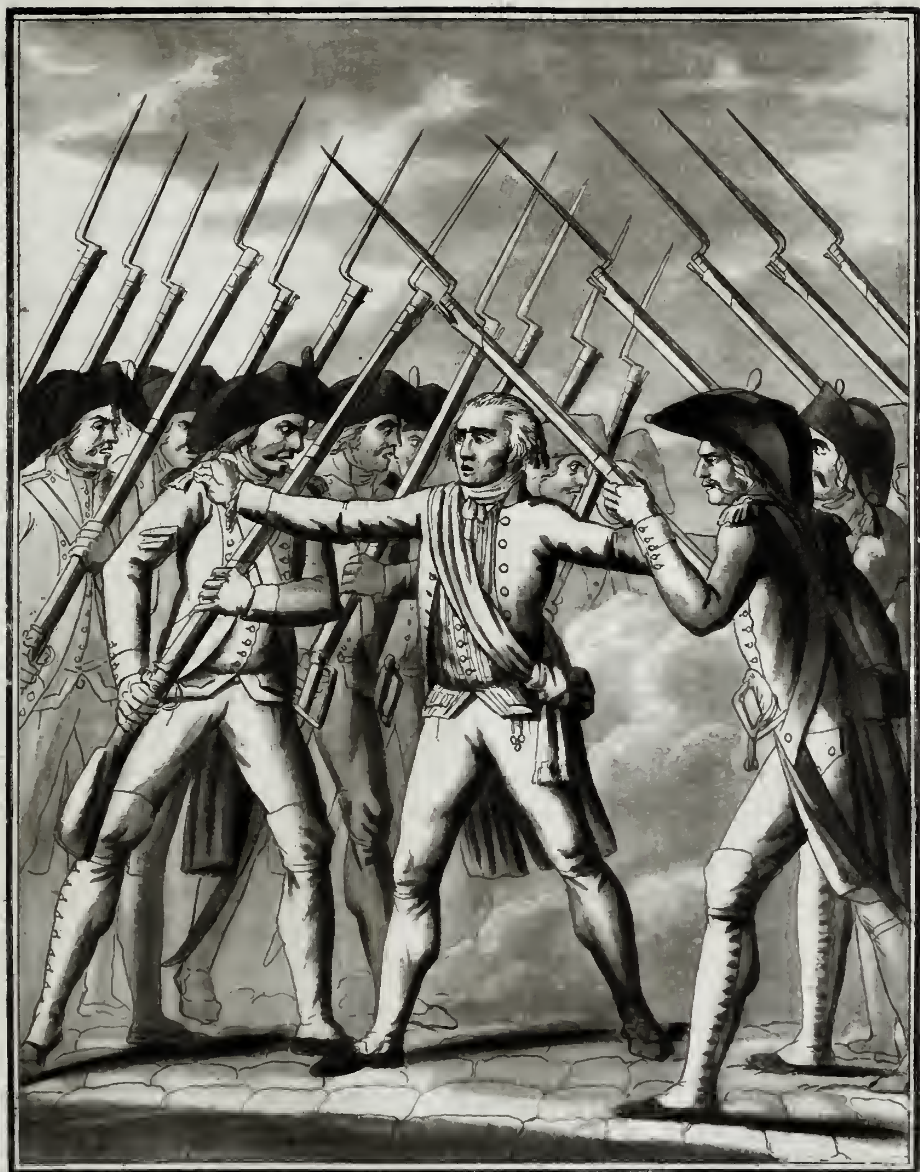
Le 20 *mars* 1792 (*vieux style*).

UN véritable magistrat du peuple doit être toujours prêt à sacrifier ses jours pour le maintien des lois. Il sait que l'écharpe municipale n'est pas une vaine décoration; mais un signe respectable qui l'avertit de remplir tous ses devoirs, et de mourir, s'il le faut, à son poste. La confiance de ses concitoyens honore en lui toutes les vertus civiques : c'est à lui à mériter et à confirmer l'estime publique dont il est entouré.

Si le trait historique qu'on va lire comble d'honneur le premier magistrat civil d'une ville fameuse dans nos anciennes annales, il prouve aussi qu'il est des militaires français qui se livrent quelquefois entre eux à des mouvemens blâmables de colère, et s'exposent, dans des combats particuliers, à répandre un sang qu'ils ne doivent verser que pour la défense de la patrie. Ce qu'il y a de plus déplorable encore, c'est qu'on a vu, rarement à la vérité, des régimens, pour de misérables querelles, en venir aux mains les uns contre les autres. O braves soldats! n'exercez votre valeur que contre les ennemis de la République; songez que maintenant vous êtes tous citoyens, tous frères. Avez-vous quelque différent, faites-en juges vos chefs, vos officiers, ce sont vos meilleurs amis : ils les décideront avec impartialité, et vous feront embrasser comme des frères dignes de s'estimer tous. Rappelez-vous que ces Grecs et ces Romains, dont vous surpassez les exploits et la gloire, ne connurent jamais les duels.

Deux régimens étoient en garnison à Aix, en 1792. Tout-à-coup le démon de la discorde vint les diviser; les malveillans soufflent le feu de la discorde, et la voix des bons citoyens ne

peut se faire entendre. Les choses en viennent à une telle extrémité, que ces deux régimens, le 20 mars (v. s.), prennent les armes pour décider, dans un combat, de quel côté est le tort ou la raison. Déjà ils sont en présence, et le sang français va couler par la main des français; le maire accourt, il s'efforce en vain, par les motifs les plus touchans, de désarmer ces furieux; voyant que ses représentations sont inutiles, il se précipite au milieu d'eux, et élevant la voix avec une nouvelle force : « Ci- » toyens, dit-il, tirez sur moi, foulez-moi aux pieds, et sauvez- » moi l'horreur de voir mes amis et mes frères s'entre-égorger » sous mes yeux. » Le dévouement héroïque de ce magistrat du peuple désarma des citoyens égarés; ils oublièrent leurs querelles dans des embrassemens mutuels.



HÉROISME

DE TROIS HUSSARDS.

20 *septembre* 1792. (*vieux style.*)

QUAND il s'agit de rendre un service signalé à la patrie, quel est le français qui pourroit hésiter en craignant pour ses jours? A plus forte raison le militaire ne redoute aucun danger pour avoir la gloire d'être utile à son pays.

Allant à la découverte dans une épaisse forêt, à la tête d'un détachement de grenadiers, Assas veut s'avancer seul; à peine a-t-il fait dix pas qu'il tombe dans une embuscade; vingt bayonnettes sont dirigées sur sa poitrine avec la menace d'une mort certaine s'il dit un seul mot; mais il ne voit que le danger de l'armée française : « A moi, Champagne, s'écrie-t-il, ce » sont les ennemis; » et il expire à l'instant percé de mille coups.

Mais qu'avons-nous besoin de remonter dans l'histoire pour trouver des exemples de généreux militaires se dévouant à la mort?

La ville de Thionville étoit assiégée depuis plusieurs mois; toutes les avenues en étoient bloquées; la garnison se voyoit dans l'impossibilité de résister davantage, si elle n'étoit ravitaillée, et fournie des vivres et des munitions qui commençoient à lui manquer. Elle soutenoit un bombardement affreux depuis plusieurs jours. Le général ennemi somma le commandant de se rendre. Pour réponse les assiégés élevèrent sur le rempart un cheval de bois, ayant une botte de foin à la bouche avec cette inscription : *Quand le cheval aura mangé le foin, Thionville se rendra.* Accoutumées au bruit de l'artillerie, les femmes et filles de cette nouvelle Sparte, dansoient le dimanche autour des batteries lançant la foudre. Mais comment faire savoir la cruelle position de la place? On ne pouvoit le tenter sans risquer de

périr, puisqu'il falloit passer au milieu du camp ennemi. Dans cette extrémité, trois hussards dont nous ignorons les noms, si dignes de l'immortalité des héros ; trois hussards se dévouent, se présentent au commandant, se chargent des dépêches pour obtenir du secours de Metz, se font ouvrir les portes, à la faveur de la nuit, traversent au grand galop, les sentinelles avancées de l'ennemi, une partie du camp autrichien, se font jour à travers les feux et les balles, et arrivent, comme par miracle, à leur destination couverts de gloire et de blessures. Le blocus est levé, l'ennemi se retire en désordre : trois hommes ont sauvé Thionville, peut-être la France entière, en arrêtant les progrès des rois réunis contre notre liberté.



TRAIT D'HÉROISME

DE DUFOUR,

Caporal au 1er. bataillon de la 5eme. brigade d'infanterie légère.

Le 19 *Pluviose, an* 3eme. (8 *Février* 1793 , *vieux style.*)

L'ÉCRIVAIN, jaloux de conserver à la postérité les traits de l'héroïsme de nos guerriers, ne sait auquel s'arrêter. Chaque bataille, chaque combat, chaque escarmouche lui offre un exemple de grandeur d'ame, de générosité et surtout d'amour de la patrie. Heureux embarras dans le choix ! Détails satisfaisants pour l'œil républicain qui ne peut se fixer ! Il me semble voir un amateur entrer dans un jardin où la nature et l'art ont prodigué toutes leurs beautés.... il voudroit approcher de toutes ces fleurs éparses, il voudroit en respirer le parfum..... les cueillir.... les cueillir ! oh ! non.... il se contente de les admirer, remercie l'auteur de la nature d'avoir produit tant de merveilles.... son ame satisfaite en jouit, et trouve, dans cette contemplation, un soulagement assuré contre les évènemens particuliers qui pourroient altérer sa tranquilité. *Tout français avide de la gloire de sa nation* oubliera les sacrifices que lui coûte la révolution, en repassant les *hauts faits* des défenseurs de la liberté.

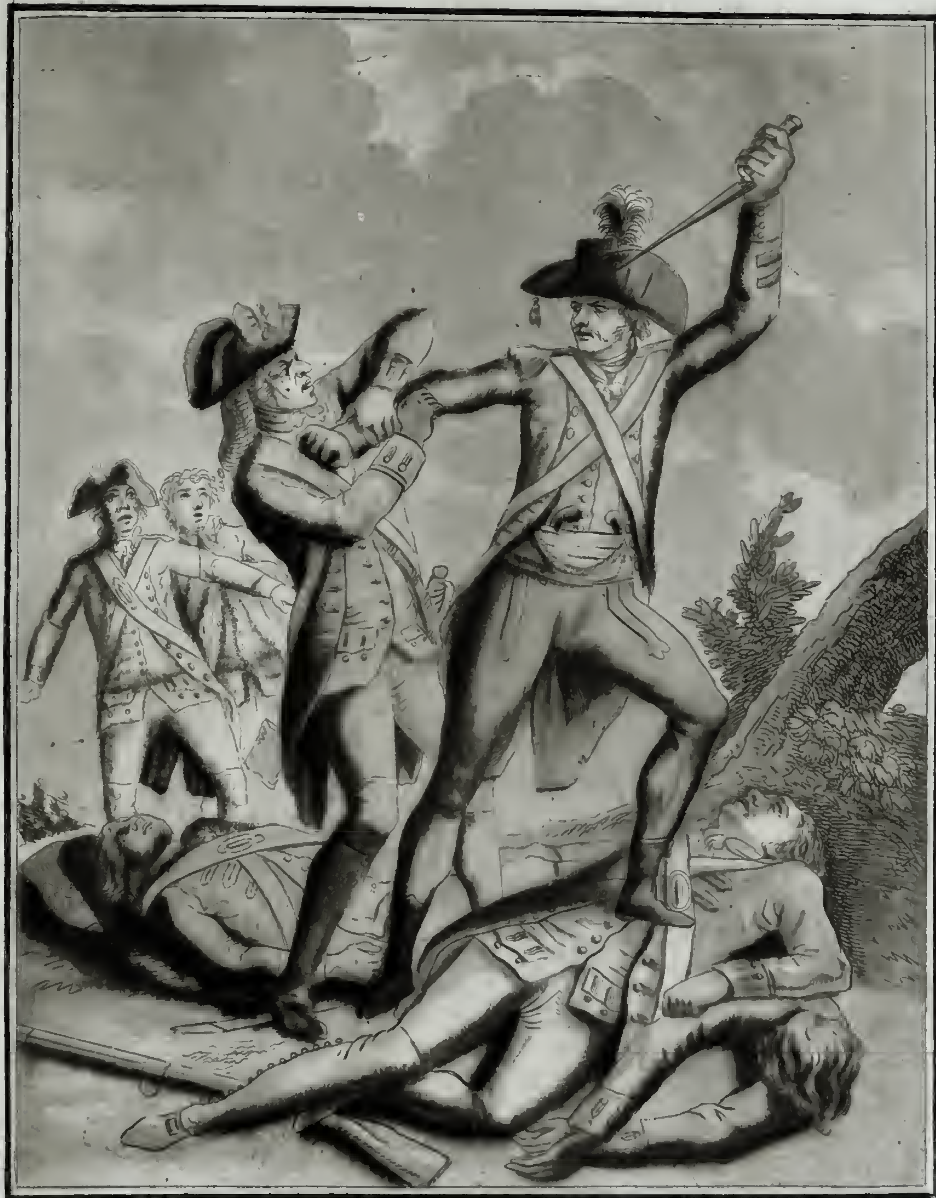
Nos armées semblent se disputer du nord au midi, le plaisir de bien mériter de la patrie. Nos soldats suivent tous la même impulsion, ils ressentent tous les mêmes besoins de répandre gaiement leur sang pour la cause sacré qu'ils défendent.... tous veulent être également dignes du nom français.

L'intrépidité les accompagne dans les plus grands dangers.

mais c'est, surtout, lorsqu'accablés par le nombre, ils seroient prêts à perdre le nom *d'hommes libres*, qu'ils redoublent de fierté et de courage.

Dufour, caporal au premier bataillon de la cinquième brigade d'infanterie légère, avoit été fait prisonnier : le 17 pluviôse, an 3eme., quatre espagnoles le conduisoient : forts de leur nombre, ils ne s'imaginoient pas qu'un soldat de la liberté pouvoit combatre et vaincre quatre esclaves; *Dufour* fit quelques pas avec eux; *ils ne sont que quatre*, dit-il intérieurement, il saute aussitôt sur la bayonnette de l'un d'eux, et, sans leur donner le temps de se reconnoître, il en tue trois, prend le quatrième au collet, l'amène prisonnier, et revient jouir des embrassemens de ses camarades.

Plus de cent témoins ont vu ce trait de bravoure.



MORT ET OBSÈQUES
DU GÉNÉRAL MARCEAU,

Le 3eme. *jour complémentaire an* 4eme. (19 *Septembre* 1793, *vieux style.*)

TURENNE meurt, tout se confond, la fortune chancelle, le courage des troupes est abattu par la douleur, tout le camp demeure immobile; mais il en est bien autrement aujourd'hui, les français loin de se laisser abattre par la perte d'un général, la vengent, et marchent d'un pas plus assuré à la victoire.

C'est ce que nous avons vu à la mort de Dugommier, de Dagobert et de Marceau.

Marceau, ce jeune héros, est mort au milieu de ses triomphes, et au comble de sa gloire. — Trop long-temps ou a souillé l'histoire du panégyrique de nos prétendus grands hommes. Il importe à l'honneur de la nation française et de la liberté, de voir consacrer dans leurs fastes, la vie et les exploits d'un de ses plus illustres bienfaiteurs.

Le général Marceau a été blessé à Altenkirchen, le 3e. jour complémentaire; il est mort le surlendemain.

La république a perdu en lui un de ses plus habiles généraux, un de ses plus ardens défenseurs. Chéri de ses soldats, il s'étoit concilié de la part de nos ennemis eux-mêmes cette haute estime qui ne peut se refuser aux grandes qualités et aux talens supérieurs.

Il avoit à peine 27 ans, et déjà plusieurs batailles gagnées dans la Vendée; et deux savantes campagnes, sur les bords du Rhin, lui avoient assigné un rang éminent parmi ceux de nos capitaines qui se sont distingués dans cette guerre.

Dans la dernière expédition de l'armée de Sambre et Meuse

outre Rhin, il avoit été chargé de couvrir le Hunsdruck, et de bloquer Mayence ; il avoit rempli cette tâche importante avec succès, et cette nombreuse garnison avoit été constamment contenue par un corps qui ne lui étoit pas supérieur.

Lorsque l'armée de Sambre et Meuse s'est repliée sur la Lahn, Marceau a effectué sa retraite sur Limbourg ; dans cette possition, il a soutenu deux combats, et la victoire a été fidelle au corps qu'il avoit sous ses ordres.

Lors de la retraite sur la Sieg, il a été chargé de la couvrir et d'arrêter l'ennemi, pendant que les colonnes franchissoient le défilé d'Altenkirchen : c'est-là qu'il a reçu le coup mortel.

Quelques chasseurs tirailloient dans un bois avec des hussards autrichiens : Marceau, pour reconnoître le terrein, s'y transporte, accompagné d'un officier, et de quelques ordonnances. Un chasseur tyrolien, caché derrière un arbre, le reconnoit aux marques distinctives de son grade, l'ajuste et lui tire un coup de carabine au travers du corps. Marceau se retire quelques pas, et se fait descendre de cheval. On l'emporte à Altenkirchen ; il traverse les colonnes, porté par des grenadiers ; la douleur la plus vive se répand dans tous les rangs : le général Jourdan et une foule d'officiers viennent au-devant de lui ; tout le monde répand des larmes : Marceau seul conserve sa tranquillité, il brave la mort prête à le frapper. *Mes amis, qu'il est doux de mourir pour son pays.*

On vouloit le transporter sur la rive gauche du Rhin ; mais on jugea qu'il étoit hors d'état de soutenir le voyage ; il demanda lui-même à rester à Altenkirchen : on le laissa chez le commandant prussien de cette petite ville, avec un chirurgien et quelques officiers.

Le lendemain, l'avant-garde ennemie occupa Altenkirchen :

dès que le général autrichien Haddick fut informé de cet évènement, il envoya une sauve-garde à Marceau; le général Kray se rendit lui-même auprès de lui.

Des larmes coulèrent des yeux de ce vieux guerrier; c'étoit lui qui combattoit Marceau depuis deux ans; des sentimens d'amitié unissoient, même au milieu des combats, ces deux cœurs généreux; ils n'attendoient que la paix pour les manifester.

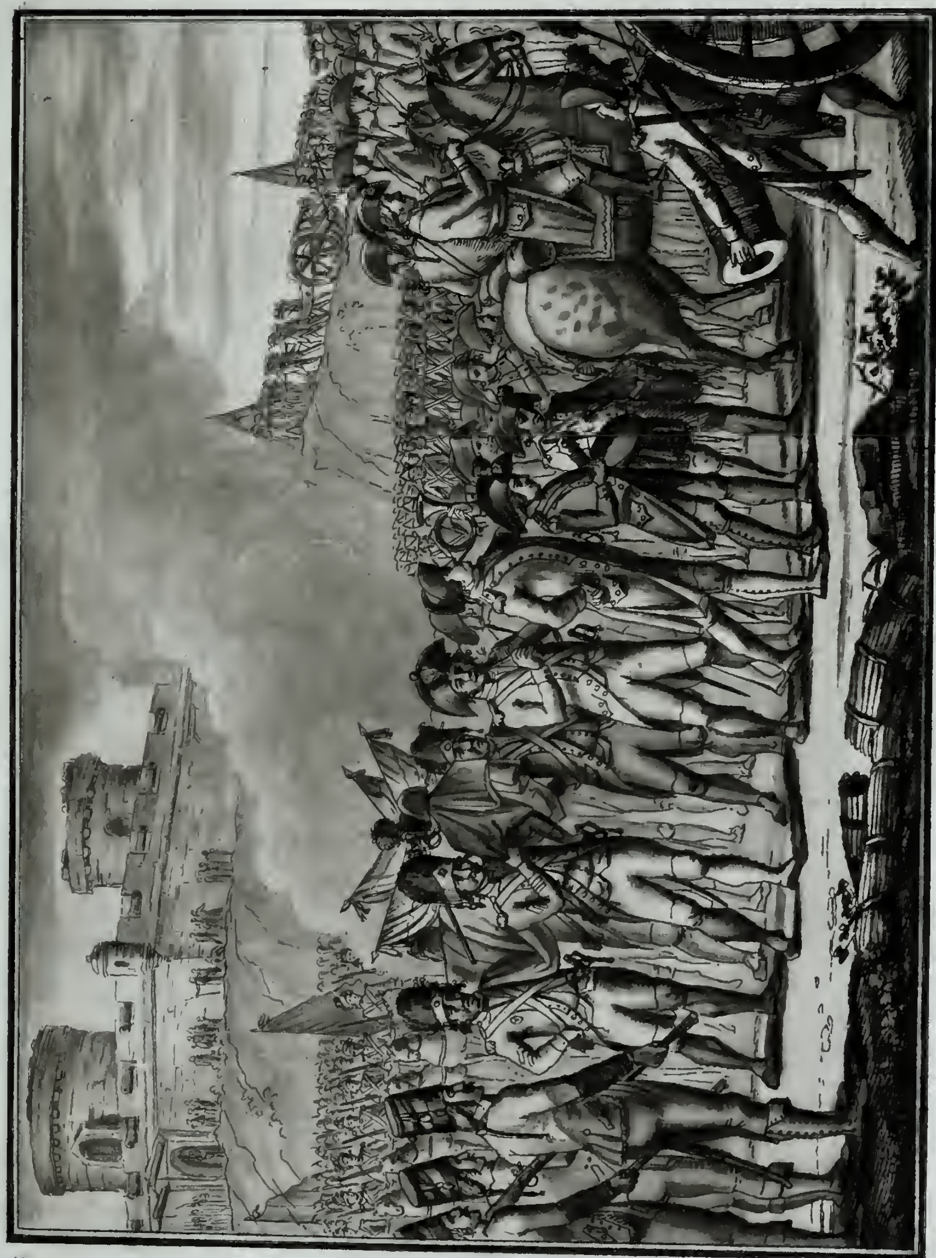
On conservoit encore quelqu'espoir de sauver Marceau; le premier chirurgien du prince Charles lui prodiguoit ses soins, mais le cinquième jour complémentaire au matin, les accidens devinrent plus graves, sa tête s'appesantit, et il expira à six heures.

Les régimens autrichiens de Barco et de Blanckeintein, qui l'avoient connu sur le champ de bataille, qui avoient admiré sa valeur à la tête de nos escadrons, se disputoient l'honneur de lui rendre les derniers devoirs; mais les officiers qui étoient resté avec lui s'étoient rendu auprès du prince Charles, et avoient demandé que son corps fût remis à ses frères d'armes.

Le prince y consentit, en priant le général français de faire avertir les autrichiens du moment où son corps seroit inhumé, afin de s'unir à nous dans les honneurs militaires et funèbres qui lui seroient rendus.

Le corps de Marcean a été enterré dans le camp retranché de Coblentz, au bruit de l'artillerie des deux armées.





ACTION HÉROIQUE

DE MATHÉY,

Ouvrier de Lille, servant dans un des bataillons de première levée.

Le 17 août 1793, vieux style.

Je ne puis mieux commencer cet article intéressant que par les réflexions suivantes adressées à un artiste peintre, par un architecte.

Nos guerriers uniquement occupés de la gloire nationale, oublient leur propre gloire : aussi, que de faits mémorables perdus par leur modestie ! sans-doute pour les recueillir il faudroit autant d'hommes que de soldats ; mais pourquoi chaque soldat n'est-il pas lui-même le surveillant, le dénonciateur des belles actions de son camarade !

Un artisan Lillois, père de trois enfants, prit du service dans un bataillon de première levée. L'aîné de ses enfants suit son exemple, il est imité à son tour par son frère. Le dernier des trois, trop jeune pour être soldat de la Patrie veut du moins suivre son père et ses deux frères ; il demande un tambour et s'enrôle.

Lors du combat d'Ypres, le père reçoit une blessure mortelle à côté du deuxième de ses fils. A moitié couché au pied d'un arbre, il dit à son enfant : je ne crois pas revenir de ce coup, tâche de m'amener tes frères, que je leur dise adieu.

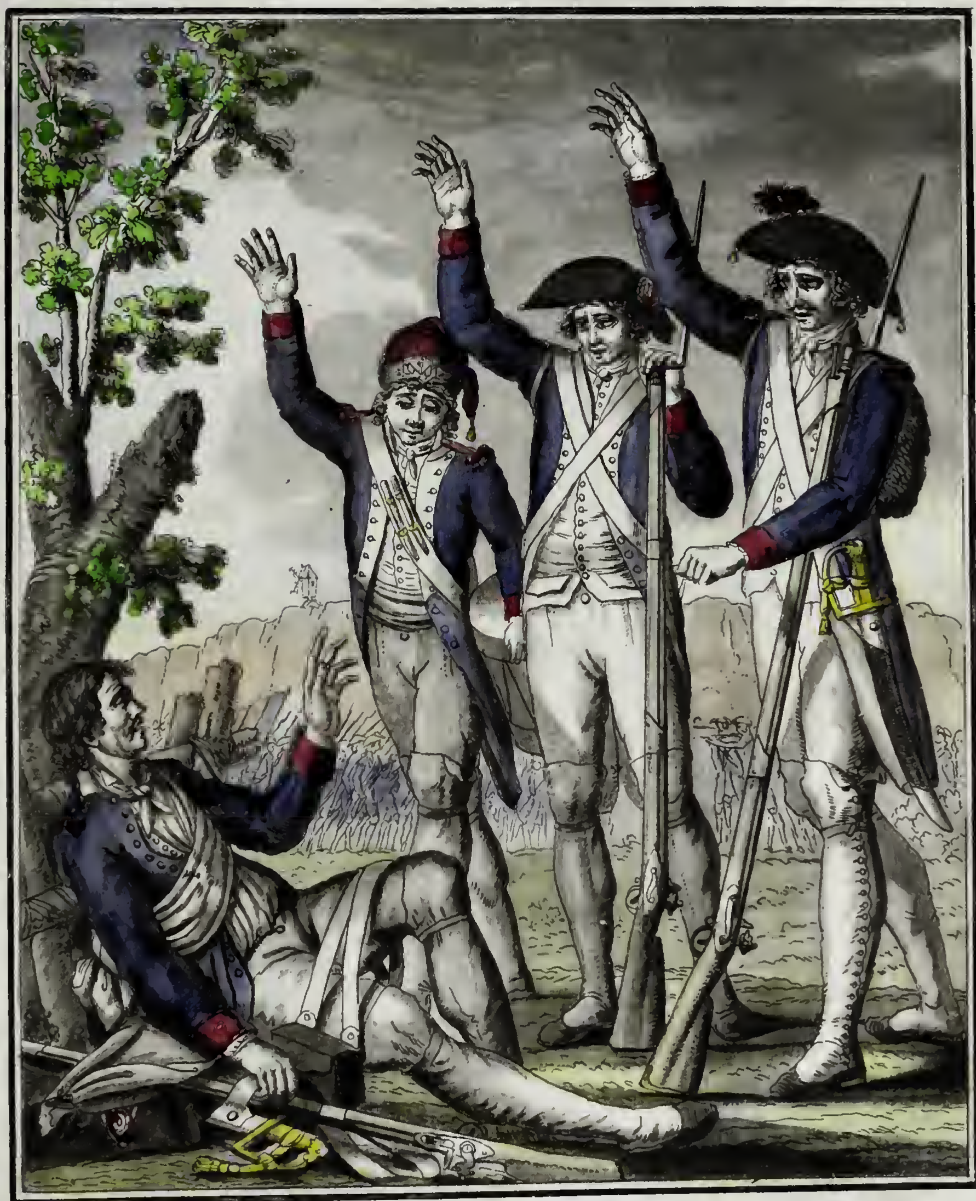
Ses deux autres enfants arrivent, et restent muets de douleur à la vue de l'auteur de leurs jours expirant. Ce respectable père de famille leur adresse ce peu de mots.

Mes chers enfans ! cessez de vous affliger de ma perte. Je meurs content, si vous jurez de venger ma mort en continuant de combattre pour la République.

Les trois frères debout, devant lui lèvent la main simultanément en disant : *Oui ! nous le jurons ! nous te vengerons ! nous le jurons entre tes mains, bénis tes enfans !* Le père lève les yeux sur ses trois fils, reçoit leur serment, et rend le dernier soupir avec calme et même dans la joie : sa dernière heure le paye assez de tout ce qu'il a fait pour son pays.

Nos lecteurs seront bien-aises de savoir la suite de cet évènement que nous n'avons pu rendre. Les trois enfans procédèrent eux-mêmes à l'inhumation de leur père. Leur commandant touché de leur piété filiale leur distribue une récompense : ils demandent un congé pour aller déposer cette somme dans le sein de leur mère ; et la quittent aussitôt après, en lui disant, *nos devoirs ne sont qu'à moitié remplis, nous avons la république et notre père à venger ; adieu !*

Les citoyens de Lille voulurent donner une fête aux trois frères avant leur départ, mais ils se dérobèrent à ce triomphe pour retourner à leur poste.



ACTION HÉROIQUE

DE RAMPON,

Chef de brigade, commandant le fort de Montélézimo.

Le 21 Germinal, an 4[e]. de la Rép. franç. (*10 avril 1796, v. st.*)

Le 21 Germinal, à quatre heures du matin, Beaulieu, généralissime des armées Autrichiennes et Piémontaises combinées, vint, à la tête de 15000 hommes, attaquer les positions sur lesquelles étoit appuyé le centre de l'armée française, commandée par Buonaparte.

Beaulieu y eut quelque bonheur. Enflé de ce petit succès, il crut pouvoir, à une heure après midi, assaillir, avec le même avantage, la redoute de *Montélézimo*, dernier retranchement de nos braves d'Italie. Cette redoute étoit gardée par 1500 hommes. Ainsi donc, voilà 15000 soldats contre 1500. *Rampon*, chef de brigade de ceux-ci, ne s'effraye pas du nombre, et ne compte pas l'ennemi qui l'attaque; mais pour me servir des propres expressions du général en chef de l'armée d'Italie. — « Par un de » ces élans qui caractérisent une ame forte, et formé pour les » grandes actions; » Rampon fit au milieu du feu prêter ce serment à sa troupe : *Sur nos canons, jurons à la Patrie de mourir tous dans la redoute plutôt que de l'abandonner.*

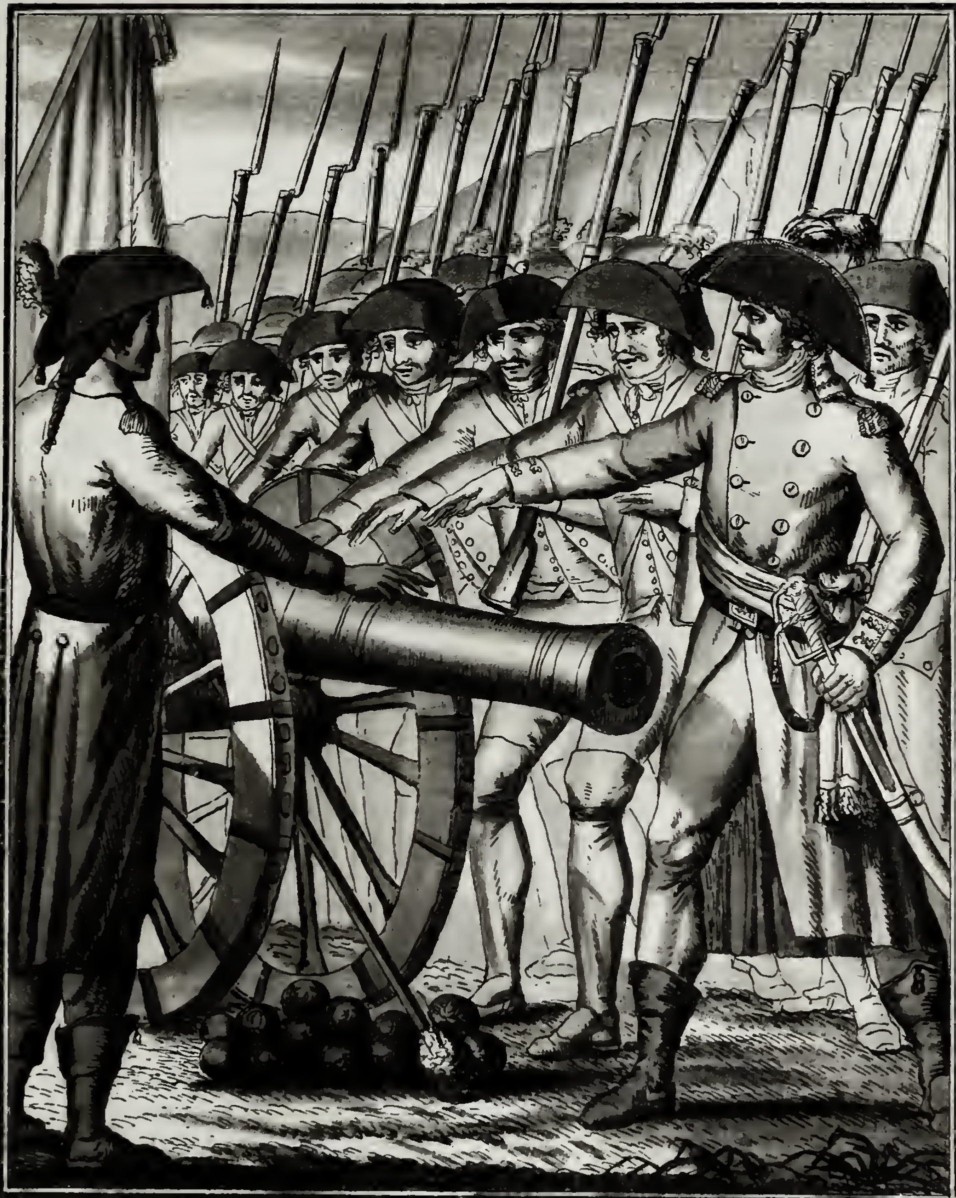
Ces Lacédémoniens si vantés au détroit des Thermopyles, prononcèrent jadis le même serment, et moururent à leur poste fidèles à leur vœu. Les Français firent plus, firent mieux; ils ne moururent point, et obligèrent l'ennemi à passer la nuit à la portée du pistolet, et la redoute fut conservée intacte. Elle resta imprenable, graces au courage de ceux qui la défendoient et au serment de *Rampon*.

Pour completter le rapprochement entre les Grecs et les Français; après la bataille de Platée, un décret porta que tous les ans les peuples de la Grèce célèbreroient, par des fêtes, la mémoire des généreux défenseurs de la Patrie.

Le gouvernement français, sur l'avis de la mort glorieuse du général de brigade Bannel, à l'attaque du château de Cossaria, voulant remplacer un brave par un brave, a nommé général de brigade le citoyen *Rampon*, chef de la 21e. demi-brigade, en récompense de sa conduite ferme, valeureuse et républicaine, lors de l'attaque faite par Beaulieu, le 21 Germinal, (10 avril vieux style) de la redoute de Montélézimo.

On remarquera que tous les sermens prononcés par les défenseurs de la république, ont été toujours des arrêts de mort pour ses ennemis.

Le vœu de *Rampon* couta à Beaulieu 2000 hommes, et nous valut autant de prisonniers.



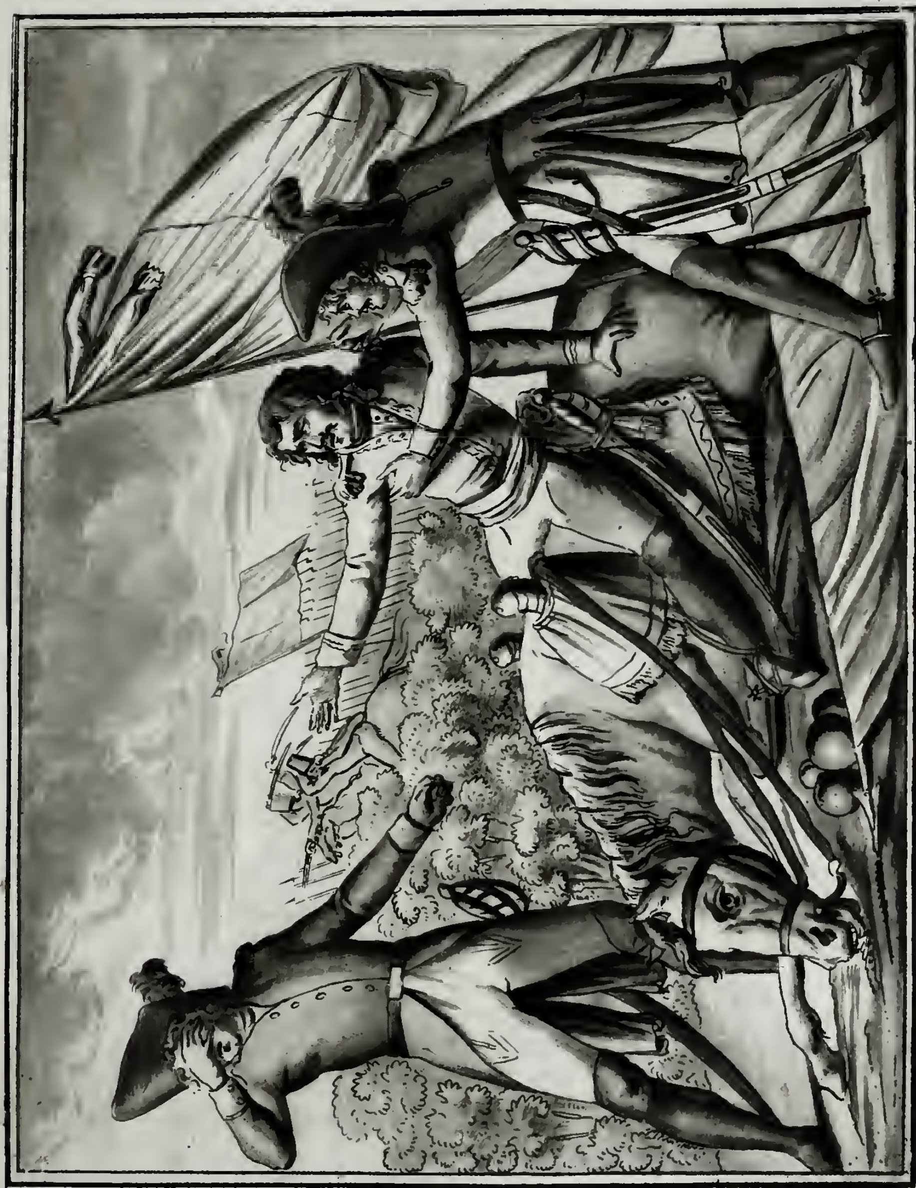
MORT DU GÉNÉRAL DAMPIERRE,

Tué sur le champ de bataille.

9 *floréal*, *an* 2. (28 *avril* 1793, *vieux style.*)

On pourroit faire un relevé très-intéressant des généraux français et républicains morts au champ d'honneur, et qui, avant d'expirer, ont proféré des paroles qui mettent le comble à leur gloire immortelle. En attendant ce tableau, si digne de fixer les regards et d'attendrir les cœurs des républicains, présentons-en une faible esquisse. Le général Chambon, dans la Vendée, au moment d'une victoire éclatante, est frappé d'un coup fatal; il s'écrie en mourant : *Vive la République ! je meurs pour ma patrie, mon ame est satisfaite.* Lors de la malheureuse affaire de Laval, le jeune Delanoë, chef d'escadron du 7e régiment de hussards, encourageoit par son exemple nos frères d'armes à soutenir par une retraite honorable, l'artillerie et les équipages de l'armée républicaine; une balle lui fracasse l'épaule gauche; sans donner aucun signe de douleur, voyant les brigands se disperser dans leur attaque, il les charge avec ses hussards; tandis qu'il se retiroit après sa charge glorieuse, un biscayen vient le frapper à l'épaule droite; les hussards l'engagent à sortir du combat : « Non, dit-il, » l'affaire va mal; je ne vous abandonne pas que je ne vous aie mis » en sûreté. » A peine achevoit-il ces mots, que son cheval est tué sous lui; il s'élance sur un nouveau, se dispose à recharger l'ennemi, lorsqu'un boulet de huit le frappe à mort. Dans une position à-peu-près semblable, le général Beaupuy, mortellement blessé, s'écrioit : « Je n'ai pu vaincre pour la République, » je mourrai pour elle. » Le général de brigade Moulin le jeune se précipite sur l'ennemi, dans les départemens insurgés; percé d'une balle, et sur le point de tomber entre les mains des brigands, il se brûle la cervelle.

M venons au trait principal que nous nous sommes proposé de décrire ici. A la bataille de Saint-Amand, le 28 avril 1793, (v. s.) les français furent vainqueurs, mais ils perdirent le général Dampierre, qui eut la cuisse emportée d'un boulet de canon, et mourut de sa blessure. « Ce n'est rien, mes enfans, dit-il en » expirant ; vive la République, vive la liberté ! combattez tou- » jours pour une cause si belle, votre gloire est assurée. » La Convention nationale décréta à ce général les honneurs du Panthéon français.



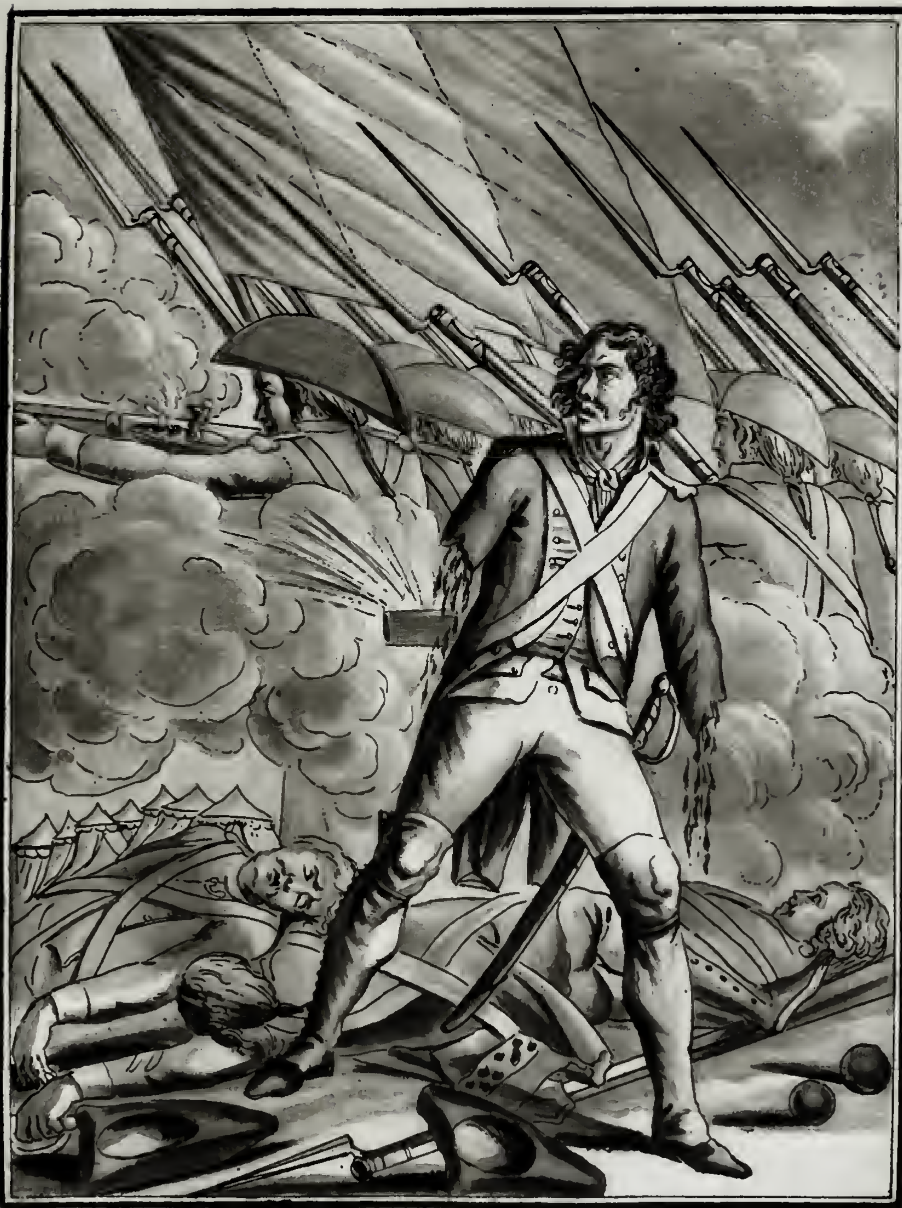
ACTION HÉROÏQUE
DE FRANÇOIS LAVIGNE,
Volontaire au bataillon de la Somme.

13 *août* 1793. (*vieux style.*)

L'HÉROÏSME, vertu supérieure au courage, non-seulement affronte la mort, mais éclate encore au milieu des plus vives douleurs. Combien de fois l'a-t-on admirée dans les braves défenseurs de notre liberté? En voici un nouvel exemple, qui montrera à nos derniers neveux de quoi les Français ont été capables pour affermir la République.

Le ministre de la guerre présenta à la Convention nationale, François Lavigne, âgé de dix-sept ans, volontaire du bataillon de la Somme. Ce brave jeune homme se trouvoit au camp de Maulde, lorsque les Autrichiens vinrent l'attaquer, se flattant de s'en emparer aisément. Mais les esclaves peuvent-ils triompher des hommes libres? Ils furènt repoussés avec la valeur qui distingue les républicains. Dans cette violente attaque, François Lavigne eut les deux bras emportés par un boulet de canon, et perdit l'œil gauche par l'explosion de la poudre qui étoit dans la giberne de son camarade. Mais, sans être abattu par la vive douleur qu'il dût ressentir, ce jeune homme s'élevant, pour ainsi dire, au-dessus de l'humanité, s'écria d'une voix forte : « J'offre à ma patrie mon cœur; c'est tout ce qui me » reste, et à mes concitoyens mon exemple et mon respect pour » les lois. Combattez, chers camarades, vengez-moi; car je n'ai » plus de bras. » On l'enleva du champ de bataille; et les soins

qu'on prit de penser ses blessures, lui conservèrent la vie. Il s'honora toujours des mutilations que lui valut la gloire de combattre pour son pays : son unique regret fut de ne pouvoir plus suivre, au champ de l'honneur, ses braves et intrépides camarades.





RÉPONSE GÉNÉREUSE

Du Commandant la place Cambrai.

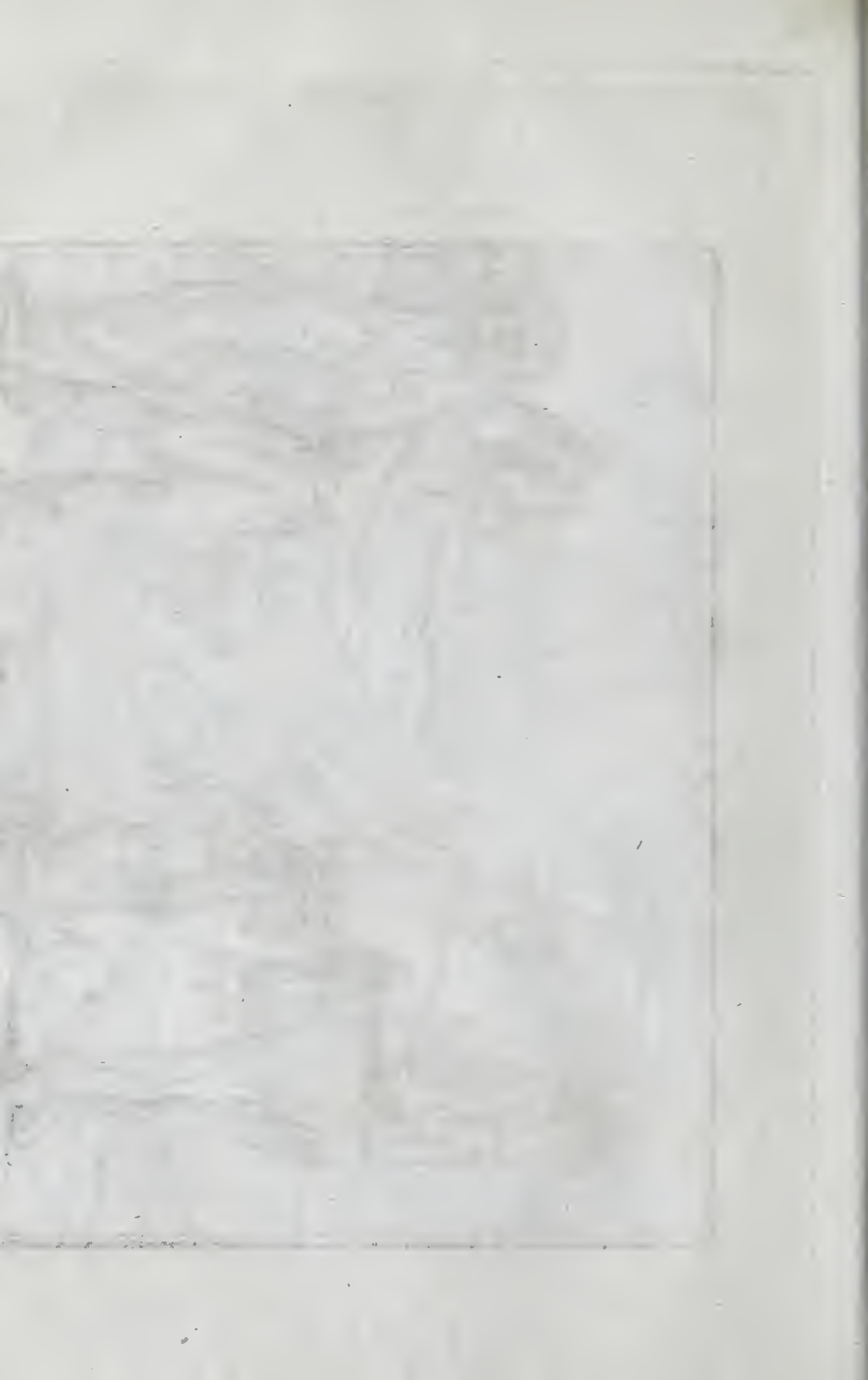
Le 3 *Fructidor*, *an* 3 (20 *août* 1793.)

DANS les armées de la République, les grades ne sont point le prix de la faveur, comme sous le régime des rois; mais ils sont la récompense des vertus et du courage. Aussi le soldat français ne voit-il dans ses chefs que ses égaux, ses amis et ses frères; et il peut être sûr de parvenir un jour aux mêmes grades, en obéissant à la discipline militaire, en imitant le patriotisme et la bravoure de ses supérieurs. Telle est la cause de la bonne conduite et de l'intrépidité de nos guerriers : voilà ce qui nous a fait remporter tant d'immortelles victoires. Soldats, officiers, généraux, brûlent de la même ardeur, se couvrent des mêmes lauriers, et doivent trouver place dans ces annales de la gloire et de la vertu françaises.

Fiers des avantages qu'ils avoient remportés au commencement de la guerre qu'ils livroient à notre liberté, avantages dont ils n'étoient redevables qu'à la perfidie, les tyrans coalisés et leurs armées d'esclaves avoient bloqué Cambrai; le général Autrichien somme le commandant de la place de la rendre à l'Empereur : « Je ne sais pas me rendre, répond fièrement le commandant, je sais me battre. Va dire à ton général que nous nous ensevelirons sous les ruines de la place, plutôt que de capituler. » Cette réponse, digne d'un héros de l'ancienne Grèce, déconcerte l'ennemi, il lève le blocus, et se hâte de s'éloigner.

Ce trait rappelle ce que répondit en pareille circonstance le commandant de Bergues, sommé aussi de rendre la ville : « Je saurai me battre et mourir en républicain, et non en » lâche. »





ETIENNE JALLIER,

Cavalier dans le treizième Régiment.

Le 23 Août 1792. (vieux style.)

LA ligne de démarcation que le despotisme avoit tracée entre les hommes de la monarchie, étoit particulièrement remarquable dans les braves militaires, qui la consacroient néanmoins également pour sa défense; aujourd'hui nos guerriers ne se sont distingués que par leurs vertus et leurs actions héroïques; l'ombre de Dugommier étoit encore à la barre de la Convention nationale, quand le brave Etienne Jallier s'y montre, couvert de blessures; plusieurs faits éclatans ont signalé sa carrière militaire. Soldat dans le régiment des Carabiniers, il parvint successivement au grade de maréchal-des-logis dans le même corps; lors de la déclaration de la guerre, il se trouvoit retiré des Carabiniers; la soif de servir sa patrie le porte à s'engager de nouveau comme simple soldat dans le treizième régiment de cavalerie, et il s'y fait remarquer par son courage.

Le 23 août 1792 (vieux style) étant détaché à Lanoi, près Lille, il entend crier : *Notre capitaine et pris*; il se retourne, apperçoit un capitaine Belge emmené par cinq tyroliens et cinq hussards autrichiens; il fond seul sur la troupe ennemie, use tour-à-tour de son mousqueton, de ses pistolets et de son sabre, tue un tyrolien et un hussard, en blesse deux à mort, disperse les autres, et arrache des mains de l'ennemi le capitaine. Les Belges ont honoré cette action héroïque du don d'un sabre, sur lequel

on lit ces mots : *Au brave Jallier, les Belges reconnoissans.* Peu de temps après, il fut fait sous-lieutenant au treizième régiment de cavalerie.

Le 15 août 1793, un bataillon, à l'attaque de Rubecq, perd un canon et un obusier ; Jallier vole à la tête de seize cavaliers, fond sur l'infanterie ennemie, qui s'en étoit emparée, et réussit par ses manœuvres à les lui arracher. Le 20 août suivant, étant détaché à Flers pour reconnoître les avant-postes de l'ennemi, son cheval s'abat, il a la cuisse droite cassée. De tant de services et de hauts faits, que lui reste-t-il ? dix blessures et une honorable indigence ; mais la mère commune, par l'organe de ses représentans, étend sur ce héros sa main reconnoissante ; elle décrète qu'il lui sera payé par la trésorerie nationale une somme de 1000 livres à titre de gratification, et non imputable sur la pension à laquelle ses services et ses blessures lui donnent droit de prétendre, renvoie au comité de secours pour la faire liquider, et à celui d'instruction publique, pour recueillir les actions héroïques de ce brave militaire.



TRAIT D'HÉROISME

DE LUTAU,

Aide-de-camp, surnommé le héros de Spire.

Le 9 Vendémiaire an 3eme. (30 *Septembre* 1793, *vieux style.*

Si les traits d'héroïsme sont particulièrement admirables, c'est surtout lorsqu'ils ont lieu dans le fort du peril, dans les bras, pour ainsi dire, de la mort. Quantité de traits ont distingué la prise de Spire : après une défense très-vive, au milieu des fusillades perfides qu'on l'ançoit de tous côtés dans les rues, on eut pu craindre quelque acte de violence de la part du vainqueur ; mais, non, le républicain est toujours grand, généreux, sublime comme la cause qu'il défend, il ne connoît d'autre passion que celle de la gloire, d'autre desir que celui de s'immortaliser par de belles actions. Le premier qui pénétra dans Spire, ce fut le brave Guye : chargé de s'assurer si la seconde porte est ouverte, avec ordre, dans ce cas, d'y entrer, pour reconnoître la situation de l'ennemi, il part, franchit la porte, et traverse plusieurs rues ; il est attaqué, il se défend, et il alloit succomber lorsque nos troupes s'emparent de la ville.

Pendant que la canonade duroit encore, *Lutau* aide-de-camp, après avoir donné le premier coup de hache dans la porte, entre dans Spire pour reconnoître les dispositions de l'ennemi. Aussitôt il est entouré, on lui crie, *prisonnier*, *prisonnier*, Lutau répond, *non jamais un français ne se rend prisonnier.* — Il pique en même temps des deux, lève son sabre, et fend la tête à un officier mayençais qui lui avoit donné un coup d'épée dans le côté : il s'élance aussitôt sur les ennemis, enren-

verse plusieurs, échappe à la fureur des autres, revient vers les siens à travers une grêle de balles qui blessent son cheval, et percent ses habits. *Lutau* reçoit sur le-champ de bataille le prix de son courage, et est surnommé le *héros de Spire.*



PILOT,

ENSEIGNE,

Commandant le lougre de la République, le Hook.

Le 5 Septembre 1793 (vieux style).

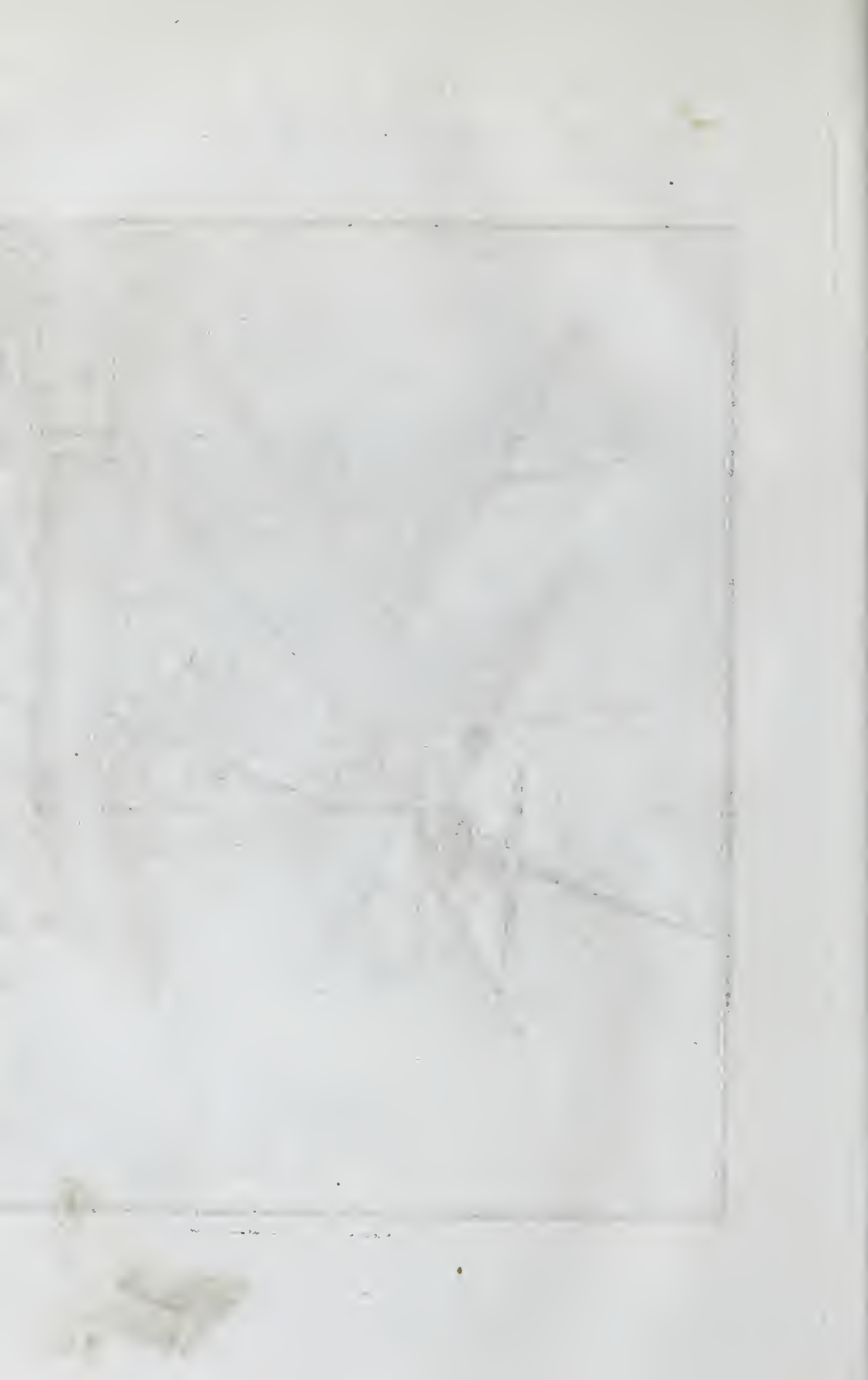
En attendant la glorieuse époque où les annales de la marine vont nous fournir des traits de courage et d'intrépidité, sur les pas du vainqueur de l'Italie, l'immortel Bonaparte, saisissons avec empressement les exemples qu'elle a déjà donnés de son courage pendant la guerre de la liberté.

« Si la marine Française, dit le représentant Thibaudeau, » dégradée par le despotisme, a souvent étonné ses ennemis, » à quel haut degré de gloire ne doit-elle pas atteindre sous » un gouvernement républicain? Les marins sont les enfans » de la même patrie; elle fonde aussi sur eux ses espérances » et ses glorieuses destinées. »

Le 5 septembre 1793 (vieux style), le citoyen Pilot, enseigne, capitaine d'un lougre de la République Française, attira adroitement et saisit un canot monté par quatre hommes et un officier, que le capitaine d'un lougre Anglais, *la Résolution*, le prenant pour un bâtiment de sa nation, lui envoyoit pour l'inviter à dîner. L'ennemi ayant reconnu sa méprise se décida à prendre la fuite. Pilot se mit à le poursuivre à la voile et à l'aviron, jusqu'au lendemain à huit heures, qu'il rencontra un cutter, avec lequel s'engagea un combat très-vif. Il essuya une bordée, riposta de la sienne en plein bord, et dans le moment que l'ennemi reviroit de bord, pour lui envoyer une seconde volée, il arriva lui-même, et donna ordre de sauter à l'abordage. Aussi-tôt l'enseigne Lehuby, son second, s'élance le premier à bord, tombe entre les deux navires, et se blesse à la jambe;

mais il remonte sur-le-champ le pistolet à la main, ayant perdu son sabre, en tombant. Ledouarin, enseigne, et Beaumare, sautent après lui et désarment le capitaine ennemi; tout l'équipage les suit. Doré, soldat de la marine, reçoit un coup de pique dans le côté, l'arrache d'une main, de l'autre brûle la cervelle à celui qui l'avoit blessé, et avec cette même pique saute à l'abordage. Le cutter, quoique supérieur en force, fut pris après trois-quarts d'heure de combat et une demi-heure d'abordage. Il étoit d'autant plus important de remporter une prompte victoire, qu'on appercevoit dans le lointain une frégate anglaise qui s'approchoit à pleines voiles. Pilot s'écrioit pendant le combat: « Mes camarades, ne craignez point le nombre des » ennemis; nous en aurons plus de gloire à les vaincre. »





ACTION DE ROSIER,

Chasseur de la compagnie nº. 6, du premier bataillon du Gard.

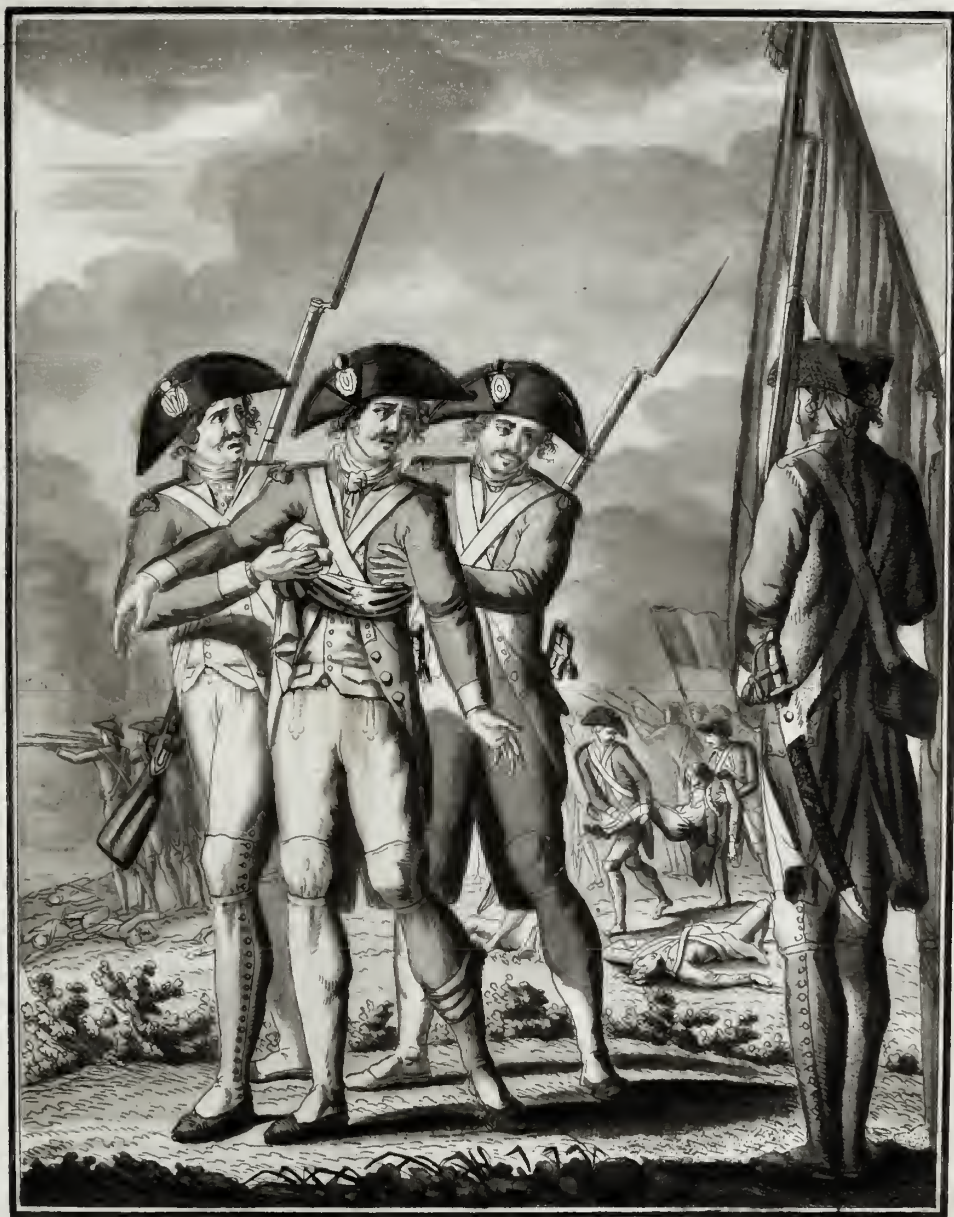
Le 11 Septembre 1793, vieux style.

CE que nous allons rapporter est de l'armée des Pyrrénées orientales, et pendant une glorieuse campagne contre les troupes espagnoles. Nous avions alors en tête plusieurs bataillons castillans, et déjà des succès éclatans et nombreux leur avoient appris à quels ennemis ils s'adressoient.

Le chasseur *Rosier*, dans une affaire fort chaude, reçoit une balle dans le flanc : elle passe outre après lui avoir fait une blessure profonde. Le sang coule, les vêtemens de notre héros en sont imbibés ; *Rosier* cependant pour être blessé, et quoiqu'il souffre beaucoup, ne se croit pas hors de combat, et ne veut point quitter les rangs. On le voit continuer à se battre avec le même courage, le même sang-froid, mais une deuxième balle l'atteint à la jambe et la perce de part en part. En dépit de sa bonne volonté il ne peut plus se soutenir, il tombe : ses camarades bandent ses deux plaies à la hâte, et le portent hors de la mêlée. *Rosier* qui ne pense qu'à la Patrie, au milieu des tourmens qu'il endure, tourne encore la tête du côté de la bataille dont on l'éloigne ; et s'écrie tout le long de la route qu'on lui fait parcourir pour le conduire à l'hôpital : *vive la république !* Sur le chemin il rencontre un peloton de ses camarades volant à l'ennemi. Cette vue l'enflamme de nouveau, il fait un effort sur lui-même, il se relève entre les deux frères d'armes qui le portoient, et leur dit d'une voix mourante : *mes amis, mes braves compagnons, faites comme moi, ne sortez du combat qu'après en avoir mérité autant.*

De tels sentimens, un calme aussi héroïque au sein de la douleur, cette présence d'esprit dans un moment où la nature elle-même cède au mal, sont au-dessus des éloges, et méritoit d'être transmis à la postérité. Que n'avons-nous pu rendre l'expression de la physionomie du brave Rosier, le combat de la douleur et du patriotisme, qui sembloient en cet instant se disputer les facultés de son ame, et en même temps l'impression que ne peuvent manquer de produire sur le cœur de ses camades ces paroles simples et pleines d'héroisme !

On peut appliquer à la guerre ce que des voyageurs ont dit plusieurs fois à l'aspect des grands phénomènes de la nature ; *ce sont de belles horreurs.*



MACHEMIN,

Lieutenant-adjoint au 4e. bataillon des Tirailleurs, armée du Nord, première division.

Le 28 brumaire, an 2.

CE brave militaire se distingua par son courage et son intrépidité dans toutes les affaires qui eurent lieu pendant les glorieuses campagnes où se trouva son régiment.

Dès le 25 floréal, an I, près d'Ipres, quoique chargé de très-près par la cavalerie autrichienne, il sauva un capitaine qui, ayant la jambe cassée, alloit infailliblement tomber au pouvoir de l'ennemi. Dans cette action il reçut une blessure à l'épaule droite.

Le 28 vendémiaire, an 2, le lendemain du passage de la Meuse à Rapeltern, il fonça, l'un des premiers, dans la redoute ennemie; forcé de l'abandonner, il n'en sortit que le dernier; mais décidé à la reprendre, il engagea les chasseurs, par toutes sortes d'encouragemens, à le suivre dans cette entreprise périlleuse, et il leur crioit : « Mes amis, suivez-moi; il faut vaincre » ou mourir. » Mal secondé, malgré le courage qu'il inspiroit, il fut réduit à prendre d'autres mesures. Alors il se porte de différens côtés, afin d'observer les mouvemens de l'ennemi, et d'en profiter habilement. Il fit élever à la hâte, quoique sous le feu de la redoute, un petit retranchement, au moyen duquel les chasseurs français pouvoient tirer sur les canonniers ennemis. Au moment où l'on battit la charge pour faire recommencer l'attaque de la redoute, il y pénétra de nouveau le premier, sans autres armes que son sabre, et eut la satisfaction de voir enfin les retranchemens emportés par la bravoure de nos troupes.

Le 15 brumaire, au siège de Nimègue, l'ennemi ayant fait

une sortie vigoureuse, Machemin vola sur-le-champ au secours des volontaires qui étoient attaqués; il resta le dernier dans le boyau; ce qui fit croire à ses camarades qu'il étoit tombé au pouvoir des autrichiens. Lorsqu'il reparut, il excita les soldats, par ses discours et son exemple, à reprendre la position que l'on avoit d'abord été contraint d'abandonner; et il contribua à mettre l'ennemi en déroute. Il ne fut point arrêté par un coup de feu qu'il reçut à la cuisse gauche.

Le 28 fructidor, à Boxtel, dans la ci-devant Hollande, seul fantassin, il coopéra, avec environ trente hussards du huitième régiment, au désarmement et à la prise complette d'un bataillon ennemi.

Le 21 nivose, à Kellerdom, au passage du Vaal, il s'approcha si près des rangs ennemis, qu'il fut atteint de neuf balles, dont sept dans ses vêtemens, une dans le foureau de son sabre, et une qui lui traversa la jambe gauche et le mit hors de combat. Il fut porté au camp par ses camarades, qui le sauvèrent du danger d'être fait prisonnier.



SEPT CARABINIERS,

Au passage du Pô, devant Plaisance.

Le 19, Floréal an 4 (mai 1796, vieux style.)

L'AUDACE des Républicains français, armés pour venger leur patrie des attaques de toute l'Europe, a surpassé tout ce qu'on raconte des Grecs et des Romains. Les nouveaux exemples que nous allons en rapporter mettent le comble aux prodiges dont les défenseurs de notre liberté donnèrent l'étonnant spectacle; et nos lecteurs en seront moins surpris quand ils sauront que nous allons les entretenir de l'invincible armée d'Italie.

Au passage à jamais célèbre du Pô, devant la ville de Plaisance, les premiers Républicains qui traversèrent ce fleuve impétueux se trouvèrent en présence de la cavalerie napolitaine, qu'ils attaquèrent avec leur intrépidité ordinaire, et se virent bientôt entourés par cette cavalerie. Le citoyen Fourlet, lieutenant au premier bataillon des Carabiniers, à la tête de vingt hommes seulement, vole au secours de quelques-uns de ses camarades chargés par environs soixante hommes, il s'élance avec sa petite troupe, fonce à la bayonnette, oblige l'ennemi à traverser une métairie, le tourne à l'instant, et le prend prisonnier, malgré l'infériorité de sa petite troupe.

Le nommé Lagonère, attaqué par un grand nombre de hulans, en tue trois, se jette dans les haies, et a le bonheur de s'échapper.

Ce fut dans cette action mémorable que sept carabiniers d'éployèrent la bravoure des héros, et le sang-froid des plus grands capitaines. Ils sont dignes que leurs noms passent à la postérité; les voici : Amelin, Adam, Bertrand, Clairandau, Almari, Dubois, Baudat. Ils étoient de la première et deuxième compagnie du premier bataillon. Entourés par vingt hussards ennemis, ils se forment en peloton, de manière qu'ils présentent leurs

bayonnettes de tous les côtés ; on leur crie de se rendre ; ils répondent fièrement, malgré la supériorité du nombre : « Nous ne » reculerons pas : plutôt mourir que de mettre bas les armes ! » Ils font feu, le désordre se met parmi leurs assaillans ; encouragés par cet avantage, ils gagnent un lieu couvert de haies, toujours en combattant, et font deux prisonniers.



LAFORGE,

Grenadier de la 21e. demi-Brigade.

Affaire de Lodi.

21 Floréal, an 4.

Toutes nos armées se sont couvertes d'une gloire immortelle, et, selon l'expression énergique des législateurs, *ont bien mérité de la Patrie*. On peut dire aussi de chaque soldat, en admirant son intrépidité et son dévouement : *Il a bien mérité de la Patrie*. Avant de rapporter le trait héroïque du grenadier de Lodi, retraçons encore ici quelques-unes des belles actions qui immortalisent nos guerriers, simples soldats, officiers ou généraux.

Le citoyen Convenu, grenadier au 47e. régiment, combattant près de Maubeuge, se précipite le premier sur un peloton ennemi, le traverse seul, et secondé de quelques camarades, le met entièrement en déroute.

Baudrier, soldats du 28e. régiment, voyant les espagnols sur le point d'être mis en déroute, s'écrie : *Je vais leur couper la retraite*, et passe le Teck à la nage : à peine est-il caché derrière des roseaux, qu'il voit fuir trois espagnols; il les suit, atteint le dernier, le prend aux cheveux, le désarme, lui plonge la bayonnette dans le corps, décharge sur le second le fusil qu'il venoit de prendre, et d'un coup de crosse assomme le troisième.

L'attaque de la redoute des Trous-de-loups, au bords du Rhin, sera célèbre par la nature des armes qu'employèrent les français pour s'en emparer. Quelques-uns de nos tirailleurs étant sautés dans les fossés et prêts à monter à l'assaut, ne pouvant plus se servir avantageusement de leur feu, assaillirent d'une grêle de pierres lancées par-dessus les retranchemens ceux qui les défendoient, et les en accablèrent tellement, que cette nouvelle manière de combattre, ne contribua pas peu à en accélérer la prise.

Deteytermos, lieutenant dans la 17e. demi-brigade, comman-

doit à Saint-Colombin, dans la Vendée, 250 hommes, à la tête desquels il attaque 7,000. rebelles; pris avec le drapeau du bataillon, il fut incorporé parmi eux. Mais un Républicain ne sauroit vivre avec des brigands; il forme le projet de s'échapper, entreprend contre les rebelles un combat opiniâtre, où il est couvert de blessures, recouvre le drapeau, et se réfugie à Nantes.

Le général Vincent, chargé de s'emparer du fort de Reinfeld, à la tête d'un détachement de l'armée de la Moselle, en fit la reconnoissance par un moyen digne d'être cité. Cet excellent militaire n'ayant pas la vue trop bonne, et voulant s'approcher d'assez près pour connoître par lui-même les endroits qu'on pourroit attaquer, se dépouille de l'uniforme de général, prend celui de soldat, et feint d'être en sentinelle perdue, avec un fusil de munition au bras. L'ennemi tire sur lui plusieurs coups de carabine; rien n'arrête ses observations. Après avoir froidement tout observé, il profite de la nuit pour faire tous les ouvrages nécessaires à l'attaque de cette place; son artillerie de position est amenée devant la citadelle, contre laquelle avoit aussi marché la division du général Debrun. Les moyens d'éveloppés par le général Vincent paroissent si décisifs à l'ennemi, que les troupes qui composoient la garnison du fort, se précipitent sur la rive droite du Rhin, et laissent la place au pouvoir de la République, avec 39 bouches à feu, dont la majeure partie en bronze et de gros calibre, etc. etc.

Venons au brave Laforge, grenadier dans la 21e. demi-brigade de l'armée d'Italie. L'attaque et la prise du pont de Lodi est une des actions les plus étonnantes et les plus glorieuses de cette armée. Le pont de Lodi, étoit défendu par 30 bouches à feu et par 10,000 hommes, et fut enlevé à la bayonnette. Laforge se lança dans les retranchemens des ennemis, y tua, seul, cinq hullans; il s'écrioit à chaque coup de bayonnette: « Point de » quartier, si vous ne rendez les armes; » et décida la déroute entière de l'escadron.



FUITE DES ANGLAIS DEVANT OSTENDE.

Le premier prairial, an 6.

S'il étoit possible que les anglais se fussent flattés de vaincre devant Ostende, ils n'auroient cru triompher que par surprise, et par leur grand nombre. Mais ils avoient donc oublié, en bien peu de tems, la bravoure des français qui les avoit complettement battus lorsqu'ils assiégeoient Dunkerque, et la fuite d'un des fils de leur roi, le duc d'York, qui faillit tomber au pouvoir des vainqueurs? Comment ignoroient-ils le patriotisme des Républicains, cet aliment des vertus et de l'héroisme? Ils ne savent donc pas les sacrifices qu'ont faits tous les citoyens pour contribuer à la descente sur leurs côtes que notre gouvernement prépare! Eh bien, que le fait intéressant que nous allons rappeler ici, leur dévoile le sentiment dont nous brûlons tous à l'égard d'une nation aussi inconstante et aussi perfide que l'Océan qui l'entoure. Un malheureux journalier de Marseille, estropié par la rage des royalistes, désespéré de ne pouvoir s'enrôler dans l'armée destinée à la descente en Angleterre, court vendre la couverture de son lit, en apporte le prix et le donne en s'écriant, les larmes aux yeux : « O ma » patrie! tes lâches ennemis m'ont mis hors d'état de te con- » sacrer mes forces et le sang qui coule dans mes veines; mais » que je suis heureux dans ma disgrace! il me reste encore » cette foible somme à te consacrer. »

Le commandant de Bruges se chargea de donner aux anglais une nouvelle leçon. Le premier prairial, à la pointe du jour, seulement 300 hommes, des 46e et 94e demi-brigades, guidés par Keller, commandant de la place de Bruges, marchent à la colonne anglaise; l'attaque se fait avec courage et intrépidité, sans vouloir compter les ennemis qu'après les avoir vaincus; la

bravoure des Républicains s'accroît en raison du nombre de ceux qu'elle doit terrasser; les retranchemens qu'on leur oppose cèdent bientôt à la force de leurs bayonnettes; et après deux heures de combat, l'anglais, entièrement culbuté, met bas les armes; le bombardemeut qui avoit recommencé, cesse alors; quatorze à quinze-cents prisonniers sont conduits sur-le-champ à Bruges, sans compter les tués et les blessés. On leur prit six pièces de canon, un obusier, plusieurs chaloupes, une grande partie des embarcations dont ils s'étoient pourvus, et un nombre considérable de fusils. Le commandant de l'artillerie anglaise fut tué; un des généraux-majors eut la cuisse emportée; un capitaine de vaisseau, douze officiers supérieurs, vingt-cinq capitaines, vingt-neuf lieutenans ou sous-lieutenans, douze-cents-sept sous-officiers et soldats, et cent-cinquante matelots furent au nombre des prisonniers. Poussé la bayonnette dans les reins par les français, qui s'écrioient : « Apprenez que les » Républicains savent toujours vaincre! » le reste des ennemis se rembarqua avec précipitation, après avoir encore perdu beaucoup d'hommes qui se noyèrent en voulant se jetter dans leurs bateaux.

Les troupes qui avoient débarqués étoient, d'après le rapport des prisonniers eux-mêmes, l'élite de l'armée anglaise : elles avoient été choisies comme les plus capables de tenter une expédition aussi hasardeuse; et l'on comptoit parmi elles, quatre compagnies des gardes-du-corps du roi d'Angleterre, et tout le régiment du prince de Galles, le plus beau qu'il y eut dans la Grande-Bretagne.



LE GÉNÉRAL DUGOMMIER,

Général en chef de l'armée des Pyrénées Orientales.

Le 27 Brumaire, an 3.

DU tems des rois, les guerres n'étoient meurtrières que pour les soldats et les simples officiers; il se passoit un demi-siècle avant qu'on entendit parler qu'un général avoit été tué. Mais dans les Républiques le chef de l'armée, rapproché de ses soldats par la loi suprême de l'égalité, cherche à s'en distinguer par un courage éclatant, et la mort le frappe comme un simple guerrier : aussi avons nous perdu, dans les champs de l'honneur, presque autant de généraux, que l'on comptoit autrefois de capitaines frappés à mort.

De ce nombre est le brave Dugommier, général en chef de l'armée des Pyrénées - Orientales. Il avoit pris des mesures très-savantes pour que les Espagnols fussent repoussés sur tous les points, le 27 brumaire, an 3. La droite de notre armée commença par enfoncer la gauche des Espagnols ; mais nos guerriers ne voulant point de demi-victoire, firent une attaque nouvelle, éprouvèrent d'abord une vigoureuse résistance; enfin, après quatre heures de combat, des redoutes, un nombre infini de forts, garnis d'une artillerie formidable, sont emportés à la bayonnette ; tout fuit ; les canons, les équipages, les camps espagnols, des tentes pour 30,000 hommes au moins, tout reste au pouvoir des Républicains.

Ce succès inoui était dû aux sages mesures qu'avoit déployées le général Dugommier ; monté sur un tertre pour mieux voir l'exécution de son plan, il fut tué d'un éclat d'obus au milieu de ses aides-de-camp, à l'instant qu'il se félicitoit de voir les Espagnols mis en fuite. Avant d'expirer, il dit à ses principaux officiers qui l'entouroient : « Faites en sorte de cacher ma mort

» à nos soldats, afin qu'ils achèvent de remporter la victoire, » consolation de mes derniers momens. »

Dugommier jouissoit en Amérique, avant la révolution, de deux-millions de biens; à cette époque il fut un des premiers à montrer le plus grand enthousiasme pour la cause de la liberté; son patriotisme le fit nommer colonel des gardes nationales de la Martinique; il défendit vigoureusement à leur tête le fort Saint-Pierre, contre les troupes rebelles du traître Behague. Il fut envoyé en France pour y soliciter des secours. Les communications ayant été interrompues, il prit le parti de rester en France, et se consacra de nouveau à la défense de la Patrie.

Il fut employé comme général de brigade à l'armée d'Italie; il eut ensuite le commandement du siège de Toulon, et fut enfin nommé général en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales; il conduisit cette armée de succès en succès, et lui fit remporter les victoires les plus éclatantes. En mourant au champ d'honneur de la mort des héros, il laissa à Marseille une fille digne de toute sa tendresse, et deux fils adjudans-généraux, héritiers du mérite et des vertus de leur père.





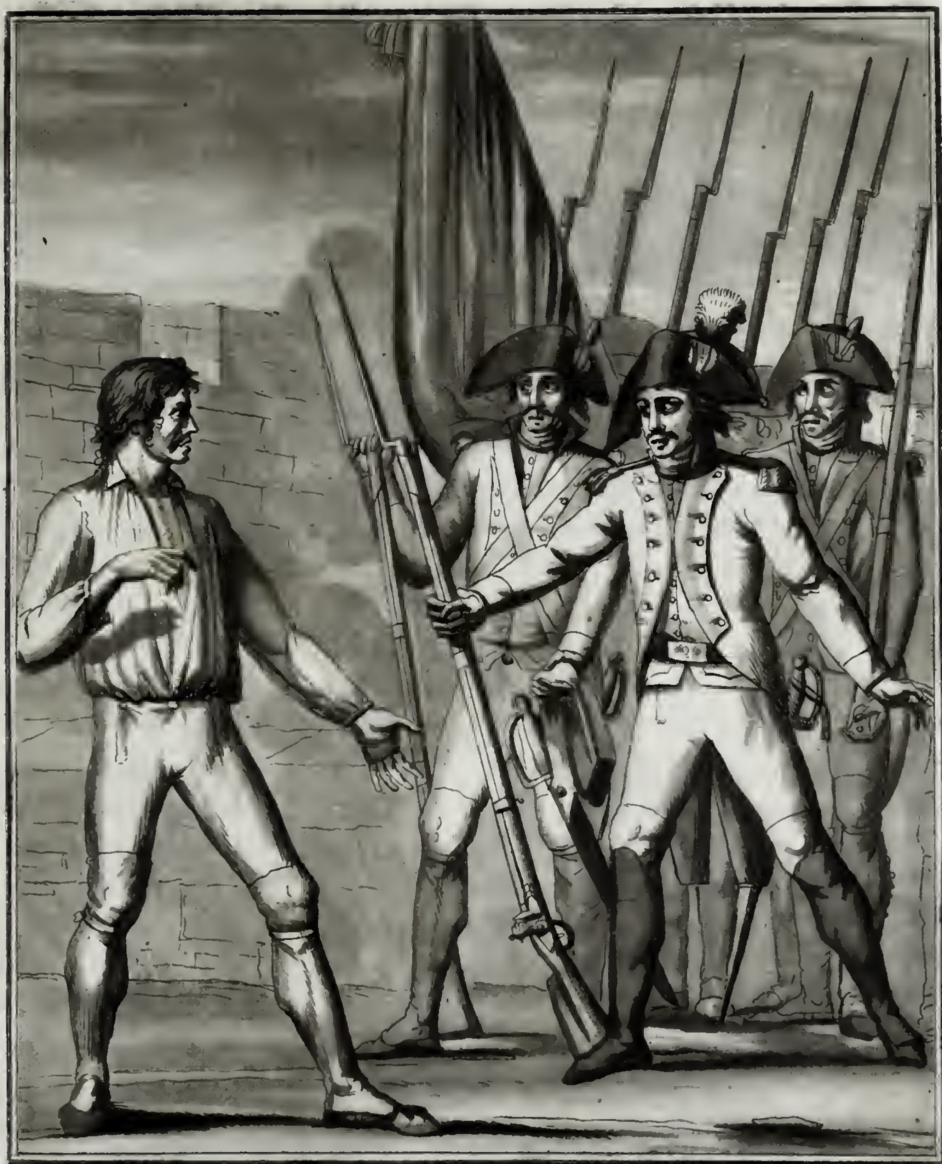
COURAGE ÉTONNANT
DE RENÉ RABAU,
Grenadier.

8 *thermidor, an* 2. (26 *juillet* 1793, *vieux style.*)

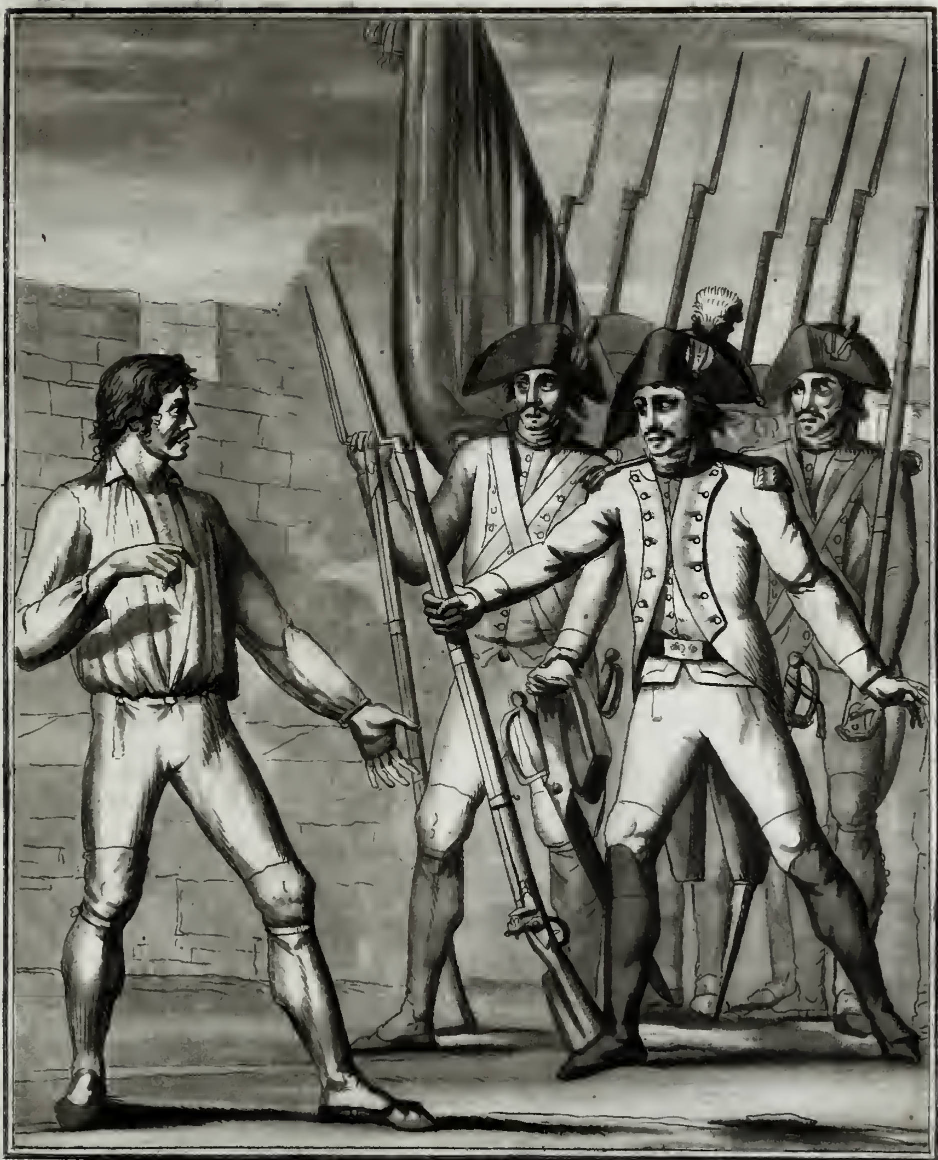
Le trait que nous allons raconter paroît au-dessus des forces humaines ; mais nos généreux défenseurs nous ont accoutumés à ces sortes de miracles : ils en ont même convaincus jusqu'à nos ennemis. Pour vaincre les meilleures troupes de l'Europe, commandées par des généraux qui jouissoient de la plus haute réputation, il a fallu que les français s'instruisissent sur le champ de bataille, qu'ils prissent des leçons de la victoire même, et que le courage fut long-tems la première de leur tactique.

Les anglais joints aux allemands vinrent former le siège de Valenciennes. Ils se furent bientôt rendus maîtres des approches de la place. René Rabau, grenadier, natif de Chemiré-sur-Sarthe, département de Mayenne et Loire, se trouva enveloppé dans la redoute de Saint-Sauve, pendant la nuit du 25 au 26 juillet (vieux style), ainsi que sa compagnie entière, par deux ou trois mille anglais ou autrichiens; le brave Leclerc, lieutenant, qui les commandoit, aima mieux périr avec trente grenadiers plutôt que de céder au nombre ; sept furent grièvement blessés, et treize autres, ne pouvant soutenir un choc si terrible, furent jetés dans les fossés, et se battirent en retraite. Rabau, criblé de blessures, tomba sans connoissance. On le croit mort, les barbares ennemis le déshabillent entièrement, outragent son corps qu'ils croient un cadavre inanimé, le roulent avec la pointe de leurs bayonnettes. Ils s'éloignent. Rabau reste étendu trois heures sur la place. Il revient peu-à-peu à lui-même ;

il se relève, tout couvert de son sang, nud, sans armes, il ne voit autour de lui qu'une solitude affreuse, et ses camarades horriblement massacrés. A cet aspect déchirant, son cœur palpite de rage ; il recueille le peu de forces qui lui restent, monte par la brèche, traverse toute la ville, laissant par-tout des traces de son sang, arrive auprès de son bataillon : « Me » voilà, dit-il au commandant, donne-moi un habit, un fusil ; » que je retourne venger la mort de mes camarades. »



il se relève, tout couvert de son sang, nud, sans armes, il ne voit autour de lui qu'une solitude affreuse, et ses camarades horriblement massacrés. A cet aspect déchirant, son cœur palpite de rage ; il recueille le peu de forces qui lui restent, monte par la brèche, traverse toute la ville, laissant par-tout des traces de son sang, arrive auprès de son bataillon : « Me » voilà, dit-il au commandant, donne-moi un habit, un fusil; » que je retourne venger la mort de mes camarades. »





ÉLÉONARD GATY ET ANDRÉ GATY,

Jeunes enfans Auvergnats.

Le 10 *septembre* 1791 (*vieux style*).

DISONS, à la honte de bien des personnes d'un âge mur, que l'amour de la Patrie enflamme jusqu'à la plus tendre jeunesse; ce doux sentiment naît avec nous; et, dans les ames bienfaites, il acquiert une nouvelle activité à mesure que nous avançons dans la carrière de la vie. Il ne s'affoiblit, ou ne s'éteint, que par l'effet des passions criminelles, qui détruisent l'ouvrage de la nature; il est principalement anéanti par le vil égoïsme, ne considérant que soi dans le monde, et sans cesse prêt à tout sacrifier à son intérêt personnel; mais c'est dans l'ame naïve et pure d'un jeune enfant, que le sentiment sacré de l'amour de la Patrie n'a point encore été terni par le soufle empoisonné du vice. Nous allons en citer un exemple frappant.

La ci-devant Auvergne, présentement le Cantal, pays montagneux, couvert de châtaigniers, et peu propre à l'agriculture, voit tous les ans sortir de son sein une jeunesse active et laborieuse, qui se rend en Espagne, pour y gagner quelque argent, par mille petits services, par mille soins officieux, et sur-tout par une fidélité qui ne se dément jamais. Ils reviennent ensuite sous le toît paternel, y rapporter le fruit de leurs épargnes et de leur industrie. En 1791, deux jeunes enfans de ce département, frères, l'un nommé Léonard Gaty, l'autre André Gaty, dont le plus âgé n'avoit pas quinze ans, s'arrachent des bras de leur bonne mère, qui pleuroit déjà l'éloignement de son mari, et, chargés de leur légère garde-robe, prennent lestement la route d'Espagne. Ils arrivent sur les frontières de la Catalogne en chantant, dans leur patois original, les gais couplets de

leur pays; ils avançoient avec sécurité, lorsque des alguasils accourent, et leur ordonnent de les suivre au village prochain, chez le corrégidor. Parvenus devant ce magistrat, il leur déclare que les étrangers doivent prêter le serment de renoncer à leur patrie, s'ils veulent rester en Espagne. Les deux enfans s'écrient aussi-tôt : « Nous ne serons jamais assez lâches pour » abandonner notre pays. Vive la France! vive la nation ! »

Aussi-tôt, sacrifiant les avantages qu'ils comptoient recueillir au-delà des Pyrénées, ils retournent sur leurs pas, et regagnent le sol de la liberté, emportant l'estime et l'admiration de tous ceux qui avoient été témoins de leur généreux procédé.



DÉVOUEMENT D'UNE HÉROÏNE POUR SAUVER UN SOLDAT.

Marie Royer, femme de Pierre Vasselin, soldat.

22 *ventose*, *an* 5.

Chaque soldat de l'armée d'Italie pourroit fournir le sujet d'un acte d'héroïsme. Que ne nous est-il possible de les recueillir tous! Nous éprouvons un sentiment qui sera inconnu à nos neveux, lorsqu'ils liront l'histoire de nos conquêtes : voyant réunis une si grande quantité de traits de courage, de patience et de constance militaire, d'amour de la discipline, ils croiront qu'ils furent tous recueillis : au-lieu que les contemporains de ces belles actions, ne peuvent en lire le récit sans regretter de ne point trouver en même tems le récit d'une foule d'autres dont ils se rappellent, ou dont ils ont été témoins.

Ce n'est point de la bravoure d'un des héros de l'armée d'Italie dont il va être question dans cet article ; mais du dévouement de la femme d'un soldat, qui s'exposa à perdre la vie pour conserver les jours d'un défenseur de la patrie.

Marie Royer étoit la digne compagne de Pierre Vasselin, soldat de la 51e demi-brigade. Electrisée par les exemples de courage dont elle étoit sans cesse témoin, elle auroit voulu aussi avoir la gloire de se battre pour son pays. Combien de fois, armée d'un sabre, brûloit-elle d'accompagner son époux, et de faire mordre la poussière à quelque ennemi ! Lorsque la division du général Serrurier passa la Piave, vis-à-vis le village de Vidor, le genéral Guieux, à deux heures après midi, traversoit la même rivière à l'Ospédaletto ; un soldat, entraîné par le courant, étoit sur le point de se noyer ; Marie Vasselin, qui se

trouvoit sur la rive, sans être arrêtée par le danger qu'elle couroit elle-même, se précipite aussi-tôt dans le fleuve, saisit par les cheveux le militaire qui alloit pour toujours disparoître sous les eaux, et gagne le rivage, où l'attendoient plusieurs guerriers français, enchantés de son dévouement héroïque. « Ah ! s'écria-
» t-elle, en leur remettant le soldat qu'elle venoit d'arracher à la
» mort, si je n'ai pas combattu pour ma patrie, j'ai du moins la
» satisfaction d'avoir sauvé un de ses défenseurs. » Le général obligea cette femme estimable de recevoir une récompense.



MARATSON, GRENADIER.

AFFAIRE DE HOODSCOOTTE.

Le 9 septembre 1793 (vieux style).

Les anglais vinrent assiéger Dunkerque, commandés par le duc d'Yorck; ils se retranchèrent d'une manière formidable dans leur camp d'Affrenoue et à Hoodscootte; il paroissoit impossible de pouvoir les attaquer sur aucun point. Mais quel danger peut arrêter la valeur du soldat français, sur-tout lorsqu'il combat pour la liberté? L'armée du Nord, qui s'est signalée par tant de victoires, s'avance avec autant de confiance que de courage; et, sans s'amuser à combattre de loin à coups de canon et par le feu de la mousqueterie, elle fonce par-tout à l'arme blanche; l'ennemi oppose en vain la plus vigoureuse résistance, il est contraint de céder, il fuit de toutes parts, et une nouvelle victoire éclatante grossit le nombre immense des lauriers cueillis par les défenseurs de la Patrie. Les résultats de ce triomphe furent la levée du siège de Dunkerque, dont la garnison et les habitans avoient courageusement repoussé les attaques des assaillans, et déclaré qu'ils s'enseveliroient sous les ruines de la place, ainsi que ceux de la ville de Bergues. Les vainqueurs se saisirent d'une grande partie de l'artillerie des ennemis, consistant en 60 pièces de canon, dont la plupart de siège, 100 voitures de boulets, 800 barils de poudre, un nombre prodigieux de caissons et de fusils, 52,000 sacs à terre, un magasin de toile, etc. Cette journée, l'une des plus funestes pour l'Angleterre, lui coûta au moins 4000 hommes; 1200 furent faits prisonniers; deux de ses généraux furent tués; l'un des fils du roi George, le prince Adolphe, reçut une blessure sur le champ de bataille. Dix mille anglais périrent pendant le siège. Si les mesures avoient été mieux prises par le général Houchar, il

pouvoit faire prisonnière toute l'armée de la Grande-Bretagne. La Convention nationale décréta que l'armée du Nord et les habitans de Dunkerque et de Bergues avoient bien mérités de la Patrie.

Dans la journée de Hoodscootte, un grenadier, dont le nom doit être immortel (il sagit ici du brave et intrépide Maratson) se trouvant un peu à l'écart, au moment que les anglais prenoient la fuite, eut le courage d'attaquer, quoique seul, douze anglais, qui conduisoient un caisson avec trois chevaux. L'officier qui les commandoit, ne pouvant se résoudre à se rendre à un seul homme, Maratson lui cria d'une voix terrible: « La victoire » est à nous, rends le caisson, ou je te tue. » Il fit mordre la poussière à une partie de l'escorte; le reste fut contraint de mettre bas les armes.



BRAVOURE EXTRAORDINAIRE

d'un Soldat de la 139e demi-brigade.

Le 5 nivose, an 3 (25 décembre 1794).

S'il est impossible que l'histoire immortalise tous les traits de valeur presque surnaturelle du soldat et des généraux français, dans la guerre de la liberté, confondus, pour ainsi dire, avec l'héroïsme, l'amour de la Patrie que firent éclater les armées de la République; il est aussi souvent impossible à l'historien de faire passer à nos derniers neveux les noms des héros qui ont mérité l'hommage et l'estime de tous les siècles: assez grands pour s'immortaliser par les plus beaux traits de courage, ils ont eu la modestie de se dérober à la reconnoissance publique. Il nous suffira d'en rapporter quelques exemples, pris au hasard dans le nombre des faits illustres, dont les généreux auteurs sont d'autant plus estimables, qu'ils s'enveloppèrent pour toujours du voile de l'anonyme.

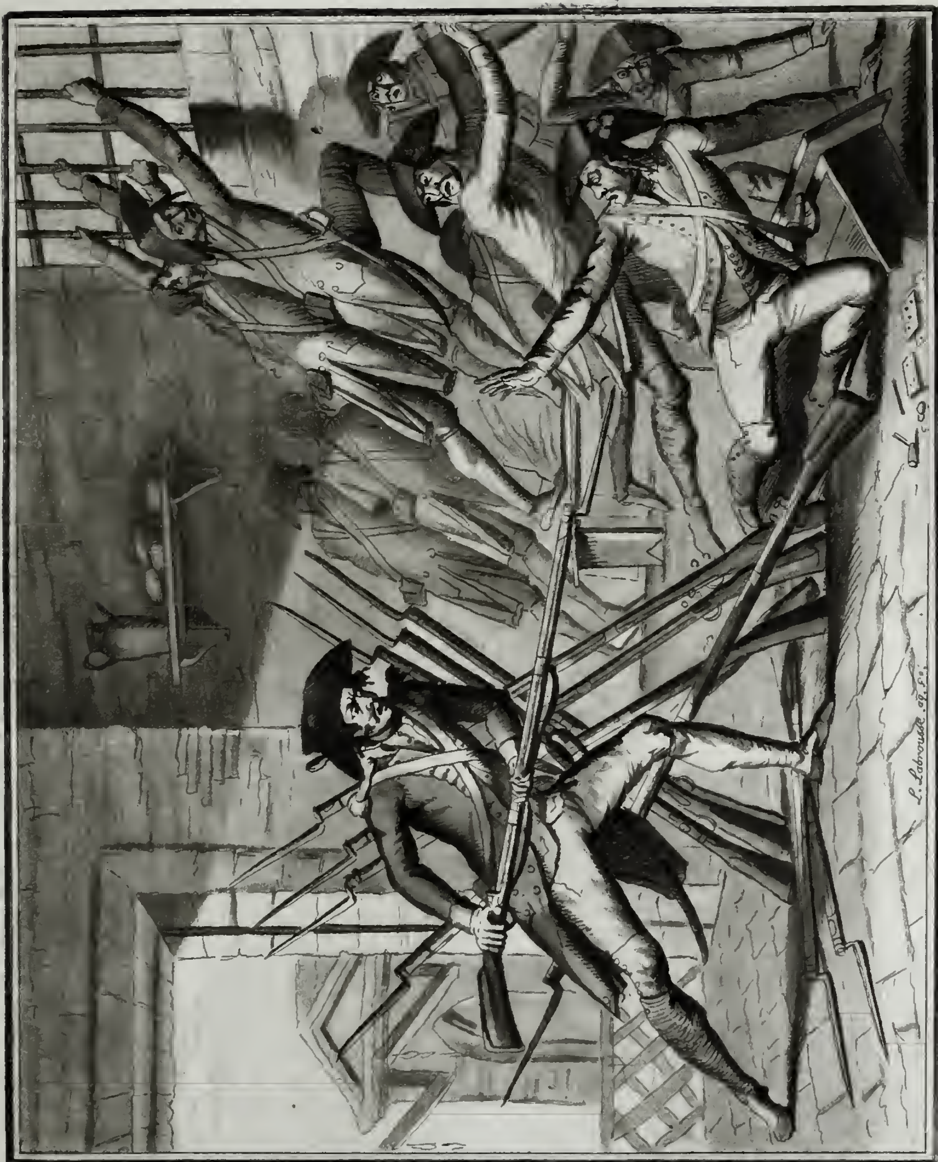
Huit tirailleurs Basques, au moment qu'une partie de l'armée des Pyrénées-occidentales combattoit, apperçurent sur les hauteurs d'Arrola, une colonne ennemie de sept à huit-cents hommes. Sans s'informer s'ils sont soutenus ou non, ils fondent sur elle avec audace; l'ennemi étonné de cette attaque et croyant quelle lui présage celle d'un corps formidable, se retire en désorde.

Dans l'armée de la Moselle, un chasseur du 26e régiment eut le bras emporté à quelque distance par un coup de canon; il le ramasse, et le portant avec sang-froid à une batterie française peu éloignée: « Tenez, dit-il aux canonniers, puisque » ce bras m'est inutile, mettez le à la bouche d'un de vos canons, » et envoyez-le à ces vils satellites du despotisme. »

Afin d'épargner le sang des hommes, on ne voulut point d'abord tenter d'enlever de vive force le fort du Rhin devant Manheim; on se contenta de le bombarder. Plusieurs grenadiers demandèrent qu'on marchât à l'assaut; le général Vandame observa que les fossés larges et profonds de cette place ne permettoient point de céder à leur ardeur. « Eh bien, s'écrièrent-» ils, puisque les fossés sont les seuls obstacles qu'on nous » oppose, nous vous demandons à marcher les premiers. Nos » corps les comblerons, et nos camarades escaladeront les rem-» parts plus facilement. »

La victoire éclatante que l'armée du Nord remporta sur 20,000 autrichiens, dans les plaines de Courtrai, força la ville de Menin à capituler.

Lors d'une attaque vigoureuse faite à cette place, un soldat français se précipite dans le corps-de-garde d'un poste avancé, au milieu duquel étoient quinze fusils en faisceaux, il les renverse d'un coup de pied, se place de manière à empêcher les autrichiens de s'en saisir, et leur présentant sa bayonnette, il leur crie d'un ton imposant : « Mes camarades me suivent; rendez-vous, » ou vous êtes morts. » Ces quinze autrichiens, épouvantés d'une telle audace, ne doutant pas qu'un grand nombre de républicains alloient venir fondre sur eux, se rendirent prisonniers à un seul français.



SELIS, chef Timonier, et THIERRY, Pilote-cotier, De la corvette la bonne Citoyenne.

Le 14 Thermidor, an 5.

LA corvette *La Bonne Citoyenne* mit à la voile, le 24 ventose, an 4; elle faisoit partie d'une division de plusieurs frégates espédiées de Rochefort le même jour, pour se rendre aux Indes Orientales, sous les ordres du contre-amiral Sercy. A la hauteur du Cap Finistère, *la Bonne Citoyenne* reçut, vers le milieu de la nuit, un coup de vent qui brisa son petit mât de hune et son grand mât de perroquet. Ainsi démâtée, et séparée de la division, cette corvette fut rencontrée et prise par quatre vaisseaux anglais et envoyée à Portsmouth. L'équipage fut consigné prisonnier dans ce port, et les citoyens Sélis et Thierry, ainsi que les autres officiers, furent envoyés à Péter'sfield, où, pendant sept mois, on les traita avec beaucoup de rigueur. Résolus enfin de sortir de cette cruelle position, et ne consultant que leur desir de revoir la France, ils allèrent, pendant la nuit, sur les côtes de Portsmouth, pour y enlever une barque quelconque, qui put les porter sur le sol de la République; mais il furent arrêtés par les gardes-côtes et conduits comme déserteurs dans les prisons de Portsmouth. Bientôt on les enleva de ces prisons avec six autres français, et on les transporta, sans autre forme de jugement, au dépôt des prisonniers destinés pour Botany-Bay. Là, ils restèrent trois semaines, pendant lesquelles la perspective du sort qui les attendoit leur fit tenter tous les moyens de s'y soustraire; ils s'échappèrent une seconde fois avec leurs six nouveaux camarades d'infortune, et allèrent sur les côtes de Doûvres, toujours dans l'intention de gagner les rivages français; mais une seconde fois ils furent saisis par des soldats gardes-côtes qui les conduisirent sur un vieux bâtiment, autre lieu de rassemblement des prisonniers destinés à Botany-Bay, et où, pendant huit mois, ils essuyèrent une disette affreuse et les traitemens les plus odieux. Enfin le 8 germinal, an 5, ils furent embarqués sur un vaisseau de la compagnie des Indes. Ce bâtiment, nommé *Lady-Shore*, de 300 tonneaux, et portant 22 cannons, étoit chargé de 119 prisonniers pour Botany-Bay. Il étoit monté de 126 hommes d'équipage et escorté de 58 soldats, tous bien armés. Ces braves français conçurent le hardi projet de se rendre maîtres du bâtiment. Mais réduits au nombre de huit, sans armes, sans espoir de secours, tout sembloit l'accuser de trop de témérité. Cependant ils le confient à trois allemands et à un espagnols, dignes compagnons de leur courage,

et destinés comme eux à être transportés à Botany-Bay. Leurs forces ainsi augmentées, ils formèrent leur plan d'attaque.

Le moment de cette audacieuse exécution fut fixé à deux heures du matin; ils se rendirent furtivement, et un par un, dans le pannau de la force armée, saisissent les armes attachées aux lits des soldats, attendent en silence le signal convenu, qui étoit le cri de *vive la République!* A ce cri, tous s'élancent avec la rapidité de l'éclair, un sur le panneau où couchoient les femmes; deux aux côtés du panneau des soldats, avec ordre de tuer quiconque se présenteroit pour sortir, deux autres, aux côtés des passevants pour faire feu sur tous soldats où matelots qui se trouveroient sur le pont, et qui refuseroient de se rendre; deux chargés de la même consigne, se portent au panneau de derrière ou couchoient les officiers; deux se portent chez le capitaine, et le somment, *au nom de la République*, de rendre son bâtiment, et de se rendre lui-même; deux tiennent en arrêt l'officier de quart avec deux autres officiers de service, et les forcent de garder le plus profond silence: enfin le douzième force une caisse de munition, en distribue à tous les postes, et veille à ce que ses frères d'armes ne soient pas pris entre deux feux. L'officier de quart, les voyant armés et courant à-la-fois sur tous les points du bâtiment, saisit ses pistolets, et blessa mortellement l'un des assaillans, mais lui-même fut tué sur-le-champ. Le capitaine ne voyant que deux hommes armés devant lui voulut faire résistance, à l'instant il reçoit trois coups de bayonnettes, et crie en tombant du pont dans l'entre-pont: *Rendez le bâtiment aux français.* Cependant les soldats prennent leurs armes et veulent s'élancer hors de leur panneau; mais un français s'empara d'un barril de salaisons, et le lança dans le panneau, sur un caporal, qui jetta un si grand cri, que tous les soldats, effrayés et ignorans le nombre des insurgés qui combattoient sur le pont, s'écrièrent qu'ils se rendoient prisonniers.

Maîtres alors de tous les postes et assurés du bâtiment, les français et leurs quatre compagnons s'écrient: *vive la République!* Ils désarment ensuite soldats, officiers, matelots; et nomment le citoyen Sélis, capitaine, et Thierry, lieutenant de la prise.

Cet évènnement extraordinaire eut lieu le 14 thermidor, an 5, au 19e dégré de latitude méridionale, et au 36e de la longitude ouest.

Ces braves gens débarquèrent 29 de leurs prisonniers, presque tous chefs ou soldats, sur les côtes de Brésil, et arrivèrent eux-mêmes, avec leur prise, dans un port d'Espagne.



LA FILLE BECONNOIS,

VOULANT SAUVER LES JOURS DE SON PÈRE.

10 *Ventose, an 3,* (1793 *vieux style).*

LA famille Béconnois, originaire de Rochefort-sur-Loire, district d'Angers, se signala dès 1789, par son attachement à la cause de la liberté; et son patriotisme étoit d'autant plus estimable, qu'il étoit l'expression naïve du sentiment, et non l'ouvrage de la politique ou d'un vil intérêt. Héritière du civisme de ses parens, la fille Béconnois fonda, dans la commune de Rochefort, en 1790, une société populaire de femmes patriotes; mais qui ne s'assembloient qu'après que l'heure du travail étoit passée, et qu'elles n'avoient plus à s'occuper des soins de leur ménage. La fondatrice y fit souvent admirer des discours pleins d'énergie, jusqu'en 1793, époque funeste où éclata la guerre civile et désastreuse de la Vendée; les deux fils Béconnois, prirent les armes; l'un devint lieutenant dans le premier bataillon des Tirailleurs, et l'autre fut volontaire sur un vaisseau de la République. Tous les maux de la guerre civile fondirent à diverses reprises sur la commune de Rochefort, dont les habitans n'évitèrent d'être massacrés par les chouans, qu'en se refugiant dans les îles Lombardières, au milieu de la Loire. Au mois de Ventose, les brigands armés ayant disparu de cette contrée, les habitans de Rochefort revinrent dans leurs foyers. Mais à peine commençoient-ils à respirer, qu'on leur annonce de nouveau l'arrivée des brigands, et la nécessité de prendre encore la fuite. La fille Béconnois, au-lieu de se sauver avec ses concitoyens, court prévenir son père qui travailloit dans sa vigne; elle se flattoit de le faire échapper au danger; vaine espérance! ils apperçoivent les féroces ennemis sur les hauteurs; la frayeur saisit le vieillard et la jeune personne; ils se précipitent vers le rivage de la Loire, dans le dessein de retourner aux îles Lombardières; mais le

bateau qui avoit transporté les habitans étoit déjà de l'autre côté de la rivière. Dans cette affreuse position, ils se jettent à l'eau, espérant gagner l'autre rive; mais leurs efforts sont inutiles, ils sont forcés de retourner sur le rivage; les chouans y arrivent, leur crient de se rendre, et qu'ils auront la vie sauve. « Non, répond la jeune et courageuse Béconnois, la » mort est moins affreuse que la grace que vous nous offrez. » Au même instant tombe sur eux une grêle de coups de fusils; la fille serre son père dans ses bras, et le couvre de son corps, une balle l'atteint et lui perce la cuisse, une autre lui casse la jambe; ses forces l'abandonnent, et le vieillard à son tour est obligé de la soutenir; surmontant ses douleurs, oubliant le péril qui l'environne, elle ne songe qu'à son père, elle veut attendrir ses bourreaux : « Malheureux! s'écrie-t-elle, c'est » mon père, respectez sa vieillesse. » Elle parloit à des tigres, que la tendresse filiale ne sauroit désarmer; un coup mortel atteint le vertueux vieillard, il tombe aux pieds de sa fille; elle-même est blessée de trois nouveaux coups de feu, dont deux lui brisent l'épaule, et le troisième lui traverse la main gauche; affoiblie par la perte de son sang qui coule à longs flots, elle perd connoissance et tombe le visage dans le sable, à côté de son père expirant : ses bourreaux la croient morte et se retirent.

Les habitans de Rochefort avoient été les témoins de cet assassinat, et n'avoient pu l'empêcher; ils repassent la rivière, et volent trop tard au secours de ces deux victimes. La fille Béconnois, respiroit encore; ils redoublèrent de soins, et parvinrent à la transporter à Angers, où elle souffrit des douleurs inouies avec le plus grand courage, et des opérations douloureuses, qui la mirent pour jamais dans l'impossibilité de gagner sa vie.

La Convention nationale, touchée de cet exemple de piété filiale et de vertus républicaines, fit donner à la citoyenne Béconnois la somme de 1200 livres, et décréta qu'il lui seroit payé toute sa vie une pension alimentaire.



GEORGES FATOU,

Chasseur au 8me. Régiment.

8 Germinal an 1er. *(2. Mars 1793).*

INSENSIBLE au vil espoir de la récompense, ce ne sont pas des bienfaits que veut le républicain : n'est-il pas assez payé par le plaisir, et dédomagé par la gloire de se battre ? Son unique ambition est de voir ses services accueillis favorablement.

Dans une charge de cavalerie, un lieutenant du huitième régiment de chasseurs à cheval se trouvant démonté, quittoit le champ de bataille pour aller prendre un autre cheval, lorsqu'il rencontre un chasseur du même régiment nommé Georges Fatou, qui, conduisoit celui d'un dragon autrichien qu'il venoit de terrasser. Ce lieutenant lui demande à acheter ce cheval. Le chasseur lui répondit : *L'ennemi seul, peut me payer ce cheval, son prix est quatre moustaches.* L'officier accepte, et vole à l'ennemi avec ce brave camarade. Le lendemain, l'officier ne voyant pas venir ce chasseur lui demander le prix de son cheval, le fit appeller, lui remit les quatre moustaches, et lui offrit, en outre, la valeur en argent, ce qu'il ne put lui faire accepter malgré ses vives instances.

Pichegru, général en chef, informé de ce trait, envoya chercher le chasseur, et le monta en grade, ce qui lui fit plus de plaisir que tout l'or au monde.



MANDEMENT,

Cavalier au 6me. régiment.

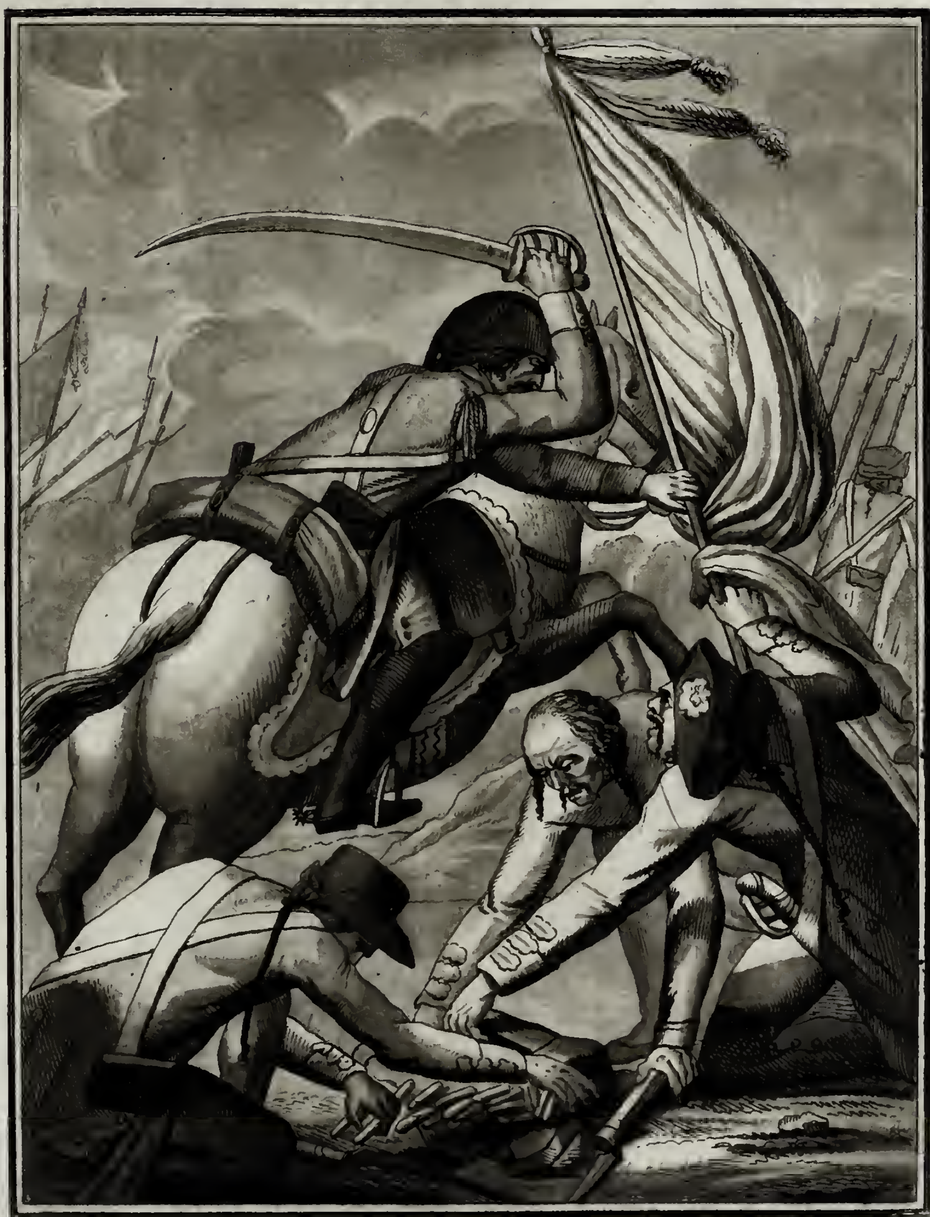
(*5 Janvier* 1792, v. s.)

A l'affaire à jamais mémorable d'Hondscoote, le sixième régiment de cavalerie rangé en bataille derrière les lignes d'infanterie, attendoit le moment d'agir. On demande des cavaliers de bonne volonté, pour porter des cartouches à nos bataillons qui s'avançoient en faisant un feu terrible sur les redoutes : nos cavaliers, au travers d'un nuage de balles, s'empressent de porter du secours à leurs frères d'armes, rien ne peut ralentir leur ardeur. Un d'entr'eux nommé *Mandement*, se porte au grand galop vers nos bataillons, et leur dit : Camarades, avez-vous besoin de cartouches ? — Non camarade, nous ne tirons plus, nous chargeons l'ennemi à l'arme blanche. — En se retirant, ce brave cavalier apperçoit dans un pré, huit à dix soldats d'infanterie qui gardoient un drapeau : croyant que c'étoit de nos troupes ; *Mandement* marche vers eux, avec sécurité, et leur dit en avant d'une haye épaisse : Camarades, voulez-vous des cartouches. — Apportez, lui crièrent-ils : *Mandement* franchit aussi-tôt la haye ; mais bientôt il reconnoit son erreur, et se trouve au milieu des ennemis, qui lui crient de se rendre ; au même instant, ils se saisissent des rènes du cheval, et se mettent en travers du passage. — *Mandement* fait feinte de se rendre, et jette à terre son sac de cartouches ; les ennemis abandonnant aussi-tôt le cheval, s'empressent de les ramasser, alors notre cavalier tire son sabre, frappe de droite, et de gauche, veut arracher le drapeau, on fait résistance : *Je l'aurai*, s'écrie-t-il, *ou je perdrai la vie.* A peine est-il en possession du drapeau, qu'il se fait jour à travers la haye

pour rejoindre ses camarades : — Mais à peu de distance, il est entouré par le régiment ennemi ; toujours courageux, ne calculant point les dangers, il le traverse au milieu des bayonnettes, et d'un feu roulant ; il va droit au colonel qui étoit en avant, et tombe sur lui à grands coups de sabre, en criant : Voilà la cavalerie qui vient pour vous charger. — L'épouvante s'empare bientôt du régiment ennemi, qui, saisi d'une terreur panique, et croyant voir déjà la cavalerie dans le milieu de ses rangs, jette bas les armes, les havresacs, et prend la fuite.

Mandement fit prisonnier le colonel, et rapporta le drapeau.

Que de valeur dans un seul homme !



P I E,

Grenadier au 1$^{er.}$ bataillon de la 117$^{me.}$ demi-brigade.

8 Mai 1792.

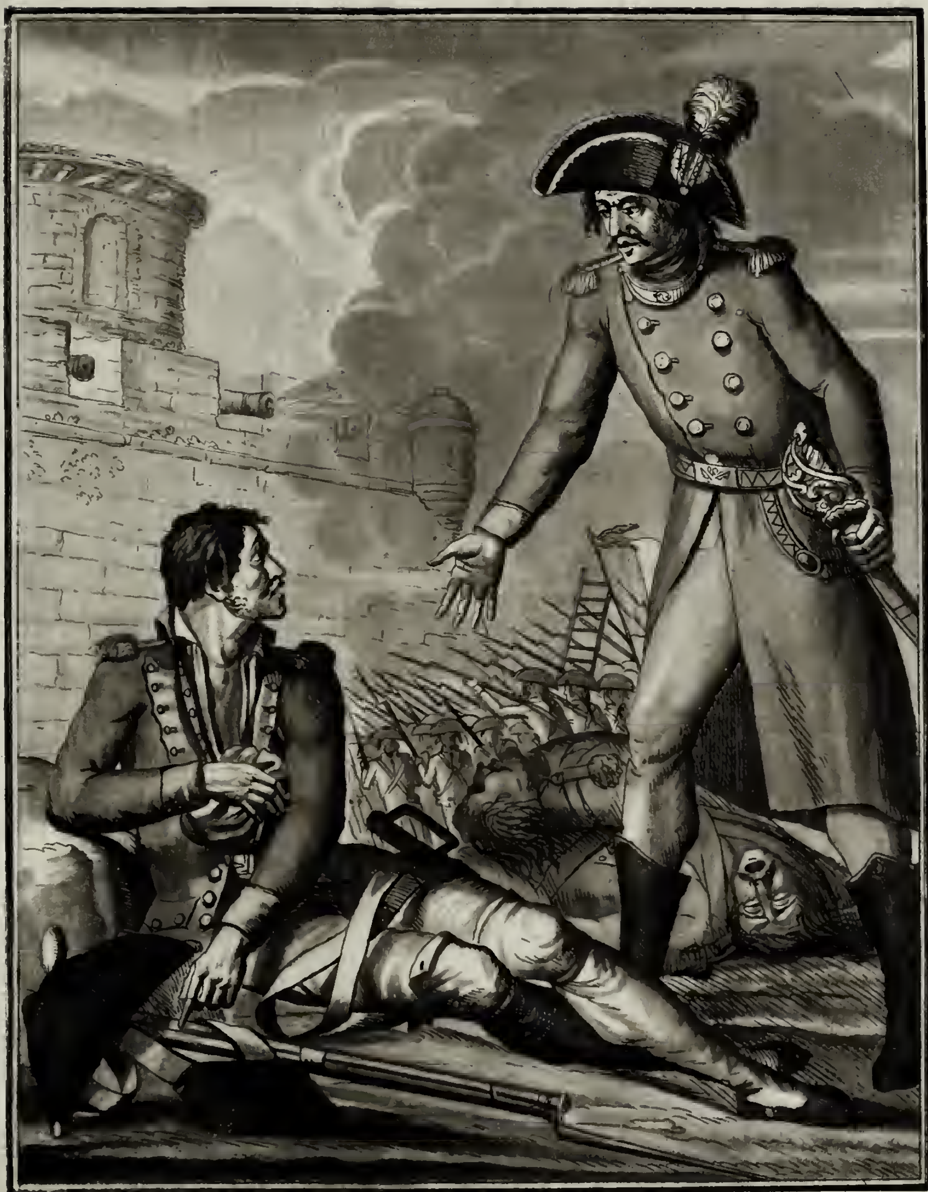
ON ne sauroit mettre trop souvent sous les yeux, les traits d'héroisme et de sang-froid de nos braves défenseurs de la patrie. Eh ! ces héros, sur-tout, qui ne cessent de se couvrir de gloire, peut-on se lasser de les offrir à la reconnoissance, et à l'admiration des hommes libres.

Pie, grenadier au 1er. bataillon de la 117me. demi-brigade, au siège d'Ypres, étant détaché en tirailleur, bien avant dans la tranchée, reçoit une balle dans la jambe; on lui ordonne de se retirer. — Non, dit-il : j'ai juré de ne pas lâcher prise, et je ne serai content qu'après avoir exterminé plusieurs ennemis. Il tient son serment, et pendant plus d'une heure, il empêche les canonniers d'approcher de leurs pièces, et il ne se retire qu'après avoir épuisé ses cartouches.

La véritable valeur ne compte, ni les blessures, ni les dangers. — Le même se trouvant le 8 Mai 1792, dans une découverte sur les hauteurs de Deux Ponts, est vivement chargé par six hussards ennemis, qui lui tirent chacun leur coup de pistolet, sans cependant l'atteindre. Plutôt encouragé qu'intimidé par le nombre d'ennemis, il pare avec son fusil les coups de sabre qu'ils lui portent. Vainement ils lui crient de se rendre, il soutient le combat, et donne le temps à ses camarades de venir à son secours; mais il reçoit un coup terrible qui le jette par terre, et l'ennemi voyant arriver les républicains, prend la fuite.

Pie, étoit étendu à côté de son fusil, souffrant cruellement de

sa blessure : un de ses officiers passe, il l'appelle, et lui dit : *Mon officier, achevez moi, pour que je meurs à côté de mon fusil.* — L'officier fit relever ce brave homme, le fit conduire à l'hopital, où il guérit de sa blessure.



MANVELLE,

Sergent-Major des Grenadiers de la légion de la Mozelle.

1er. *décembre* 1792, vieux style.

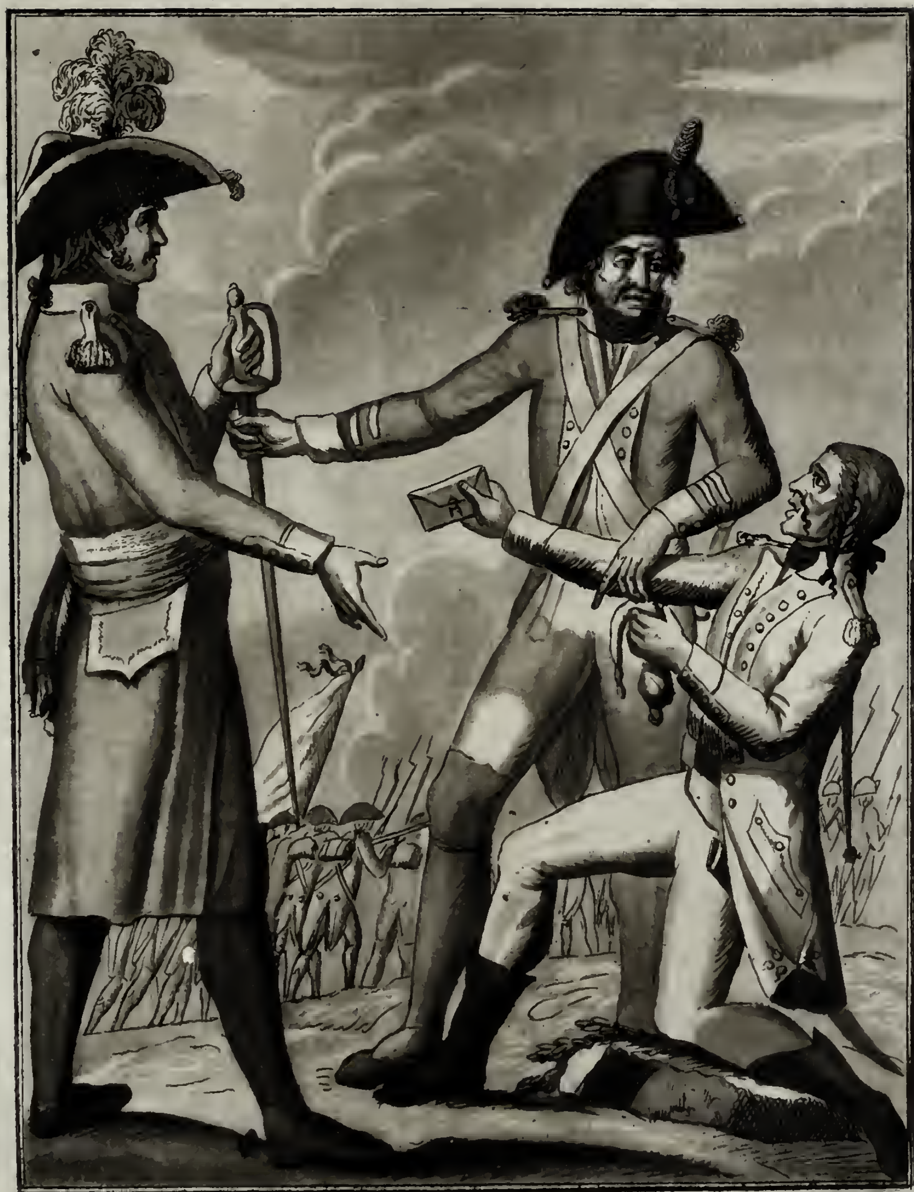
LE soldat est brave, courageux, mais toujours il est grand et généreux. Manvelle avoit fait prisonnier un officier prussien qui lui donna aussitôt sa bourse, son porte-feuille et son épée en lui demandant la vie.

C'est ton épée que je veux et non pas ton argent.

Un général français passe, alors le brave Manvelle lui dit : *Voilà un prisonnier, envois-le avec les autres*, et lui présentant la bourse et le porte-feuille, *voilà ce quil m'a remis.*—Le général lui répondit, brave camarade, je vais faire conduire le prisonnier, pour le reste c'est à toi à en disposer.—Aussitôt Manvelle dit : Tiens prussien, voilà ton argent, je n'en ai pas de besoin, et toi général je te remets son épée ; aussitôt Manvelle se dérobe aux éloges de son général, et vole à son poste.

Gloire immortelle au peuple français ! c'est lui dont la toute-puissance a fait la révolution ; c'est lui qu'on peut appeler avec raison le rédempteur de l'Univers. En vain les prétendus maîtres des nations ont-ils réunis toutes leurs forces pour arrêter le torrent de ses succès, la Convention nationale a décrété leur mort, en proclamant la République ; des millions d'hommes libres se sont levés pour exécuter ce décret. Lequel des deux, ou du représentant du peuple, ou du soldat républicain, a le plus contribué à l'affermissement de la liberté ? C'est une question à résoudre par nos descendans. Quelque soit leur jugement, la gloire d'avoir bâti l'édifice le plus magnifique et le plus durable, n'en sera pas

moins le partage de tous les membres de l'immense famille républicaine ; pour nous, témoins et parties dans cette grande affaire, notre mission se borne à recueillir les pièces importantes qui la concernent, et de les transmettre au tribunal de l'opinion publique et de la postérité.



ACTE DE BRAVOURE

DE J. B. LASON,

Volontaire au 4e. Bataillon de la Haute-Garonne, no. 3.

ET DE PASCHAL,

Volontaire, même Bataillon, 2e. Compagnie.

Le 27 Brumaire an 3e. (17 *Novembre* 1793, *vieux style.*)

PENDANT que nos guerriers soutenoient, dans le Nord, l'honneur du nom français, que n'y la rigueur des saisous, ni les fatigues, ni les privations, ni les dangers multipliés à chaque pas, que rien enfin ne pouvoit rallentir le courage de nos frères d'armes : l'armée des Pyrénées orientales moissonnoit de son côté, chaque jour une ample provision de lauriers. Heureux qui peut inscrire au grand livre de la gloire nationale, et offrir à ses concitoyens ces traits du plus grand courage, auprès desquels s'évanouissent les plus brillantes actions de l'ancienne chevalerie.

L'amour de la liberté se montre par tout, mais cet amour est pur, sans autre intérêt que celui de la gloire. Vous tous qui, au nom de la liberté, combinez votre fortune sur celle des autres; agioteurs de tous les parties qui vendriez, s'il étoit en votre pouvoir, jusqu'au sang de nos braves défenseurs; ouvrez les Annales des armées, voyez ce que font pour vous nos guerriers.... Transportez-vous en un jour de bataille.... Entendez-les se glorifier des blessures dangereuses qu'ils reçoivent, digne prix de leur bravoure.... Voyez leur sang couler pour maintenir cette liberté si fréquemment déshonorée dans les grandes villes..... Voyez... et rougissez, si vous pouvez...!!!

Délassons-nous de cette image fatiguante par le tableau de quelques actions dans lesquelles nous reconnoîtrons le véritable français.

Jean-Baptiste Lason, volontaire au quatrième bataillon de la Haute-Garonne, n°. 3, et Paschal, volontaire au même bataillon, deuxième compagnie, se sont particulièrement distingués, dans l'affaire du 27 Brumaire, à la prise de la redoute en face de la Montagne Boisée.

Lason, étant en tirailleur, est chargé par trois cavaliers espagnols; l'inégalité du combat ne l'effraya pas, et son sang-froid lui sauva la vie. Il les arrête tous trois en les couchant en joue, bat en retraite quelques pas, et se retranche derrière un petit rocher qu'il avoit apperçu; là, tranquillement, du premier coup il tue un de ses ennemis, recharge avec rapidité, et en fait tomber un second; n'ayant plus qu'un adversaire, déjà il s'avançoit la bayonnette au bout du fusil, (mouvement si redouté de nos ennemis,) lorsqu'un gros parti de cavalerie fond sur lui; la patrie alloit perdre un de ses plus braves défenseurs, ses camarades accourent et le dégagent; cependant l'ennemi soutient courageusement le choc; la victoire étoit incertaine, mais *Paschal* la décida.

Chargé par le commandant de la cavalerie, il l'attend de pied ferme, lui tire son coup à dix pas, le renverse, l'acheve avec sa bayonnette, et laisse son cheval à un de ses camarades.

De quel courage n'est-on pas animé quand on combat pour la Patrie.



MORT HÉROIQUE

DE DERIQUE,

Grenadier dans le deuxième Bataillon du Finistère.

Le 7 Messidor an 3e. (25 *Juin, vieux style.*)

LE patriotisme est bien plus propre à fortifier les ames, à nourrir le stoïcisme qui fait supporter la douleur et la mort, sans pousser une plainte, que tous les livres de Sénéque et de Boice. Ce sentiment *plus facile à sentir qu'à exprimer*, conduit à tout. Il enivre, pour ainsi dire, l'ame de celui qui en est pénétré, et le rend capable, sans effroi, des actions les plus héroïques.

C'est sur-tout sous les murs de Charleroi, dans les plaines de Fleurus, ces plaines célèbres par la valeur française que se déploya l'audace républicaine; chaque jour nouveau combat, chaque jour nouvelle victoire; c'est à une heure du matin que l'armée française marche au-devant de l'ennemi; l'ennemi, à la même heure, marchoit sur elle; on se rencontre, un brouillard épais ajoute à l'horreur des ombres de la nuit, le combat s'engage, il est terrible; enfin l'ennemi laisse six mille hommes sur la place, quinze cents républicains sont tués ou blessés; le soir, faute de munitions, les deux armées se replient.

Oh ! que de traits de bravoure ensevelis dans les ténèbres ! que ce funeste brouillard à dérobé de gloire à la République ! il est cependant une quantité de belles actions que la renommée recueille, et quelle prendra soin de transmettre à la postérité, la plus reculée, avec cette journée mémorable. Elle n'oubliera pas nos canonniers chargeant en hussards, et reprenant le sabre à la main, leurs canons qui leur avoit été enlevés pendant le brouillard; elle n'oubliera pas non plus le deuxième bataillon du Finistère.

Derique, grenadier dans ce bataillon, est atteint d'un boulet qui lui enleve presque tout le bas ventre ; ses camarades affligés le transportent, il s'apperçoit que sa giberne tombe. Il oublie ses blessures pour ne s'occuper que de ses cartouches : « *Mes* » *amis*, dit-il, *je meurs*, *ramassez mes cartouches*, *et re-* » *tournez à votre poste.* » Ces mots sont à peine achevés qu'il rend son dernier soupir.

Derique étoit un de ces généreux soldats du régiment de Chateau-vieux, qui, pour la malheureuse affaire de Nancy, furent plongés dans les cachots par Bouillé : quand leurs fers furent brisés on les incorpora dans les divers bataillons du Finistère.



MORT HÉROIQUE
DE BLANCHARD,

Soldat dans le 2e. Bataillon du 93e. Régiment d'infanterie, 5e. Compagnie.

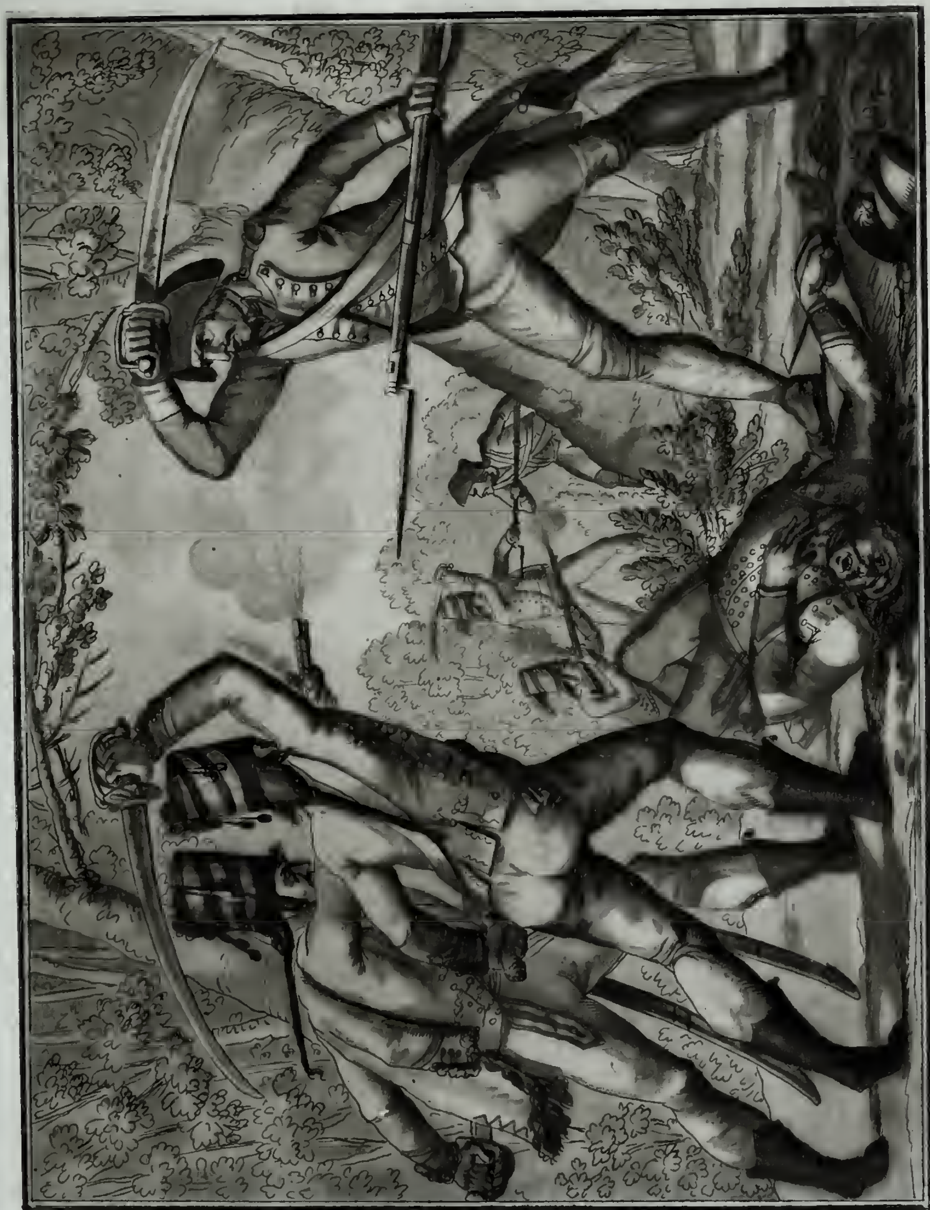
Le 24 *Frimaire an* 3. (15 *Décembre* 1793, *vieux style.*)

VAINCRE son ennemi en bataille rangée, dépend souvent des manœuvres habiles d'un général expérimenté, autant que de la bravoure des troupes qu'il commande. Là, les actions de courage sont englobées, pour ainsi dire, dans la masse générale des mouvemens ordonnés; là, quelquefois aussi, le plus lâche peut, après l'action, se vanter hautement d'avoir contribué au gain de la bataille.... Il y étoit... et on ne peut lui disputer une gloire bien ou mal acquise.... Et n'a-t-il pas couru les mêmes hasards que le brave mort à son côté! mais, être séparé du corps de l'armée, seul, n'avoir de ressources que dans un courage raisonné; au milieu des plus grands périls, environné d'ennemis presque couvert du crêpe de la mort, ne pouvoir espérer de secours que dans soi-même, être obligé d'ensevelir sa gloire avec sa vie.... C'est un instant terrible.... décisif!.... Enfin, courir au danger que l'on pourroit éviter, même sans honte... S'y précipiter avec ardeur, pour en arracher un camarade accablé par le nombre.... Voilà où l'on retrouve le véritable guerrier... le héros français !...

Parmi un grand nombre d'actions de ce genre, si communs à nos braves défenseurs, et dont chacun feroit séparément la gloire immortelle d'un guerrier, on se plait à retracer celle de *Blanchard.*

Le 24 Frimaire, le deuxième bataillon du 93e. régiment d'in-

fanterie, 5e. compagnie, eut ordre d'aller en tirailleurs dans les bois d'Haguenau; après une fusillade de douze heures, les cohortes ennemies sont obligées de se retirer et de céder aux français le terrein. *Blanchard* embarrassé, un de ses frères, pour faire sa retraite dans un endroit périlleux, ou trop d'ardeur l'avoit emporté, il ne balance pas, vole à son secours, mais bientôt il est lui-même assailli par trois autrichiens qui, le sabre à la main, fondent sur lui. Le nombre ne l'épouvante pas, il se bat en républicain. — *Rends-toi, français, ou tu meurs.* — *Non, je ne me rendrai pas; vive la république! Il faut vaincre ou mourir.* Son courage redouble à l'aspect du danger, il fond sur ses ennemis, et en met deux hors de combat; mais, lui-même, affoibli par sept blessures mortelles, il tombe et reste sur le champ de bataille; cependant les autrichiens l'abandonnent: il lui reste un soufle de vie, son détachement arrive, et on le porte à l'hôpital, où il expire.



ACTION HÉROIQUE

DE LOUIS CREUX,

Grenadier au deuxième bataillon de l'Yonne.

Le 7 Prairial, an 3. (26 Mai 1793, vieux style.)

EN parcourant les annales de cette guerre, que la France soutient contre l'Europe réunie pour détruire le génie de la liberté et s'en partager le sol; on est forcé de s'arrêter à chaque feuillet pour admirer les actions particulières des défenseurs de la patrie.

O France! ô ma patrie! La Grèce et Rome, dans les plus beaux jours de leur gloire, peuvent-elles s'assimiler à toi? Et la postérité n'aura-t-elle pas droit de douter de ces prodiges de valeur et de grandeur d'ame, produits par le seul éclat de l'ardeur nationale, du courage français!... Oui, du courage français! C'est peindre en deux mots tout ce que l'imagination peut enfanter de merveilleux.

Le 4 Prairial, an trois, la droite de l'armée de la Moselle éprouva, dans le Palatinat, un échec qui ne put-être attribué qu'à la dissémination de nos forces. Différens postes qu'elle occupoit furent emportés par des forces supérieures, après un combat courageusement soutenu par nos bataillons, malgré leurs foibles moyens; ils se retirèrent dans les gorges des chemins de Parmesens; notre artillerie légère, toujours terrible à l'ennemi, après un feu meurtrier, se vit enfin enveloppée, mais nos braves canonniers ne démentirent pas, en cette occasion, une réputation acquise dans mille combats, et ils se firent hacher, la plus part, sur leurs pièces, plutôt que de les abandonner

Cette retraite sera comptée au nombre des plus glorieuses de notre infanterie.

Le lendemain, les avant-postes de l'armée du Nord ayant été attaqués et surpris, la gauche se replia sur la Sambre et la repoussa. Les deux jours suivans se passèrent en attaques sanglantes et opiniâtres des deux parties; en vain l'ennemi voulant profiter de ses premiers avantages, essaye le passage de la Sambre sur plusieurs ponts, il est, par tout, repoussé avec perte : enfin, à la faveur de la nuit, il descend les hauteurs de *Tombe*, sous Charleroi, et fait une attaque sur le village de la Montigny, dont il s'empare, non, sans une perte considérable; mais le jour paroît, et va éclairer le courage des républicains; tout se met en mouvement pour attaquer Montigny et le camp redoutable de la Tombe, que l'ennemi est bientôt forcé d'abandonner, tandis que nos braves soldats le poursuivent, la bayonette dans les reins.

Le soir de cette mémorable journée du 7 Prairial, le général Daudet demande aux grenadiers du 2e. bataillon de l'Yonne, de ce bataillon surnommé par Cobourg, *le bataillon du diable*, s'ils veulent, *pour se délasser*, aller coucher à Courtray. Cette proposition est accepté aussi-tôt que faite; nos invincibles guerriers partent, dispersent, écrasent tout ce qui s'oppose à leur passage. *Louis Creux* entre le premier dans la place, il est suivi seulement de quelques-uns de ses camarades; un canon est braqué sur lui, on y va mettre le feu; Creux crie aux canonniers : *Rendez-vous, ou vous êtes tous morts;* et à l'instant, plus prompt que l'éclair, il s'élance sur le canonnier qui écouvillonnoit, lui coupe le bras, renverse celui qui tenoit la méche, et met le reste en fuite. Alors, secondé par ses intrépides camarades, il s'empare de la pièce, et la tourne contre l'ennemi.



FRANÇOIS CHAUDET,

Cavalier au premier Régiment.

22 *Avril* 1792.

Huit dragons de la Tour, au service autrichien, commandés par un major, étoient en patrouille sur la frontière du côté de Commines-Nord. -- Ils apperçoivent cinq cavaliers du premier régiment de Cavalerie, en garnison à Lille, faisant partie d'un détachement de vingt-un hommes, en station à Commines-France. Ces cinq cavaliers étoient à boire à l'entrée d'un cabaret. Les autrichiens projettent de les faire prisonniers; les cinq cavaliers appercevant les mouvements de l'ennemi, se doutent de leur intention, rentrent dans le cabaret et prennent la fuite par une porte de derrière, et gagnent au large; mais ils sont bientôt atteints par les autrichiens, qui les garottent et les emmènent avec eux. Cette nouvelle est bientôt répandue, alors le reste du détachement, d'un mouvement unanime, jurent de voler au secours de leurs camarades, et de les arracher des mains de l'ennemi; alors quoique n'ayant que des pantalons d'écurie, ils courent à leurs chevaux, les montent à poil, et ont bientôt rejoints les ravisseurs de leurs camarades. Alors François Chaudet, avec ce courage digne d'un français, s'avance vers le major, lui présente le pistolet, et lui dit, *rends-moi mes camarades, ou tu es mort.* — Le major effrayé fait aussitôt relâcher les cinq cavaliers, et Chaudet les ramenoit sans aucune défiance; mais il ne fut pas à trente pas que le perfide major lui tire un coup de pistolet.—Chaudet furieux d'une telle lâcheté se retourne, et fond sur lui. Le major prend la

fuite, mais il est culbuté avec son cheval dans un fossé.— Chaudet trop généreux pour profiter de la chûte de son ennemi, s'arrête, et lui laisse le temps de remonter à cheval.—L'autrichien est bientôt relevé, et est assez heureux pour se sauver dans la grange d'un fermier.—La troupe française vouloit, par une juste mort, le faire repentir de sa trahison, mais Chaudet lui dit, non mes amis, vengeons-nous par le mépris, et ne souillons pas nos armes dans un sang aussi lâche.

Quel courage! quelle grandeur d'ame! quel exemple à suivre.



BELARD,

Volontaire sur le vaisseau la Montagne.

Le 13 *Prairial an* 3eme. (1 *Juin* 1793, *vieux style.*)

CE n'est pas seulement sur le continent que nos républicains ont donné de ces preuves de bravoure et d'intrépidité, que la postérité aura peine à croire.

La marine nous offre mille et mille traits plus remarquables les uns que les autres, et également dignes de notre admiration.

Le 13 Prairial les français livrèrent aux anglais le plus rude et le plus horrible combat dont l'Océan ait jamais été témoin. L'action commença vers les neuf heures du matin et dura jusqu'à trois heures. On ne peut faire aucun reproche à Villaret, notre amiral, quoique les anglais se soient vantés de l'avoir fait fuir, au moment où au contraire, ce brave général avoit retiré son avant-garde, et viré de bord pour courir sur les vaisseaux maltraités. Fuit-on, lorsqu'on met en panne et qu'on y demeure au moins cinq heures, en envoyant toutes ses frégates et ses corvettes pour donner des remorques, sans que ces petits bâtimens ayent été inquiétés.

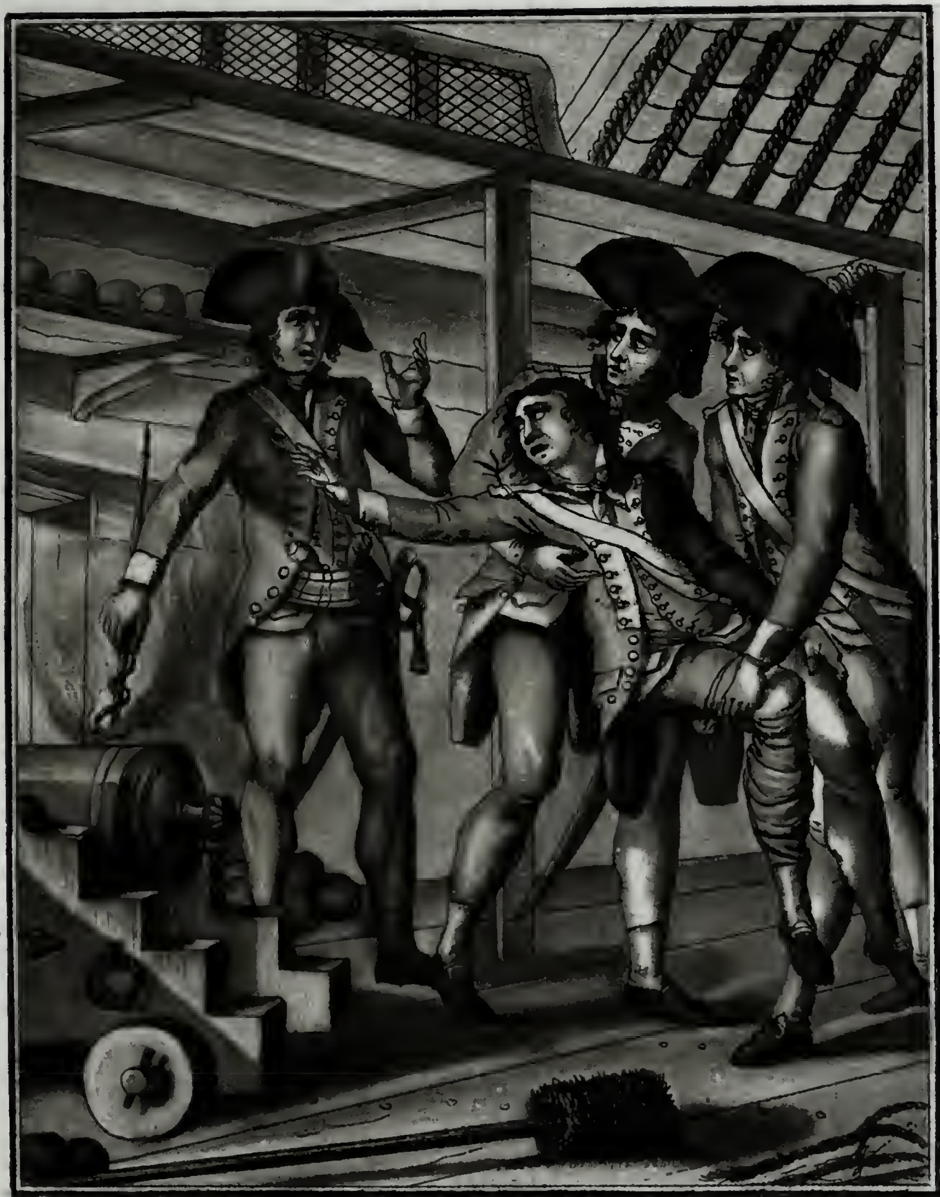
La vérité est que, dans cette terrible affaire, l'ennemi a été plus maltraité que nous, puisqu'il fut hors d'état de tenir la mer, puisqu'il ne put remplir l'objet de sa sortie qui étoit de conduire à Londres le fameux convoi qui y étoit vendu d'avance; au contraire, le général français a rempli le mandat que le comité de Salut public lui avoit donné, de périr, s'il le falloit, mais de sauver ces subsistances attendues avec tant d'impatience. Rendons hommage à la vérité, et disons que nos héros d'armes n'ont livré à l'ennemi que des carcasses abimées, et qu'en succombant, ils auroient forcé l'anglais à admirer leur

courage, si la présomption Britannique pouvoit admirer la vertu républicaine.

C'est toujours dans les plus grands dangers que nos héros se montrent plus intrépides. Qui pourroit calculer tous les traits d'héroisme qui ont signalé ce combat à jamais mémorable.

Nous nous empressons de te rendre hommage, à toi, jeune volontaire que la requisition à fait voler aux champs de l'honneur, bien moins que ton courage.

Belard étoit monté sur le vaisseau la Montagne, il voyoit, pour la première fois, la mer et les combats; mais ce n'étoit pas la première fois que son cœur avoit palpité du saint amour de la patrie. Il a la jambe cassée, porté au poste du chirurgien, il demande qu'on le place près d'une pièce prête à tirer... Il oublie sa douleur pour fixer tranquillement l'effet de la bordée; elle porte à bord de l'ennemi, le voit et s'écrie avec joie : *Ils vouloient avoir ce vaisseau, mais ils ne l'auront pas. Maintenant vous pouvez me panser.*



FRANÇOIS LE COQ-MALQUINIER,

Habitant d'Haucourt.

25 *nivose, an* 1er. (*15 janvier 1793*, vieux style.)

CHEZ un peuple même où tout respire l'égalité, il est des traits qui méritent une mention particulière. C'est moins une distinction qu'un témoignage de reconnoissance doublement utile à l'homme et à la patrie. On ne pourra lire sans le plus vif intérêt, le dévouement du jeune le Coq-Malquinier pour sauver la vie de son père.

François le Coq-Malquinier, demeurant au village d'Haucourt, district de Cambray, se rendoit à Cambray, avec son fils, âgé de 14 ans environ, et un autre citoyen; ils sont surpris par plusieurs autrichiens, arrêtés, maltraités et dépouillés de tout ce qu'ils portoient. Le jeune enfant épouvanté, prend d'abord la fuite, mais s'appercevant que les sabres sont levés sur la tête de son père, il revient et se précipite entre lui et les autrichiens, s'écriant : *De grace, épargnez mon père, que je meurs à sa place*. Il cherche à le defendre, à le préserver des coups qu'on veut lui porter, mais un de ces tygres d'un coup de sabre lui abat le poignet droit : le monstre, il ne connut jamais de père!

On ne sauroit trop comparer la conduite de ces satellites effrénés du despotisme, avec la loyauté de nos républicains : pareils aux brigands des forêts, ils guettent le voyageur, le dépouillent et l'assassinent. Le français, au contraire, attaque l'ennemi, le combat, le tue, et profite en faveur de la République de ses dépouilles : c'est ainsi que se conduisent les braves républicains, tandis que les satellites des despotes laissent partout des traces de leur brigandage et de leur atrocité.



GEORGES TOUBIN,

Volontaire, au huitième Bataillon du Jura.

8 *Fructidor*, *an* 1er. (25 *Aoüt* 1793. v. s.)

QUE ne peuvent pas le dévouement et la bravoure ? un guerrier quelquefois vaut lui seul une armée entière.

Le 8 fructidor, an 1er. les ennemis attaquèrent sur plusieurs points à-la-fois la rive droite du Rhin. A une heure du matin il passa dans une des petites îles qui se trouvent entre Offradorf et Herlisheim ; s'étant présenté vis-à-vis d'un des postes républicains, composé d'un sergent et seize hommes, au premier coup de fusil qu'il tira, le sergent ayant lâchement pris la fuite le reste de la garde qu'il commandoit le suivit. Georges Toubin, âgé de vingt ans, volontaire au huitième bataillon du Jura, resta seul inébranlable à son poste.—Placé en sentinelle perdue à trente pas des ennemis, et bravant un feu de file très-vif, il s'écrie, *dût-il m'en coûter la vie, je resterai à mon poste*, et il brûla toutes ses cartouches. — L'ennemi ne pouvant soupçonner qu'un seul homme osât ainsi lui résister, battit en retraite, disant que c'étoit un piége qu'on lui tendoit. Toubin par sa bravoure arrêta donc, lui seul, environ cent hommes tant autrichiens qu'émigrés. Le général lui donna en présence de la garnison de Strasbourg un sabre et un pistolet : La Convention décréta le 21 fructidor, que son président écriroit à Toubin une lettre de satisfaction, et qu'il lui seroit donné de l'avancement.



BELLES ACTIONS
D'ANTOINE COQUILLON.

12 *Septembre* 1792 (*vieux style*).

Il est encore un très-grand nombre de belles actions, d'actes de dévouement et de générosité qui sont enfouis dans la nuit des temps. Les traits que nous allons rapporter sont à peine connus; ils méritent de l'être. La modestie du héros les auroit laissé perdre pour l'instruction publique sans les nombreux efforts que nous avons fait pour en obtenir les détails.

Coquillon, natif de Mareuil, département de l'Oise, est entré au service, depuis le 6 décembre 1784, v. s. dans le 3e régiment de dragons, qu'il ne quitta que pour entrer dans la garde à cheval du Directoire, où il est aujourd'hui maréchal des logis. Son attachement pour la patrie s'est manifesté dans les momens les plus critiques. Lors de la trahison de Dumouriez, il refusa constamment et avec courage de passer chez l'ennemi, et par ses sages et prudentes représentations et son exemple il parvint à faire rentrer en France quarante-cinq de ses camarades déjà égarés ou séduits. Il s'est trouvé dans différentes affaires : il a partagé les glorieux travaux du siège des trois places de Landrecies, Valenciennes et Lequesnoy. Au milieu des dangers il sut conserver le plus grand sang-froid. Entièrement décidé à vaincre ou à périr, jamais il ne calcula les risques ni le nombre des ennemis. Le régiment dans lequel il étoit alors brigadier faisoit partie de la division du général Baland, en cantonnement à Grandrieux. Un matin, bien avant le jour, on demande quelqu'un de bonne volonté pour aller à la découverte. Coquillon se présente le premier, prend avec lui huit dragons, part, et se porte à Languyes, près Beaumont. Il faisoit un brouillard très-épais. A peine sorti de cette commune, son cheval fait un mouvement qui l'engage à redoubler d'attention, et à se mettre lui et les siens à l'abri d'une attaque; comme le brouillard ne lui permettoit pas de rien distinguer, il usa d'un moyen qui lui réussit parfaitement. Il descendit de cheval, se pencha vers la terre, écouta attentivement. Il entendit du bruit, mais un bruit sourd et tumultueux. Il fixa le lieu d'où partoit ce bruit, et apperçut un groupe assez considérable qui sembloit se grossir à mesure qu'il en approchoit.

Se croyant en danger, il profita du brouillard pour agir de ruse, (c'étoit un obstacle pour l'un comme pour l'autre.) Tout bien combiné, il dit à son détachement : *Camarades, suivez-moi*, et aussitôt ils foncèrent sur l'ennemi en faisant une décharge ; ils affectent un grand bruit, et jettent des cris pour donner le change sur leur petit nombre ; l'ennemi est en fuite, plusieurs restent sur le champ de bataille. C'étoit un détachement de hussards Hongrois escortant un troupeau de cent soixante moutons et trois chevaux qu'ils venoient de prendre dans les environs. Coquillon s'étant emparé des chevaux et des moutons se disposoit à les conduire vers Grandrieux où étoit le cantonnement ; mais le brouillard se dissipant, il découvre de loin quarante autres esclaves du régiment de Beru qui courent à sa poursuite. A la vue d'un parti si supérieur en forces, la prudence sembloit commander la retraite ; mais des français fuir devant des autrichiens ! abandonner leur conquête ! mais des français céder au nombre ! Coquillon qui a déjà éprouvé la bravoure de ses compagnons, Coquillon, qui voit leur bonne contenance, les dispose en tirailleurs. Fier de sa supériorité, l'ennemi s'avance à grands pas. Les dragons serrés se précipitent comme l'éclair, leurs chevaux touchent à peine la terre ; ils enfoncent les autrichiens ; ils mettent le désordre dans leur troupe : la victoire n'est pas long temps incertaine, plusieurs ennemis mordent la poussière, les autres fuyent à toute bride : les huit vainqueurs les poursuivent et dédaignent de faire des prisonniers. Ils étoient parvenus aux avant-postes des autrichiens lorsque Coquillon, aussi prudent que brave, sonne la retraite et les ramène vers les moutons. . . . . .

Dans une autre affaire il donna de nouvelle preuves de son intrépidité. L'ennemi s'étoit porté au Châtau-Cambresil pour s'emparer de ce poste important. Un combat s'engage, l'ennemi est vaincu ; il prend la fuite. Il croit en être quitte, mais Coquillon toujours fougueux, continue à poursuivre sans faire attention si ses camarades le suivent ; il se voit seul au milieu de la mêlée, on tombe sur lui, il se défend, il est assailli d'une grêle de coups de sabre, il casse le sien en parant et en frappant, il se bat encore, il parvient enfin à se débarrasser et ne se retire qu'après avoir fait un prisonnier.

Antoine Coquillon, Brigadier des Dragons.



Camarades, suivez-moi.

12 7bre 1792, V.S.

TRAIT DE FERMETÉ ET DE LOYAUTÉ

De DELORME, chasseur de la Côte-d'Or.

27 Nivose, an 3.

LE jeune Delorme, chasseur de la Côte-d'or, faisant le service, à l'armée de la Vendée dans la colonne agissante, en qualité de brigadier-fourrier, poursuit un rébelle qu'il atteint, il le désarme et le fait prisonnier; puis il lui demande, selon l'usage, son argent. Celui-ci prévenoit déjà la demande, il donne son porte-feuille qui contenoit la somme de 20 francs environ. Notre chasseur le portoit à sa poche, lorsque l'humanité l'arrête par une réflexion. Il obéit à son cœur et dit au malheureux : « *Tiens,* » *voilà ton porte-feuille, tu pourras avoir besoin de ton argent.* » Etonné, confondu de tant de générosité d'un soldat républicain, qu'on ne cessoit de leur représenter comme des incendiaires, des antropophages, des tigres altérés de sang, le prisonnier reprend son porte-feuille; et pour lui témoigner sa reconnoissance, il tire sa montre qu'il offre à son bienfaiteur et le prie de l'accepter. Sur ces entrefaites arrivent d'autres chasseurs, qui aussi-tôt veulent tuer leur ennemi. Le jeune Delorme les rappelle aux vrais principes et à cette humanité recommandée pour l'homme désarmé. Sa voix n'est point entendue : le prisonnier alloit être mis à mort, lorsque Delorme, quittant sa douceur ordinaire et son langage amical, élève son pistolet et prononce d'une voix ferme et assurée : «*Non, il ne périra pas : voilà ce que je réserve au lâche qui* » *osera attenter à la vie d'un homme dont je réponds.* » Son courage, son geste hardi, sa franche loyauté, et surtout sa terrible menace en ont imposé et sauvèrent un malheureux.

Que cette conduite est admirable ! ce triomphe est digne d'un héros républicain ! Comme tout cet ensemble caractérise bien le soldat français. La haine est la passion la plus irrascible, la

guerre est le fléau le plus cruel, Delorme le sait; il fait triompher l'humanité. Il connoît toute l'atrocité, la conduite barbare des ennemis de la liberté, il étouffe tout ressentiment, il fait le bien. Son cœur lui parle, il suit son mouvement et demeure bienfaisant. Ah! c'est la plus douce consolation de l'homme que d'être utile à son semblable!... Qu'il est touchant ce généreux sentiment!... quelle est sublime cette vertu!... Sensible Delorme, ta récompense est dans ton bienfait; reçois les témoignages de reconnoissance de toutes les ames républicaines.

Delorme, Chasseur de la Côte d'Or.



Voila ce que je reserve au lâche qui attentra à la vie d'un homme dont je réponds.

Le 27 Nivose. An. 3.

COURAGE HÉROÏQUE

DU BRAVE TOUVENOT,

Capitaine au 9e régiment de hussards.

10 *brumaire*, *an* 3.

La bravoure républicaine ne redoute jamais la supériorité de ses ennemis; elle ne les compte qu'après les avoir vaincus. Plutôt que de se rendre, elle aime mieux combattre jusqu'à la dernière extrêmité.

Le succès et la gloire couronnent heureusement tant d'audace. La guerre qui fonde la liberté des Français en a fourni mille exemples; nous nous sommes empressés d'en consacrer quelques-uns dans ces fastes du courage et de toutes les vertus, et nous n'aurons garde de ne point proposer les autres traits de ce genre à la reconnoissance et à l'admiration de nos concitoyens. Nos braves défenseurs se sont immortalisés par un si grand nombre de faits héroïques, que nous ne sommes embarrassés que du choix : mais qu'il nous en coûte de passer sous silence le trait de Génois, hussard au 9e régiment, qui accablé par le nombre, refuse de se rendre, tombe noyé dans son sang, et ne profère que ces mots : *Je suis content, je meurs pour la République!*

Nous sommes forcés de ne rien dire non plus du général de brigade Jardon : saisi deux fois par les hussards ennemis, il s'en débarrasse, a un cheval tué sous lui, s'élance sur un de ceux de ses ordonnances, et continue la charge à la tête des Républicains, qui exterminèrent la légion de Rohan.

Nous allons fixer l'attention sur l'un de nos plus estimables défenseurs. Après une charge vigoureuse, entre Meuse et Vaalh,

où le général anglais Fox perdit la vie, un détachement du 9e régiment de hussards se trouve enveloppé par trois escadrons ennemis, qui, les regardant déjà comme prisonniers, leur crient avec assurance : *Rendez-vous, hussards;* l'intrépide Touvenot, qui commandoit le détachement français, répond à coups de sabre, il frappe, il tue, il s'écrie : *C'est ainsi que je me rends*; et suivi par ses compagnons, il se fait jour à travers les escadrons autrichiens.



FRANÇOIS ROCHE,

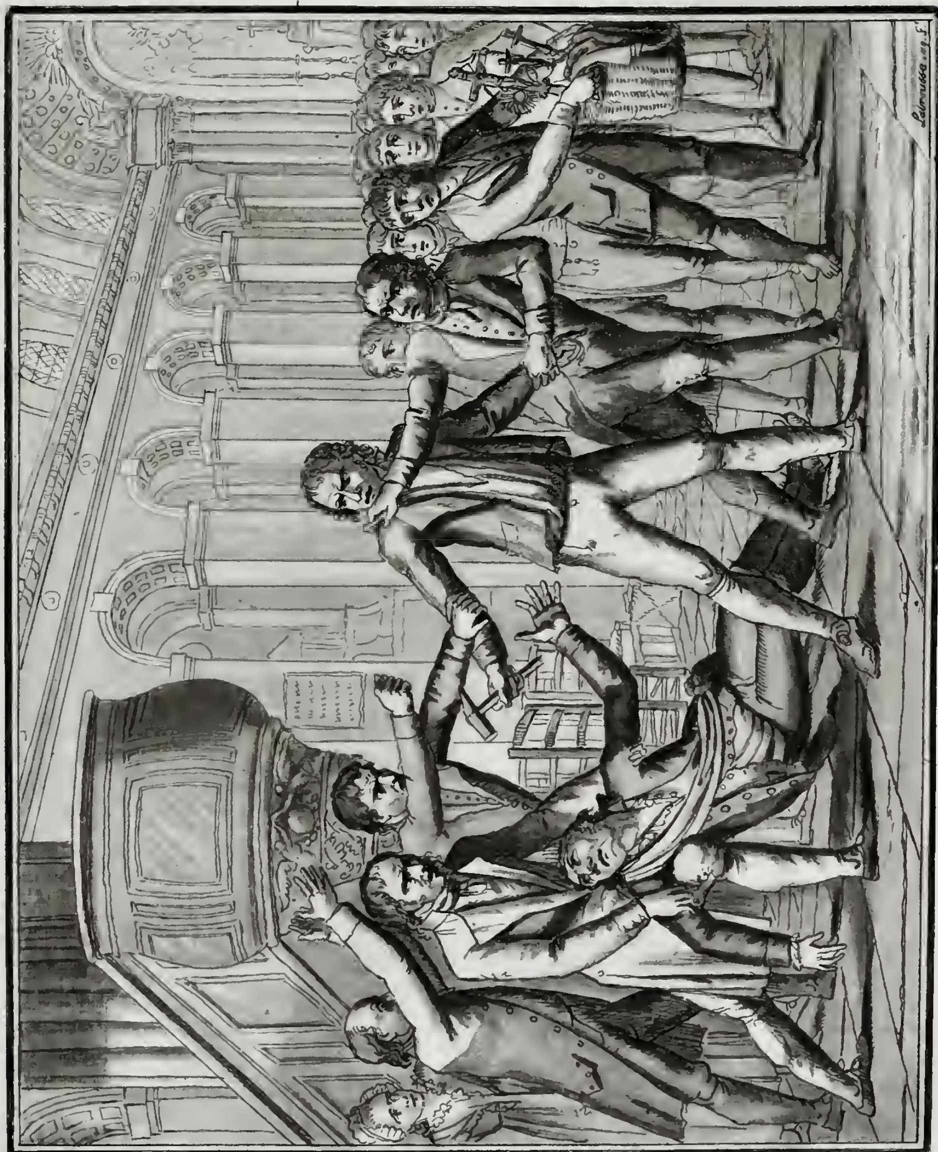
Commissaire municipal, près la commune d'Anvers.

6 Vendémiaire, an 6.

Plus les partisans du culte catholique vante son extrême douceur, le pardon des injures qu'il ne cesse de recommander, et l'excellence de sa morale, plus ils contredisent l'histoire, et montrent une insigne mauvaise foi, ou une prévention aussi aveugle que stupide. En effet, dès les premiers siècles de l'Église nous voyons le sang humain couler par torrens. Les chrétiens ne cessent de le répandre, que lorsqu'ils cessent de dominer sur l'opinion publique. Sont-ils opprimés, ils célèbrent les maximes de la tolérance, ils affectent la douceur d'un timide agneau. Mais leurs sentimens et leurs dogmes font-ils courber toutes les têtes, abrutissent-ils tous les esprits, ils changent aussitôt de langage : la vérité, disent-ils, doit écraser le mensonge, la religion doit fouler à ses pieds les cadavres sanglans des ennemis du Dieu de paix et de miséricorde.— Nous avons vu sous nos yeux mettre en pratique ces maximes impies. Récemment encore dans la ville d'Anvers, un magistrat du peuple périt sous les coups du fanatisme.

La loi a restreint le nombre des églises dans la Belgique, ainsi que dans les autres départemens de la République Française; le changement qui vient d'éclater dans les esprits a du nécessairement faire réduire le nombre des temples destinés au culte catolique. Le 6 vendémiaire, an 6, une troupe de fanatiques, peut-être excités sous main par les ennemis de la révolution, s'assemble tumultuairement dans la ci-devant cathédrale d'Anvers, pour y célébrer par force les cérémonies que prescrivoit son culte, et non-contente de cette violation aux lois nouvelles, elle déroboit de cette église les objets les plus précieux, afin de

s'enrichir de la dépouille des autels, en feignant de vouloir la conserver. François Roché, commissaire municipal, sans considérer le danger auquel il s'expose, sans se laisser attendrir par les pleurs de ses trois enfans, qui le conjurent de se conserver pour sa malheureuse famille, n'écoute que la voix impérieuse du devoir; il se décore de l'écharpe, et vole au milieu des furieux qui ont déjà repoussé la force armée. A peine a-t-il commencé à leur faire entendre la soumission qu'ils doivent aux lois de la Patrie, qu'un forcené se jette sur lui, au nom du ciel, le frappe à la tête de plusieurs coups de marteau; il tombe noyé dans son sang, et expire en disant à ceux qui volent à son secours: « J'ai rempli mon devoir; vive la » République! Amis, sauvez-moi de mes assassins. »



CLAUDE LAUVERJAT,

CHAIRCUITIER, A BREST.

Le 27 novembre 1791 (vieux style).

Si le peuple croit avoir des ennemis, s'il s'imagine découvrir des traîtres parmi ceux qui feignent souvent de le servir avec plus de zèle, il ne doit jamais se permettre de tremper ses mains dans leur sang; qu'il se saisisse de ceux qu'il regarde comme criminels, et les dépose sous la garde de la justice; bientôt il verra éclater la vengeance des lois, et n'aura point à se reprocher d'avoir rempli lui-même l'office de bourreau. Il y a plus, c'est que lorsque le peuple se sent poussé à quelque action atroce, il doit être certain qu'il est alors le jouet de plusieurs grands coupables, profondément ambitieux, auteurs secrets des maux contre lesquels ils l'irritent, et qui cherchent à profiter de ses fureurs, tout en lui imputant leurs crimes.

En 1791, M. Lajaille, capitaine de vaisseau de ligne, avoit été nommé pour commander un des vaisseaux qui devoit porter du secours dans l'île de Saint-Domingue; mais s'étant rendu à Brest, dans le dessein de s'y embarquer, il s'excita contre lui une violente émeute, sous prétexte que ses sentimens patriotiques n'étoient pas bien avérés; on s'empare de sa personne; quelques brigands vouloient absolument lui couper la tête, et s'adressèrent à un chaircuitier, qui se trouva à côté d'eux dans la rue, pour qu'il les aidât dans cette barbare exécution. Celui-ci, nommé Claude Lauverjat, saisit d'une main ferme la malheureuse victime, et balance de l'autre un sabre nud, comme s'il alloit lui fendre le crâne....., puis tout-à-coup regardant les assassins d'un œil menaçant: « Le premier de vous, s'écria-t-il d'une voix » terrible, qui osera le toucher, aura affaire à moi. » Profitant de l'étonnement qu'inspira son action, il parvint à mettre Lajaille

en sûreté. Lous XVI, qui cherchoit alors à se populariser, informé de cette belle action de Lauverjat, lui envoya une médaille d'or avec un sabre, et eut la politique d'écrire de sa propre main une lettre à l'estimable chaircuitier. Il envoya six autres médailles d'or à autant de citoyens qui avoient aussi contribué à sauver la vie à M. Lajaille, et qu'ils eurent la générosité de refuser, en alléguant qu'ils n'avoient fait que leur devoir.


Labrousse aq. f.

DÉVOUEMENT

Des Hussards ci-devant Berchigny.

17 *mars* 1791, *(vieux style.)*

Les militaires peuvent bien un instant chercher à trouver des délassemens dans les plaisirs de Bacchus; mais lorsqu'il s'agit de l'honneur ils sont toujours prêts à se montrer français. Ils l'ont bien prouvés.

La séduction est le moyen que les ennemis de la République ont toujours mis en jeu pour maintenir, parmi nous, la division et allumer les brandons de la guerre civile. De tout temps ils ont cherché à égarer les troupes et les animer contre le peuple; s'ils réussirent quelquefois près les anciens partisans du trône, chez les vils esclaves, nous aimons à dire ici, que toujours ils ont trouvé une glorieuse résistance chez les amis de l'ordre et de la liberté, et qu'ils n'ont pu arriver à leurs fins avec les braves hussards ci-devant de Berchigny, ni ébranler leur fidelité. On les fit boire à discrétion pendant trois jours; le quatrième on leur commanda de monter à cheval et de traverser les terres labourées et les marais; ils obéirent, et vers les trois heures après midi, on leur fit faire halte dans un endroit où on avoit préparé des rafraîchissemens pour les hommes et pour les chevaux. Ils étoient à peu de distance de l'ennemi, qui, sous les apparences trompeuses de l'amitié, leur faisoit des signaux avec des mouchoirs blancs. On leur prodigue tout ce qu'ils pouvoient désirer, puis on les harangue; on étale à leurs yeux de l'or; on leur fait, au nom des princes rébelles, de magnifiques promesses; on leur assure liberté pleine et entière de piller, sous peu de jours et à discrétion, le territoire français. A ce langage pompeux quelques-uns paroissent ébranlés : cependant d'autres s'écrient. *Non nous ne*

trahirons point notre patrie; ni votre or, ni votre perfide éloquence ne pourront nous entraîner; et le plus grand nombre témoigne son indignation par de violens murmures, qui jettent la division parmi les soldats. L'ordre de mettre bas les cocardes tricolores est donné, on les arrache à ceux qui refusent. Le colonel, écumant de rage, s'avance précipitemment et tue lâchement un de ces derniers. L'infâme et barbare d'*Emberlin* en tue deux. Enfin le combat le plus sanglant alloit terminer cette scène indécente, lorsque le brave *Fopwits* crie à ses hussards : *A cheval, mes amis, à cheval, il est temps..... Nous sommes trahis!* Cinq officiers suivent son exemple et répètent le même cri. Plusieurs grouppes se forment à leurs voix. Ils n'avoient qu'un seul étendart : un maréchal des logis sort des rangs, en arrache un second des mains d'un traître, à qui il coupa le poignet. Les hussards fidels se réunissent, enlèvent de vive force la caisse du régiment, ainsi qu'une grande partie des effets et équipages du colonel, et reviennent en France à toute bride aux cris mille fois répétés : *Vive la nation, périssent les traîtres et leurs supports!*

Les hussards de cy-devant Berchini.



Ni votre or, ni votre perfide éloquence ne pourront nous séduire.

Le 17 Mars 1791, V. S.

ACTION HÉROIQUE

DE LEYRAC ET BARRAU, son Epouse,

Tous deux grenadiers au 2e bataillon du Tarn.

26 thermidor, an 2.

L'amour de la patrie enfanta les héros. Pendant la première guerre de la liberté, que de Français il illustra !... Nous avons jusqu'à présent rapporté quelques-unes de leurs actions ; mais aujourd'hui nous avons à parler, nous avons à célébrer les vertus et l'intrépidité des compagnes de nos défenseurs. Le trait que nous allons citer va donner une idée de ce que peut une femme qui connoît les devoirs d'épouse, et ceux que lui impose le glorieux titre de citoyenne. Nous n'établissons point le parallèle des mœurs des Lacédémoniennes, dont l'histoire nous a transmis une foule de traits admirables, et du dévouement à la patrie que la liberté inspira aux français; nous dirons seulement que, si la République abonde en *Tancrèdes*, elle n'est pas moins fertile en *Clorindes*... Il faudroit la plume du *Tasse* pour tracer, avec cette énergie et cette élégance, qu'on remarque dans sa *Jérusalem délivrée*, lorsqu'il parle de ces deux amans, l'action éclatante de *Leyrac* et *Barrau* son épouse, tous deux grenadiers au deuxième bataillon du Tarn !...

Le 26 thermidor de l'an 2, ce bataillon, justement célèbre dans les annales de l'armée des Pyrennés-occidentales, est commandé pour aller attaquer la redoute espagnole d'Alloqui. Leyrac et Barrau, son épouse, marchent à l'ennemi près l'un de l'autre. Le frère de Barrau est aussi dans les rangs; le combat s'engage; Barrau voit expirer son frère; elle reste à son poste; son époux tombe auprès d'elle, sa poitrine percée d'une balle; ce malheur enflâme son courage; elle presse sa marche, entre la troisième

dans les retranchemens. La redoute est emportée; dix-neuf cartouches qu'elle avoit reçues avant le combat, sont épuisées, elle abat à ses pieds un espagnol, en s'écriant : *Périssent tous les ennemis de ma patrie !.... J'ai vengé mon époux et mon frère....* Elle s'empare ensuite de la giberne de celui qu'elle vient de tuer, et poursuit, avec ses camarades, les ennemis fuyant de toute part. Tous les postes sont enlevés, les retranchemens détruits, les effets de campemens saisis, quatre-vingt hommes tués et quatorze faits prisonniers. Enfin le bataillon s'árrête, et le champ de bataille ne retentit plus que des cris de la victoire, de *vive la République.*

Alors la généreuse héroïne retourne auprès de son époux, panse sa plaie, le presse dans ses bras, et le porte, avec ses frères d'armes, à l'hospice militaire. Là, elle lui prodigue les soins de la tendresse conjugale, et s'acquitta envers lui, des devoirs que lui dictoient l'amour et la nature, mais ce ne fut qu'après s'être d'abord acquittée envers sa patrie !

Leyrac et Barrau son épouse, tous deux Grenadiers.



Actuellement qu'ils mordent la poussiere, je te dois tous mes soins.

26 Thermidor An 2.

CARRON,

OFFICIER DE SANTÉ.

Le 22 brumaire, an 6 de la République française.

Les circonstances seules ont empêché la marine française de se couvrir d'autant de gloire que les armées de terre mises sur pied par la République. Le gouvernement révolutionnaire, qui croyoit tout faire marcher avec la plus grande activité, a souvent négligé ou embarrassé certaines parties de l'administration. La marine fut malheureusement du nombre de ces parties essentielles qu'il ne put embrasser d'un seul coup-d'œil; et nos marins eurent la douleur de voir leur patriotisme, leur expérience, leur bravoure enchaînés, et comme inutiles dans nos ports. Cependant quelques-uns d'entr'eux trouvèrent encore le moyen de se signaler, ainsi que l'ont prouvé un grand nombre de traits de courage, bien dignes d'être placés dans les Fastes du peuple Français. Tous ces faits d'héroïsme sont le présage de ceux qui éclateront sur les mers à l'époque où notre gouvernement voudra faire flotter en Angleterre le pavillon tricolor, et abaisser pour jamais l'orgueil de cette moderne Carthage.

A cette époque l'Europe sera redevable à la France de la liberté des mers et de la prospérité générale du commerce.

Le trait que nous allons consacrer dans ces annales montre tout ce qu'on doit attendre de l'énergie du marin français, puisqu'un citoyen dont l'état paisible est de veiller à la santé de l'équipage d'un vaisseau, a pu tout-à-coup déployer un courage qui le place au rang des héros.

Le corsaire *le Voltigeur*, armé à Nantes, après avoir fait beaucoup de prises, fut contraint, le 22 brumaire, an 6, de céder à la supériorité d'une frégate anglaise, avec laquelle il osa

soutenir un vigoureux combat; il se rendit enfin, une douzaine d'ennemis sautèrent à bord et vinrent s'emparer de leur proie. Dans ces tristes circonstances, le citoyen Carron, officier de santé, laissé à bord du bâtiment avec une partie de l'équipage, pour panser les blessés, veut profiter d'un grain qui tenoit la frégate écartée et imagine de reprendre le corsaire; mais les anglais se méfient que ce projet peut-être formé, et resserrent avec soin leurs prisonniers. La frégate se rapproche; il n'y a plus de salut que dans une détermination rapide. Carron, nullement effrayé des obstacles et de la crainte du danger, envoie un mousse intelligent à fond de calle avec des linges et de la charpie, pour les distribuer à quatre hommes d'élite, auxquels il fait dire de s'empaqueter les jambes et de demander à monter au pansement. Les quatre braves marins arrivés sur le pont, Carron se jette sur le capitaine de prise, le désarme, en s'écriant : *Il vaut mieux mourir libre, que de vivre esclave.* Tandis que les prétendus blessés, par leur cris, leur menaces et leurs coups, obligent les autres anglais, surpris à l'improviste, de chercher leur salut dans le fond du vaisseau, et quelques-uns même se jettent à la mer. Aussi-tôt l'équipage vainqueur, toutes les voiles dehors, se hâte de s'éloigner des côtes d'Angleterre. La frégate ennemie voyant *le Voltigeur* changer de route, s'efforce de l'atteindre; mais il échappe à sa poursuite. Il vint mouiller dans la baie d'Audierne, petit port de mer dans le Finistère.



TRAIT DE GÉNÉROSITÉ

D'un Menuisier de Nismes.

13 *Juin* 1790 (*vieux style*).

IL existe à Nisme un Menuisier, né à Paris de parens protestans, dont la conduite sage peut-être offerte en exemple. Il avoit pour voisin un homme de la même profession que lui, mais celui-ci étoit catholique; son génie avoit été étouffé par la superstition, son caractère étoit difficile, son cœur habitué à la crapule, nourri par la sordide cupidité, rempli de fiel et de haine contre qui conque n'adoroit point Dieu à sa manière. La jalousie de métier, la différence des cultes, la confiance et l'estime universelle dont jouissoit le premier, armèrent contre lui le second, son inimitié étoit grande, et les persécutions qu'il méditoit contre lui plus affreuses encore.

Bientôt le fanatisme prépara le levain de la guerre civile dans le département du Gard; tous les nombreux antagonistes de la révolution s'empressèrent de le faire fermenter. Les amis de la liberté, de leur côté, se pressèrent autour de son berceau, réunirent leurs efforts pour détourner l'orage prêt à fondre sur lui, et pour arracher leurs concitoyens de leur aveuglement; tandis qu'une multitude égarée, habilement conduite par les contre-révolutionnaires, s'arma et commit des horreurs au nom et pour la cause du dieu des prêtres. Malgré le zèle et la vigilence, les deux parties en vinrent aux mains, le 13 juin 1790, vieux style. Dès lors le temple de la guerre civile fut ouvert. Cette boucherie dura pendant plusieurs jours. Les nuits étoient terribles et toujours funestes aux deux parties. Nos deux menuisiers se rencontrèrent dans une de ces nuits. Le catholique, errant et fugitif, étoit dans une transe horrible, et craignoit de tomber entre les mains de

ceux qu'il persécutoit et écharpoit la veille ; l'autre au contraire étoit calme. Il s'avance près de son ennemi, et le saisissant par le bras, il lui dit avec ce ton de douceur, qui porte avec lui le caractère distinctif de la persuasion : *Suis moi*, et il le conduit hors de la ville. Sans connoître les intentions de ce bon protestant, le catholique commençoit à se reprocher ses injustes vexations, son infâme conduite envers lui ; les paroles qu'il vient d'entendre lui ont inspiré de la confiance et il s'abandonne à lui entièrement. Dès lors ils s'éloignent du grand chemin, et marchent en silence à travers la campagne. Comment peindre l'étonnement et la confusion du catholique? lorsqu'après six heures d'une route pénible, et arrivés au village de Compos, il voit son ennemi réveiller le maire, assembler la municipalité et leur parler en ces termes : « *Mes amis, je vous confie cet hom-* » *me, il ne m'aime pas, mais il apprendra par la suite à m'esti-* » *mer. Savie étoit en danger, j'ai eu le bonheur de le sauver :* » *je le mets sous votre sauve-garde et vous exhorte à ne lui rien* » *refuser.* » Des larmes coulèrent des yeux du catholique, il admira la vertu de son bienfaiteur et resta confondu. La municipalité de Compos félicita le protestant, et s'empressa de remplir ses vœux.

Un Menuisier de Nismes



Sa vie étoit en danger; j'ai eû le bonheur de la sauver.

13 Juin 1790. V. S.

SIÈGE DE GRANVILLE.

Tandis que Bellone arme tous les bras républicains pour la défense commune; quand tous les moyens sont mis en jeu pour procurer des subtances à nos frères d'armes, et étouffer la guerre civile, l'hydre monstrueux de la Vendée relève sa tête. Les rébelles s'emparent d'Avranches, et bientôt ils paroissent à la hauteur de Granville. Une partie de la garnison républicaine est envoyée en avant pour retarder leur marche; mais la cavalerie ennemie, qui se présente en grand nombre, lui fait juger sa retraite nécessaire; elle est poursuivie, et à peine est-elle rentrée dans la ville, que les rébelles se rendent maîtres des faubourgs et s'approchent des ramparts, dont ils tentent aussi-tôt l'assaut. Au premier poste assailli, à la tête de nos braves est un officier municipal, décoré de son écharpe: il combat lui-même, et excite les combattans à se défendre avec vigueur : *S'il est un lâche parmi nous, qu'il périsse à l'instant sous nos coups; quand à nous, plutôt que de nous rendre, nous devons nous ensevelir sous les remparts. La patrie a les yeux ouverts sur nous, sachons mériter l'honneur d'être français.* Il parloit ainsi, lorsqu'un boulet de canon l'atteignit, et en tombant, ses dernières paroles furent : *Courage mes camarades!.... je meurs pour ma patrie!* L'artillerie ennemie fait un ravage cruel, plusieurs de nos canonniers tombent à côté de leurs pièces; on présente cependant une résistance active; les rébelles irrités se retranchent dans les faubourgs. Ordre du représentant du peuple Lecarpentier d'y mettre le feu. La vingt-huitième heure du siège sonne; l'ennemi attaque de nouveau, mais avec beaucoup plus d'acharnement; il se disperse, les uns filent sous les remparts, les autres s'approchent des palissades; ici ils gagnent un rocher escarpé dominant la ville, tandis que des tirailleurs les soutiennent par un feu rou-

lant; les habitans, de leur côté, déployent tous les ressorts de l'énergie républicaine; les femmes et les enfans forment des chaînes, de l'arsenal aux batteries; le service se fait avec la plus grande célérité, et l'air retentit de cette touchante strophe : *Amour sacré de la patrie, conduis, soutiens nos bras vengeurs*, etc. Nos batteries sont de nouveau pointés et font entendre un bruit terrible; dès lors l'ennemi estaccablé et foudroyé par une grêle de balle et de mitraille, il lâche pied, se retire en laissant les faubourgs et la grève jonchés de morts et de blessés. Nos troupes légères le poursuivent, démontent trois pièces de canon, tuent beaucoup de rebelles, font un bon nombre de prisonniers, s'emparent d'une partie des bagages, et rentrent chargés des trophées de la victoire. — Rien de plus touchant, rien de plus intéressant que de voir ces mêmes guerriers se porter ensuite vers l'incendie, qui, du sein des faubourgs, menaçoit la ville, en arrêter les progrés avec cette intrépidité, cet accord qu'ils avoient si bien développés contre le feu ennemi. Cette mémorable journée couta cent cinquante hommes environ à la République, et chacun de ces héros couta plus de dix esclaves.

Siege de Granville



Courage mes Camarades : je meurs pour ma patrie.

Le 24 Brumaire, An 3.

L'AMANTE BIENFAITRICE,

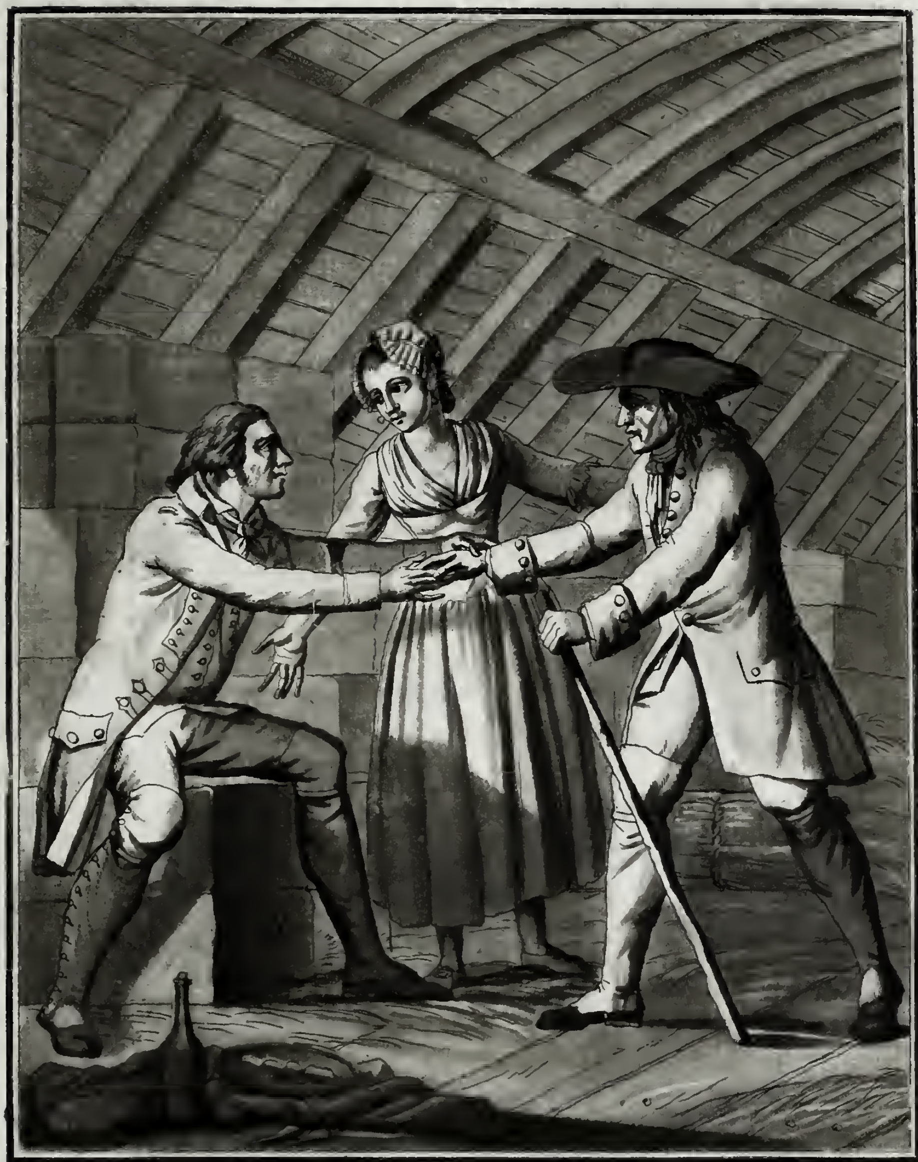
OU

LE SUISSE ARRACHÉ A LA MORT.

Le 11 *novembre* 1790 (*vieux style*).

LORS de l'exécrable affaire de Nanci, vingt-deux soldats du régiment de Château-vieux, furent condamnés à expier dans l'infâme supplice de la potence, l'honorable résistance qu'ils avoient voulu opposer aux projets perfides de Bouillé. Ces infortunées victimes du royalisme marchoient à leur dernière heure à travers une rue étroite; l'un d'eux profita d'un moment de presse pour se glisser furtivement dans une allée dont la porte se trouvoit ouverte; et, par un bonheur qui dut lui paroître encore plus délicieux, c'étoit celle de sa maitresse. On s'apperçut qu'il manquoit une victime; Bouillé, qui n'étoit point encore rassasié de sang, en ordonna les recherches les plus exactes; toutes les maisons de la ville furent visitées; mais on eut beau faire, les perquisitions devinrent inutiles; on se persuada qu'elle avoit trouvé le moyen de sortir de la ville. Les juges, les satellites, les bourreaux pouvoient-ils s'imaginer que ce soldat étoit resté au milieu de ses implacables ennemis, réfugié chez une jeune et timide personne, que le plus tendre amour engageoit à tout risquer pour sauver son amant, qu'elle avoit caché dans un grenier derrière d'anciens magasins de toile, où elle le nourrit pendant trois mois, à l'insu de tout le monde, de ses parens mêmes? Dans ces intervalles, un riche fermier du canton de Basle, qui avoit appris le carnage de Nanci, et l'horrible exécution des suisses de Château-vieux, ne recevant plus de nouvelles de son fils, inquiet de son sort, entreprend le voyage de la capitale de

la Lorraine. Personne ne peut lui donner des renseignemens. Sa douleur excite l'intérêt de tous ceux qui voient couler ses larmes. Enfin il apprend que son fils, quoique condamné, n'a point péri comme les autres. Un seul soldat du régiment lui dit: « Philippe alloit souvent dans une maison que je vous indique- » rai; peut-être y pourrez-vous obtenir quelque lumière sur votre » enfant. » Le vieillard y court avec empressement; il monte chez Elise, amante et protectrice du fils qu'il cherche avec tant d'inquiétude. Elle craint de trahir par une imprudence l'objet de sa tendresse, et assure qu'elle ignore ce qu'il est devenu. Elle promet seulement de faire des recherches, et prie l'étranger de repasser dans une heure. A peine est-il sorti, qu'elle vole au grenier, dépeint à son amant la figure de l'honnête homme qu'elle vient de voir, et lui rend compte de la conversation qu'elle a eue. « O ciel, c'est mon père! s'écrie l'infortuné; je ne le reverrai » peut-être jamais. » Le bon vieillard ne tarde pas à revenir, et il se trouva dans les bras de son fils. « Mon ami, infortuné Phi- » lippe, disoit Elise, sois sans alarmes, revois ton père. » Ils furent bientôt unis d'un nœud indissoluble. Les parens d'Elise consentirent à son mariage. Peu de jours après ce couple vertueux s'échappa, à la faveur de la nuit, d'une ville ou les bourreaux de Château-vieux dictoient encore des lois.



TRAIT D'HÉROISME ET DE FERMETÉ

D'une jeune femme de Saint-Milhier, dans la Vendée.

15 *Brumaire*, *an* 1er.

Qui peut douter du courage du sexe, quand on a vu, lorsque la Patrie fut en danger, des citoyennes françaises suivre les armées et prendre les armes?... Qui peut en douter, quand l'histoire rapporte beaucoup d'exemples, que des femmes, par leur héroisme, sauvèrent leur pays?... Argos, vigoureusement assiégée par les Spartiates, est délivrée par le génie de Thélésilla. Zurich, menacée par la fureur de l'empereur Albert, est arrachée du péril par les efforts de ses citoyennes. Bauvais alloit succomber en 1472 sans l'intrépidité de Jeanne Hachette. Et la France entiére ne doit-elle pas à Jeanne d'Arc la victoire remportée en 1417 contre les anglais, sous les murs de la ville d'Orléans?... Le courage est une vertu, il est le fruit d'une ame pure, pénétrée des principes de l'humanité, de l'amour de la Patrie et du désir de vaincre; il est donné en partage à l'homme, mais on ne peut le refuser aux femmes.

La Vendée, où le royalisme et le fanatisme exercèrent leur fatal empire, dont ils brûlèrent les villages, ou les firent abandonner de leurs habitans, ravagèrent les champs et les jardins, détruisirent les forêts; la Vendée fournit un nouvel exemple de ce que sont capables les femmes, dans les momens du plus grand danger.

Les rébelles gagnoient chaque jour du terrein, ils faisoient de nombreuses recrues dans ce pays et en égaroient les habitans. Le 15 brumaire de l'an 1er ils s'emparèrent de S.-Milhier et se portèrent dans toutes les maisons pour piller. Une jeune femme, entourée de ses enfans, étoit tranquillement assise dans sa boutique entre deux barils de poudre. Quand ils entrèrent elle tenoit

un pistolet à chaque main. A leur aspect cette héroïne les menace de faire sauter sa maison et toute sa famille, s'ils vouloient la forcer à se rendre. *Oui, je vous le répète*, leur dit-elle, *si vous me faites violence, vous périssez avec moi.* Ce mâle courage et cette ferme contenance en imposèrent aux brigands qui se retirèrent, étonnés de rencontrer une défense aussi vigoureuse dans une femme. Sa maison fut la seule respectée.

Une jeune femme de S.t Milhier.



Si vous me faites violence, vous perissez avec moi!

Le 15 Brumaire, An I.r

ACTE DE DÉVOUEMENT ET D'HUMANITÉ

Des citoyens DAVID et BOUTRON de Paris.

Des 28 nivose et 21 messidor, an 6.

L'HOMME généreux ne calcule jamais avec lui; il se croiroit coupable s'il ne venoit promptement, et lorsqu'il le peut, au secours de ses semblables. L'homme généreux aime et trouve de la jouissance à faire une bonne action; mais il lui répugne de la voir récompensée et connue... Qu'ai-je donc tant mérité, se demande-t-il? Je n'ai fait que mon devoir, j'ai vu mon semblable dans le danger, j'ai volé à son secours, j'ai cherché avec avidité, saisi avec joie et empressement tous les moyens de lui être utile... Heureux! si, écoutant la voix toujours sage de la nature, j'ai su mettre en pratique la loi qu'elle m'impose... Plus heureux encore! si j'ai pu arracher un malheureux du danger évident qui le menaçoit! — Comme toutes les belles actions sont le domaine de l'instruction publique, nous nous empressons de consigner dans nos fastes les traits suivans; ils caractérisent bien le peuple français.

Le 28 nivose, an 6, dans un moment où le lit de la Seine étoit accru prodigieusement, ensuite des pluies qui ne cessoient de tomber depuis quelques temps, un jeune enfant, de l'âge de douze ans, apprentif batelier, fait une chûte et est entraîné par la rivière. Il alloit être englouti, lorsque le citoyen *David*, ouvrier des ports, s'en apperçut. Il affronte le péril, se jette à la nage, atteint bientôt l'enfant et le ramène, non sans peine, sur le rivage. — A cette bonne action, *David* en joint une seconde. Là, le désintéressement dirigea ses mouvemens; ici, la bienfaisance et la générosité l'inspirèrent. L'officier public, instruit, fait appeler *David*, et lui remet, à titre de récompense, une somme de 24 francs. Il hésite un instant, il écoute son cœur, il accepte

en disant : *Je la reçois cette somme, je vais l'employer utilement, je la destine à vêtir le malheureux enfant que jai sauvé.* Cet enfant n'étoit en effet que couvert de haillons.

Le 21 messidor de la même année, le citoyen Boutron, compagnon charpentier, demeurant rue Bafroy, n°. 5, traversant la rue Saintonge, entend des cris douloureux sortir d'un puits. Il s'arrête, écoute attentivement, voit l'occasion de faire une bonne action, il ne la laisse point échapper et descend aussi-tôt dans ce puits. Deux hommes étoient occupés à le curer, lorsque tout-à coup l'eau augmente et les submergent; ils seroient infailliblement morts tous deux, sans le généreux empressement de *Boutron* qui parvint à sauver l'un d'eux, père de famille. Le second étoit mort. Satisfait d'avoir sauvé la vie à un de ses concitoyens, *Boutron* retourna gaiement à son chantier.

David, Ouvrier des Ports à Paris.



J'accepte votre argent; mais je le destine à vêtir cet enfant.

Le 28 Nivose, An. 6.

COURAGE EXTRAORDINAIRE

De Louis-Joseph MOREAU, trompette.

Nivôse, an 2.

Louis-Joseph Moreau, né à Soissons, département de l'Aisne, s'est engagé, à l'âge de douze ans, comme trompette dans le 5e régiment de dragons, dit de la Reine. Ce régiment ayant trahi au camp de César, il le quitta et vint à Cambrai où le général Ferrand le fit entrer dans le 18e de chasseurs à cheval. Parti pour la Vendée, il fut, avec un détachement de cinq cents cinquante hommes de son corps, appellé pour aller en éclaireurs vers l'ennemi, dont on voyoit quelquefois des pelotons s'avancer. *Moreau*, à la face des révoltés, sonne la charge; mais appercevant un de leurs escadrons former un cercle et cerner le représentant du peuple Thureau, il court précipitamment, fonce seul sur l'ennemi, décharge un grand coup de sabre sur la tête d'un cavalier, le renverse à ses pieds, se fait place, entre dans le cercle en disant : *Non, vous ne le retiendrez pas*... et d'un second coup de sabre coupe les rennes du cheval du représentant, que le traître Charette tenoit arrêté, et facilite par ce moyen la fuite de Thureau. Demeuré seul, au milieu de l'escadron, *Moreau*, l'intrépide Moreau, se vit saisir au collet par Charette, qui, d'un ton ironique, lui dit : *Allons trompette français, tu me parois courageux; crie vive le roi, et je te promets un sort heureux.* Méprisant un tel langage, Moreau, toujours digne de la liberté qu'il défend, répond avec fierté : *M. le général j'appartiens à la République, je la sers, je ne crains rien et je saurai mourir pour elle*!...Sur cette réponse, Charette ordonne de le mettre en pièce, aussi-tôt on tombe sur lui. Il est laissé pour mort, et les rébelles se retirent. Il y avoit près de quatre heures qu'il baignoit dans son sang et sur la neige, lorsque le général Santerre, passant par là, s'apperçut qu'il donnoit encore quelques signes de vie; il lui

prodigue aussi-tôt les secours dont il avoit besoin, l'enveloppe dans son manteau et le fait conduire à l'hôpital de Saint-Lambert. Thureau, de retour à Paris, rapporta à ses collègues le trait de valeur de Moreau, et sur sa proposition, la Convention nationale décréta que ce jeune héros seroit appelé devant elle. Il fut amené à Paris sur une litière, avec toutes les précautions qu'exigeoit sa position, et ensuite porté au milieu de la salle de la Convention. A la vue de ses nombreuses cicatrices, les représentans, les citoyens des tribunes firent retentir les voûtes du temple de la loi, des cris de la reconnoissance, et des larmes d'attendrissement coulèrent de tous les yeux. On vit alors pleuvoir autour de lui, de tous les coins de la salle, des mouchoirs contenant des pièces de monnoie. Ces dons volontaires, et seulement inspirés par l'humanité souffrante, furent ramassés et placés dans une corbeille. On la présente à *Moreau*, mais il la refuse : *Non, non, s'écrie-t-il, je n'en veux point, qu'on en dispose en faveur des pauvres indigents. J'ai versé mon sang pour la patrie, elle ne m'abandonnera pas; mais comme elle ne peut soulager tous les malheureux, qu'on leur distribue cet argent, ils en ont plus besoin que moi.* Les yeux étoient mouillés de larmes, et ce fut en ce beau moment, où d'un mouvement spontané, on lui accorda 1700 francs de pension. Il avoit reçu dix-sept blessures. Remis entre les mains du célèbre Desault, pour être soigné, Moreau fut guéri en très-peu de tems. On lui offrit alors d'entrer aux Invalides; il n'en voulut point, disant qu'il se sentoit encore assez de force, et qu'il vouloit l'employer au service de la République, et en effet il est admis dans un régiment de hussards. On veut le faire officier, il eut la générosité d'avouer qu'il n'avoit pas la capacité nécessaire, et préféra servir comme trompette. Son régiment fut ensuite envoyé à l'armée d'Italie, sous le commandement du général Schérer. Là, Moreau se distingua encore par sa bravoure. Ce fut là aussi où il eut une jambe emportée par un boulet dans les retranchemens au Cot d'Etantes. Il est aujourd'hui aux Invalides.

Louis Joseph Moreau, Trompette.



Non, vous ne le retiendrez pas.

An. 2.

NOEL VARSY,

Volontaire, né en Corse.

14 *thermidor, an* 3.

La Corse, réunie à la France, devenue libre avec nous grace à notre heureuse et mémorable révolution, a prouvé sa haîne pour la royauté, malgré la perfidie de quelques insulaires, et l'a fait éclater par des actions héroïques de courage, lorsque les anglais prétendirent s'emparer de cette île.

Après deux mois d'un siège vigoureux, et d'une défense opiniâtre, la garnison de Calvi fut contrainte de capituler, ne pouvant opposer une plus longue résistance. La ville étoit totalement rasée ou incendiée; la place démantelée du côté de terre, les pièces démontées, la plus grande partie des canonniers morts ou blessés ou malades; un magasin à poudre avoit sauté en l'air, l'autre étoit percé par les boulets, et il avoit fallu déposer les munitions restantes dans une tour menacée à chaque instant d'être incendiée, parce que la porte se trouvoit en face des batteries ennemies; les hôpitaux étoient encombrés, et n'avoient depuis un mois ni viande, ni alimens propres aux blessés et aux malades accablés par les fiévres et les dyssenteries, et les fusiliers étoient réduits à deux-cents-soixante, nombre insuffisant pour défendre les trois brèches que les anglais pratiquèrent à-la-fois sur deux bastions et sur une courtine, sans compter celle de la tour du palais. La garnison souffrit tous les maux qui accompagnèrent ce siège avec une constance et une fermeté républicaines. Sans aucune casemate, elle tint contre un bombardement de quinze jours, qui jeta plus de trois-mille bombes; elle résista dans le palais, qui n'étoit point à l'épreuve de la bombe, malgré les écroulemens des voûtes, qui blessèrent et écrasèrent beaucoup

de monde. Elle manqua d'alimens, excepté de pain et de légumes sans assaisonnemens, et se nourrit de viande de cheval, d'ânes et mulets : la pénurie fut si forte, qu'un œuf pour un malade se vendoit trente sols en numéraire ou cinq livres en assignats. Les femmes avoient oublié la foiblesse de leur sexe ; elles portoient des munitions dans les postes extérieurs attaqués par les ennemis, au moment même que le feu étoit le plus vif ; elles travailloient à transporter des terres sur les bastions pendant le bombardement.

Noël Varsy, jeune homme âgé de quinze ans, qui combattoit sans relâche avec un courage admirable, est frappé d'un éclat de bombe à la poitrine ; il va rendre le dernier soupir ; sa mère accourt et fond en larmes : *Ne pleure pas*, *ma mère*, lui dit-il, *je meurs pour la patrie.* En achevant ces mots, il expire.



DÉVOUEMENT
D'EDME PARLY.

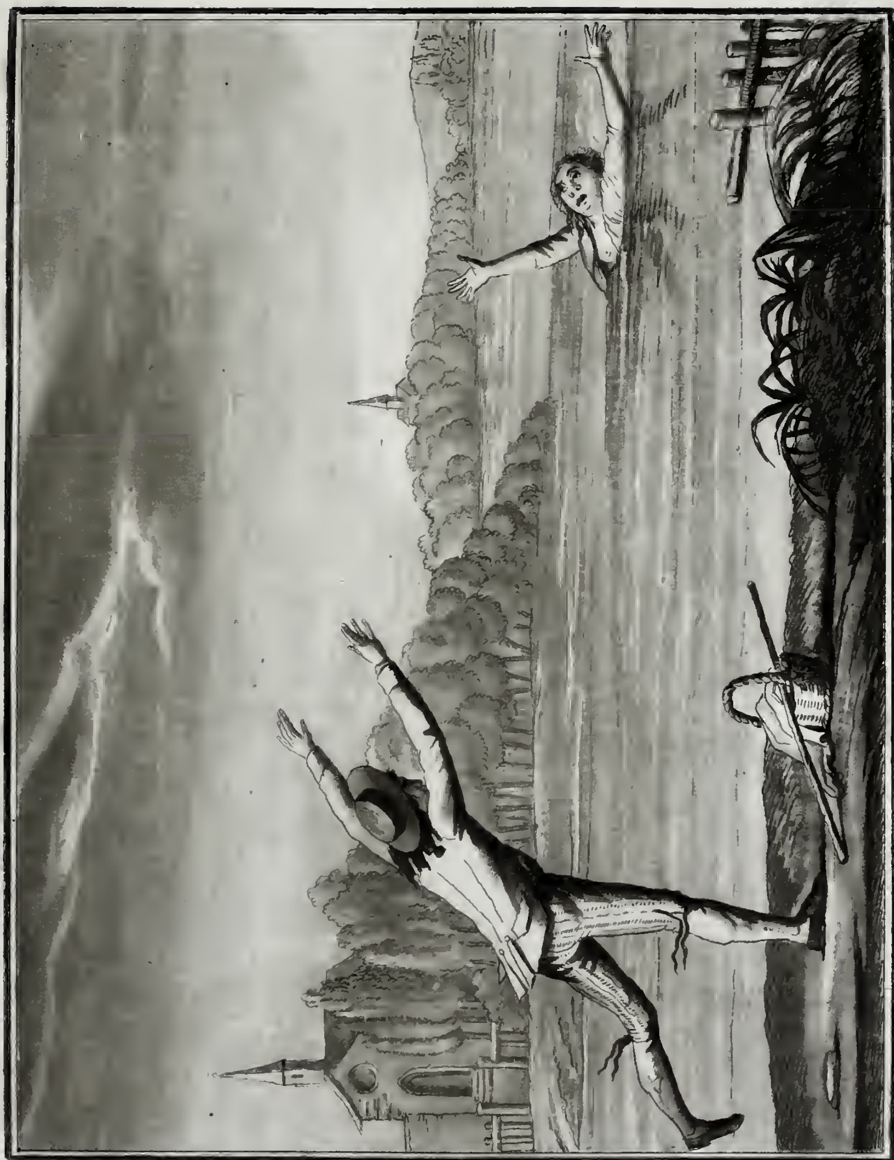
13 Messidor, an 5.

Une jeune fille de la commune de Joigny, département de l'Yonne, âgée de seize ans, lavoit du linge au bord de la rivière; une des nippes qu'elle tenoit lui échappa des mains, et fut emportée par le courant; elle voulut la ratrapper en s'avançant sur des roches, mais le pied vint à lui manquer, et elle tomba dans l'eau dans un endroit aussi profond que rapide. Edme Parly, âgé de quinze ans, qui cottoyoit alors cette rivière, ne s'apperçoit pas plutôt du péril où se trouve la jeune fille, que sans calculer le danger, il se précipite tout habillé au milieu des flots, et vole à son secours à cent-cinquante pas de l'endroit où elle étoit tombée, en s'écriant dans un transport d'humanité : « Non, tu ne périras pas, ou je périrai avec toi. » Il nagea si vigoureusement qu'il l'eut bientôt atteinte; il la saisit au travers du corps, et eut la force de la ramener au rivage. Plusieurs personnes qui y étoient accourues, s'empressèrent d'administrer à la jeune personne les secours dont elle avoit besoin, et applaudirent à l'action courageuse et bienfaisante du bon villageois.

L'administration municipale du canton de Joigny, en ayant été informée, invita cet honnête jeune homme à recevoir le prix civique dont il étoit si digne. Edme Parly, qui ne se doutoit nullement qu'il eut fait quelque chose d'extraordinaire, fut bien étonné d'être devenu l'objet de l'attention publique. La municipalité lui décerna une couronne de chêne, en présence des habitans du lieu et de toute la jeunesse, dans sa séance du 30 messidor, an 5; elle arrêta en outre que le nom d'Edme Parly

seroit inscrit dans les registres de la commune, et proclamé dans les fêtes de la jeunesse et de la reconnoissance, pour servir d'encouragement à ceux de son âge et d'exemple à tous les hommes.

O républicains ! nous voyons naître les jours heureux du mérite et de la vertu : songez que les bonnes actions sont maintenant récompensées.



HÉROISME DE DAVID,

Sergent de grenadiers de Bressuire.

10 septembre 1792, (vieux style.)

Les nombreuses actions qui ont signalées le dévouement et l'héroisme de nos braves défenseurs, apprennent, à tous les peuples, que, pour être libre, il ne faut que le vouloir, et que pour détruire une armée d'esclaves, un cœur pur, l'amour de la patrie et le courage suffisent. Laissons à l'antiquité ce qu'elle a de sublime et de grand; laissons lui aussi le bel exemple des Grecs au détroit des Thermopyles et à Marathon, et parlons d'un soldat républicain qui s'est distingué dans toutes les attaques où il s'est trouvé.

La vengeance nationale s'arme, et, précédée de la victoire, elle fait fuire de toutes parts les satellites du despote Castillan. A la journée du 20 septembre 1793, vieux style, nos braves se signaloient par leur bouillante intrépidité, et offroient le spectacle attendrissant d'un peuple de héros, punissant l'orgueil d'un roi et les injures faites à la nation française. D'un côté, le général Sahuguet entroit dans Esterry avec six cents hommes, de l'autre, trente grenadiers de l'avant-garde mettoient en fuite un ramas de vils soldats, tandis que David, nom bien cher à tous les amis de la révolution, se porte vers le camp ennemi, placé devant Prades, et secondé par les braves qu'il a l'honneur de commander, il s'empare de deux pièces de canon, d'une quantité de tentes suffisantes pour camper environ quatre mille homme, et fait un grand nombre de prisonniers. Il ne faut point passer sous silence que le succès de cette brillante victoire n'est dû qu'à des troupes de requisition, non aguéries, sans tactique, et seulement armées de piques. Ce sont elles cependant qui promenèrent la foudre républicaine dans tout le ci-devant district de Prades,

et qui le purgèrent des brigands qui l'infectoient depuis quelques mois.

David s'est rendu célèbre à la bataille du 28 août 1793. Il déploya à celle d'Ollete, le 4 septembre suivant, toute sa bravoure; mais il manifesta, dans la journée du 10 septembre 1792, toute la force de son ame, toute l'énergie de ses sentimens, toute l'étendue de sa haine contre les ennemis de la patrie. Ce brave sergent des grenadiers de Bressuire est blessé par une balle à l'estomach. Sans écouter ses camarades, qui lui conseilloient de quitter les rangs et d'aller promptement chercher guérison à l'hospice voisin; sans donner aucune attention aux douleurs que ce coup inattendu devoit lui causer, il prend son couteau : Que vas-tu faire, lui demanda son voisin?... *Arracher la balle que ces brigands viennent de m'envoyer*... Il coupe aussi-tôt la chair : *La voilà, je vais la leur rendre*... A ces mots, qui frappèrent ses camarades, il charge son fusil, et de la balle dont il venoit d'être blessé, il fait mordre la poussière à un ennemi

David, Sergent des Grenadiers de Bressuire.



La voila! je vais la leur rendre.

Le 10 7.bre 1792, V.S.

ACTE DE BÉNÉFICENCE

De GROSSE de Paris.

22 *novembre* 1789, *(vieux style.)*

Il est un sentiment pur et innocent chez l'homme simple et républicain, qui le porte naturellement à faire pour son semblable tout ce qui dépend de lui, de ses facultés et de ses moyens, pour lui procurer quelques soulagemens, quelque avantage réel, et quelque consolation à ses malheurs. Cette vertu est la bénéficence. Elle doit toujours être éclairée par la raison, dictée par le cœur, et conduite par la prudence; sans quoi elle pourroit, par la suite, devenir préjudiciable à celui pour qui elle a parlé. C'est sur-tout en faveur des malheureux, des hommes persécutés, des victimes des monstrueuses factions, que l'on doit exercer la bénéficence et toutes les vertus sociales. La révolution nous a plusieurs fois montré, dans ses fastes, des actions qui arrachent des larmes de reconnoissance, d'admiration et de satisfaction des ames vertueuses et sensibles. Témoin cette scène touchante à la Convention nationale, au sujet de l'enfant d'un volontaire de Gentilly. En partant, ce brave citoyen recommande safemme et son enfant aux patriotes. La commune se charge aussi-tôt de l'existence de l'épouse, et le maire adopte le fils. A la séance du 17 mars 1793, (vieux style) un représentant du peuple demande que ce jeune enfant soit adopté par la nation et éduqué à ses frais. La Convention, d'un mouvement spontané, se levoit en signe d'approbation, lorsque le maire, prenant l'enfant dans ses bras, s'écrie : « *Non, non, citoyens représentans, je l'ai adopté pour mon fils ! personne que moi ne lui servira maintenant de père. J'ai assez de bien pour moi et pour lui; je le ferai instruire, et à ma mort il aura part à mon héritage.* » Cet acte d'humanité et de générosité recueil-

lit les applaudissement de la représentation nationale et des citoyens des tribunes.— Le trait qu'on va rapporter ne mérite pas moins l'approbation de tous ceux à qui la vertu, la compassion et la bénéficence sont encore chers. C'est lui principalement qu'on a eu pour but dans cet article.

Le 22 novembre 1789, v. s. Grosse, aide-major du bataillon des Théatins, rentrant chez lui, trouve dans la rue un enfant de six ans, abandonné, pleurant et presque nud. Le froid étoit grand. Il ne voit que ce petit infortuné; il oublie qu'il a déjà sept enfans, il le prend dans ses bras et le porte à son épouse. En entrant il lui dit : « *Tiens, ma bonne amie, cet enfant est* » *malheureux, adoptons-le pour notre fils ; il sera le huitième.* » Le sentiment qui avoit porté Grosse à secourir cet infortuné, est bientôt partagé par son épouse qui le caresse, le réchauffe et lui donne des vêtemens. Le lendemain ils apprennent que le père et la mère de cet enfant sont réduits à la plus affreuse indigence, et qu'ils ont fait, sans succès, des efforts pour lui procurer l'entrée dans une maison de charité. Ces renseignemens indiquent à Grosse et à son épouse ce qu'ils ont à faire. Ils partagent le produit d'un médiocre bureau de tabac et d'une petite loterie, qui sont leurs seules ressources entre leur nombreuse famille et ces malheureux.

Grosse, Aide-Major du Bat.on des Théatins à Paris.



Ma bonne amie nous n'avions que 7 enfans; celui-là sera le huitieme

Le 29 9.bre 1789 V. S.

ACTE DE STOICISME

D'un Républicain de Givet.

Que le lâche qui n'aime point sa patrie, que l'esclave qui ne soupire qu'après la honte des fers, que le vil égoïste qui ne recherche que son intérêt personnel, que l'homme sans mœurs enfin qui ne s'occupe que des moyens de satisfaire son désœuvrement, son ignorance, et les désirs grossiers de ses passions, tournent en ridicule le stoïcisme, il n'en est pas moins une vertu mâle, sublime et républicaine.

Le stoïcisme nous porte au mépris des plaisirs et de la douleur. Il est le fait d'une ame vigoureuse. C'est lui qui nous fait admirer Caton, Porcie, Marc-Aurèle; c'est lui qui dicta l'arrêt de mort des coupables fils de Junius Brutus et de Manlius Torquatus; c'est encore lui qui soutint Sidney, Parker, Morgarot, Thomas Muyr, dans l'instant où leur patrie... Que dis-je?... où le despotisme condamnoit, les uns à la peine de mort, et les autres à la déportation.

Le stoïcisme ne connoît plus rien, pas même les liens si sacrés du sang, quand l'intérêt, la gloire et la prospérité de la République en dépendent. Voyons cette jeune Spartiate, impatiente de connoître l'issue d'un combat, arrêter le courrier porteur des nouvelles, et l'interroger... Ecoutons là... et admirons sa courageuse conduite... « Tes enfans sont morts sur le champ de ba-
» taille. — Ce n'est pas ce que je te demande; ma patrie n'a-t-
» elle plus rien à craindre? — Non... elle triomphe. — Hé bien!
» je me résigne avec plaisir à ma perte. »

Mais ouvrons les fastes de la France républicaine, et nous verrons que la première guerre de la liberté nous a laissé des modèles du stoïcisme le plus religieux. Parmi le grand nombre qui se présente à notre mémoire, nous distinguons les deux traits suivans.

Des vaisseaux anglais, depuis long-temps en croisière sur les côtes de la France, méditent la destruction totale d'une forte batterie de l'île de Rhé; ils s'avancent et essayent; mais le courage de nos braves les poursuit; un combat s'engage. Le fils d'un canonier républicain est emporté par un boulet de canon. Son père se retourne vers son commandant, qui plaignoit le sort de cet infortuné, et lui dit : *Mon officier, Dieu m'avoit donné ce fils unique, il vient de me le retirer; que sa mort ne nous empêche point de continuer à nous battre.* Il donna l'exemple, et par ses efforts la victoire fut décidée.

Le second, et celui que nous avons eu pour but dans cet article, est digne d'être cité : un jeune républicain de Givet est assailli et taillé en pièces par des hussards ennemis, qui cherchoient à piller. Il respire encore, on le charge sur un brancard et on le porte à la maison paternelle. Au lieu de gémir sur cet évènement, son père, dont l'ame s'est élevée au-dessus de l'humanité, et s'est embrasée du patriotisme le plus pur, s'écrie : *Voilà le plus beau jour de ma vie; j'avois un fils, il vient de verser son sang pour la liberté!* Ses deux autres fils, témoins de cette scène touchante, jurent sur le chevet du lit de leur frère de lui apporter chacun la tête d'un prussien à leur première sortie. Ce serment auguste arracha des larmes de joie à leur père : *O ma patrie*, disoit-il, *que je suis un père heureux!...* Ses deux fils partirent et tinrent parole.

Un Républicain de Givet.



Nous faisons serment de venger sa Mort

Le 16 Brumaire, An 3.

BELLE ACTION

Des femmes de Landrecies et de la citoyenne Grumeau, fille d'un officier municipal.

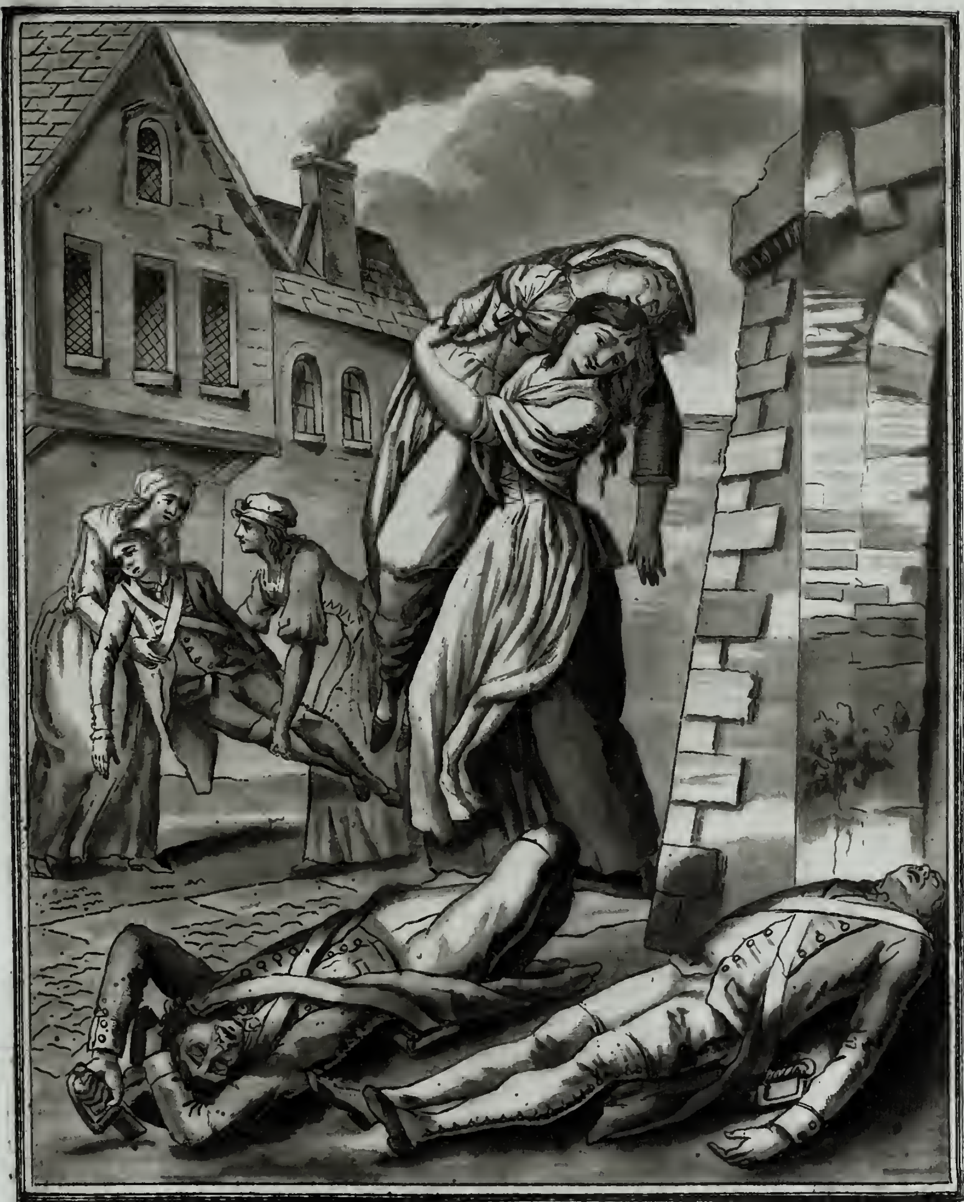
Le 13 *Messidor an* 3eme. (1er. *Juillet* 1793, *vieux style.*)

DEUX singularités sont à remarquer dans le siége de Landrecies. D'un côté on ne peut voir, sans admiration, l'intrépidité des jeunes gens, au-dessous de la première requisition, accourir de toutes les communes environnantes pour délivrer leurs frères de Landrecies; ces généreux frères qui, lors de l'attaque de la place par l'ennemi, avoient été immolés par la trahison et la lâcheté de la majeure partie d'une garnison forte de huit mille hommes. Les femmes même avoient partagé la bravoure et la fidélité républicaine de leurs concitoyens, lâchement abandonnés par cette garnison, et seules, elles auroient sauvé la place, si leur énergie n'eut été enchaînée par cette indigne troupe.

En effet, pendant la première attaque faite par les ennemis, le 13 Messidor an 3, ce sexe timide, s'élevant au-dessus de sa foiblesse ordinaire, avoit donné l'exemple de dévouement et de férocité. Au milieu d'une grêle de balles, elles parcouroient les rangs, et animoient, par leur présence, leurs maris et leurs enfans combattant pour la liberté. En vain l'airain grondant de tous côtés, fidèles à leur patrie, elles prodiguoient les plus tendres secours aux blessés, les relevoient, les portoient sur des matelas et dans leurs bras, sous des blindages. Elles pansoient elles-mêmes leurs blessures, et plusieurs furent blessés, en rendant ce triste mais consolant service à leurs concitoyens.

On admira, sur-tout, la citoyenne *Grumiau*, fille d'un

officier municipal, qui, plus forte que ses compagnes, portoit seule les blessés à l'hôpital; en s'écriant: *Qu'il est doux de souffrir pour sa patrie.* Elle bravoit le feu terrible de l'assiégeant, et oubliant le malheur qu'elle avoit eu de voir tomber son frère à ses côtés, elle ne s'occupoit que du soulagement des défenseurs de son pays.



UN ENFANT DE NEUF ANS,

Sauve, du milieu des flammes, sa sœur encore au berceau.

Le 12 Fructidor, an 5 (septembre 1797, vieux style).

On ne sauroit donner trop de publicité aux traits de dévouement et de courage que font quelquefois éclater des personnes généreuses, pour arracher leurs concitoyens d'un péril éminent, ou d'une mort certaine. Plus ces belles actions sont rares, plus elles méritent l'attention des amis de l'humanité, qu'elles réconcilient avec le misantrope austère et farouche, qui prétend que l'homme, toujours en proie au seul intérêt personnel, est incapable d'aucune des vertus qu'exige l'union sociale. Nous avons pourtant rassemblé, dans nos Fastes du peuple Français, plusieurs exemples qui prouvent, sinon l'extrême fausseté de ce principe, du moins qu'il est des ames privilégiées dont il est méconnu. Malheureusement c'est un enfant de neuf ans, et un simple villageois, qui est le héros du trait que nous allons présenter à l'admiration de nos lecteurs : on sait que dans cet âge tendre on n'a point encore eu le tems de devenir dur et égoïste, et que les habitans des campagnes sont loin d'avoir l'insensibilité du riche et orgueilleux citadin. Mais ce trait d'une vertu sublime et naïve, a quelque chose de si touchant, que nous l'avons cru digne des crayons de la peinture et du burin de l'histoire.

Le 12 fructidor, de l'an 5, vers sept heures du matin, les maisons de sept pauvres cultivateurs de la commune rurale d'Aiguillon, près de Bordeaux, furent la proie des flammes, qui, en moins de demi-heure, consumèrent le peu de meubles et effets qu'elles contenoient. Le père et la mère d'une de ces malheureuses famil[les] étoient absens de leur maison, où dormoient trois enfans, do[nt un] à la mamelle, l'autre de l'âge de sept à huit ans, et le troi[sième]

neuf. Le dernier, éveillé par la fumée, voit la maison en feu, il sort saisi d'effroi, mais bientôt il se retrace ses deux sœurs au milieu des flammes, et se reproche de les abandonner; il rentre précipitamment, sans considérer le danger où il s'expose, se jette dans des tourbillons de feux et de fumée, saisit le berceau où repose sa plus jeune sœur, et vient la déposer à l'abri de l'incendie. Cet heureux succès l'encourage à s'exposer de nouveau, il traverse encore les flammes, en s'écriant : « Je conserve les jours de ma » plus jeune sœur : quel bonheur si je pouvois encore sauver » l'autre ! » Il appelle à grands cris cette sœur qu'il avoit laissée endormie; elle répond, mais le plancher s'écroule, une colonne de feu les sépare et cette malheureuse est entièrement consumée; en vain son frère l'appelle, la cherche, elle n'est plus. Il veut lui-même éviter la mort : déjà le feu occupoit toutes les avenues. Cependant il s'encourage, il franchit les flammes, mais il n'en sort qu'à demi-brulé. Il fut moins sensible aux douleurs cruelles qu'il éprouva jusqu'à son rétablissement, qu'au chagrin de n'avoir pu conserver les jours que d'une de ses sœurs.


Labrousse aqu f°

ACTE D'HUMANITÉ

DE GERBEAU JEUNE,

De Francval, près Cahors.

Le 2 avril 1793, vieux style.

FRANCVAL est une petite commune qui s'est constamment distinguée par son patriotisme pendant toute la révolution. Là, se trouve un pont : un citoyen du lieu le traversoit tout en sueurs. Il sortoit du marché où il avoit mesuré beaucoup de grains : il étoit harassé, et ne demandoit que du repos; mais en jettant par hazard les yeux sur la rivière, il apperçoit un enfant qui se débat dans l'eau, et qui est sur le point d'être entraîné par le courant, épuisé par une lutte au-dessus de ses forces. *Gerbeau* le jeune, (c'est le nom du citoyen que ce spectacle frappe du haut du pont) à cette vue, oublie et les sueurs qui découlent de ses membres, et la fatigue qu'il vient d'essuyer. Le cri de l'humanité a retenti dans son cœur : ses propres maux ne sont rien pour lui; il se précipite d'un seul trait, se jette à la nage avec force, et parvient jusqu'à l'enfant; un moment plus tard l'innocente créature périssoit sans secours : il la prend sous son bras, et revient déposer sur le sable son précieux fardeau.

On accourt. Le père et la mère expriment leur reconnoissance par des larmes, et offrent à Gerbeau une bourse pleine d'or. — Homme généreux, qui vous exposiez à périr pour sauver la vie à notre enfant, prenez ce gage de nos sentiments. — Gerbeau repousse ces offres, en disant avec cette dignité que nos crayons se sont efforcés de rendre. *Gardez votre or, rien ne peut me payer de mon bonheur, que mon bonheur même.*

Oui, du peuple Français, tel est le caractère. Il a toutes les vertus; soldats et citoyens, tout le monde fait son devoir pour le seul plaisir de le faire. Le salaire d'un homme de bien est dans son cœur. Il est toujours payé d'avance, et de ses propres mains. Le nom de Gerbeau devoit sans doute figurer dans cette galerie de bravoure, de patriotisme, et d'humanité.





ACTE
DE BIENFAISANCE ET D'HUMANITÉ
DE CANGE,

Commissionnaire à la Maison d'arrêt de Lazare, à Paris.

10 *Thermidor, an* 3.

Un simple commissionnaire a donné un exemple admirable de générosité et de bienfaisance, qu'on ne sauroit trop répéter aux égoïstes et aux riches qui font un si mauvais usage de leur fortune.

A l'époque où l'anarchie sacrifioit un nombre immense de victimes, George, père de famille, est incarcéré à la maison d'arrêt, dite Lazare; sa femme et ses enfans n'existoient que du fruit de son travail; ce père infortuné, privé de tout, mais sans remord, n'étoit inquiet que sur le sort de sa famille. Pour s'en procurer la triste connoissance, il lui envoie un commissionnaire qui servoit les prisonniers. Cet homme, toujours rempli de zèle en faveur des malheureux reclus, part, arrive au réduit obscur de cette déplorable famille; il la trouve dans les pleurs et la plus extrême misère. Il s'approche de la mère, épouse du prisonnier, et, les yeux remplis de larmes, il lui dit avec douceur: « Consolez-vous, brave citoyenne, votre mari a fait connoissance » dans la prison d'un homme riche, qui lui a donné un assignat » de cinquante francs; il m'a chargé de vous l'apporter, le voilà.» Il retourne ensuite à la prison, va trouver le détenu. « J'ai vu, lui » dit-il, votre famille; elle se porte bien; elle s'est procuré des » secours; une voisine lui a prêté cinquante francs; elle me les a

» confié pour vous les remettre ; et elle vous exhorte à vivre tran-
» quille. » Le charitable commissionnaire se retire après avoir répandu ces utiles secours. Cependant arrive le 10 Thermidor ; l'innocence de l'honnête George est reconnue, ses fers sont brisés ; il revole vers son épouse, lui témoigne qu'il veut remercier son obligeante voisine, qui a daigné lui prêter la somme qu'il a reçue, et dont il avoit le plus grand besoin. La femme à son tour lui parle des cinquante francs qu'elle a touchés, qui l'ont aidé à faire subsister sa famille. George ne sait ce que cela signifie, et court à la prison pour en demander l'explication au commissionnaire. Il le trouve à la porte, où il se tenoit ordinairement, et voit avec surprise qu'il paroît vouloir le fuir, qu'il a l'air embarrassé. « Quoi !
» c'est vous, lui dit-il, qui m'avez secouru et ma famille. — Je
» n'ai fait qu'une chose très-simple, lui répondit le bienfaisant
» commissionnaire ; je n'avois que cent livres : j'aurois voulu
» en posséder davantage. »

Cange est le nom de cet homme estimable. L'artisan qu'il avoit si généreusement obligé, se fit un devoir de le publier ; ce trait d'une vertu si rare causa l'étonnement qu'il devoit naturellement produire de nos jours. Cange fut présenté à la Convention nationale ; il reçut du président l'accolade fraternelle, et l'Assemblée ordonna la mention honorable et l'insertion au bulletin de cet acte extraordinaire de bienfaisance, qui, aux yeux de plusieurs personnes, passeroit pour une fable, si elles n'en avoient été témoins.


JUGEMENT
PART
arete

ACTION VERTUEUSE
DE CLAUDE BITRY.

Vendémiaire, an premier.

LA bienfaisance, ce penchant naturel, qui nous porte à secourir, même notre ennemi, lorsqu'il se trouve dans le besoin, cette vertu fidelle et si touchante, l'honneur de l'humanité, n'est le partage que d'un petit nombre. Le français toujours grand, toujours généreux, toujours sensible dans les combats, comme après la victoire, chez l'etranger, comme dans sa famille; se distingue essentiellement par les vertus les plus douces et les plus cheres à l'humanité. Au commencement de Vendémiaire de l'an premier, 24 prisonniers de la Vendée sont conduits à Saumur. Arrêtés dans une petite commune pour se rafraîchir, ils furent rencontrés par un de leur ancien prisonnier, *Claude Bitry*, menuisier, residant à Paris rue de la Licorne n°. 3, alors Section de la Cité. Ils se reconnoissent de part et d'autre; et quoique celui-ci ait éprouvé toute leur atrocité, il sait étouffer l'esprit de vengeance; il leur pardonne, ferme les yeux sur le degré d'avilissement où sont plongés des êtres assez stupides et assez dégradés pour se refuser aux bienfaits de la liberté qui leur sourioit; enfin il oublie tout, le malheur seul le frappe; il ne voit plus dans ses bourreaux que des hommes, il prend part aux besoins qu'ils éprouvent, s'approche d'eux, leur distribue un pain pesant 27 livres, qui, dans le moment de la plus affreuse disette, venoit de lui coûter sept francs en numéraire, et leur parle ainsi : « J'ai cruellement souffert tout le temps que vous m'avez re- » tenu prisonnier, vous me priviez de tout, chaque jour vous » ne me donniez qu'une demie livre du plus mauvais pain; vous » me refusiez jusqu'à la paille pour me reposer; vous poussâtes

» même la barbarie jusqu'à me couper les cheveux, ainsi qu'à
» mes camarades. Eh bien! apprenez que chez un peuple libre
» on rend toujours le bien pour le mal. Quant à moi je déclare
» que si ceux, dont vous avez justement excité le ressentiment,
» vouloient, dans la route, se porter contre vous à des excès,
» mon corps servira de rempart aux vôtres. Vous êtes sous le
» glaive de la loi, c'est à elle à examiner votre conduite et à
» vous punir. »

Le citoyen Jannau, capitaine de la compagnie des Patriotes, réfugiés dans la Chateigneray; informé d'une conduite aussi magnanime que généreuse, voulut connoître le nom de ce vertueux républicain, il l'interrogea : « Je m'appelle Claude Bitry : j'ai dé-
» laissé ma femme et mes enfans, que j'aime comme moi-même,
» pour courir au poste où l'honneur et le salut de mon pays
» m'appelloient; je vais maintenant rejoindre mon corps, (le
» 8e bataillon de Paris) où je resterai tant qu'il existera un seul
» révolté à détruire. »

Ce n'est pas tout, ce courageux soldat, au rapport de ses camarades, fit plusieurs belles actions, parmi lesquelles on distingue le zèle qu'il apporta à secourir six de nos soldats faits prisonniers et à les aider même après leur élargissement.

Cette conduite admirable a été vivement applaudie par la Convention nationale; elle a été offerte en exemple par les commissaires nommés par la section de la Cité, lors de la distribution d'un prix donné par la citoyenne Bidault, et destiné au trait le plus héroïque d'un citoyen de cette section. Son nom fut proclamé au milieu des acclamations universelles, et consigné au procès-verbal. Des secours furent aussi accordés à son épouse et à ses enfans qui se trouvoient alors dans l'indigence.

Claude Bitry.



J'ai bien souffert, étant votre prisonnier! vous êtes malheureux j'ai tout oublié.

Le 4 Vendemiaire, An 2.

TRAIT D'HUMANITÉ

Du Citoyen MAILLY de Paris.

12 *Prairial*, *an* 6.

Tandis que nos braves héros revenoient sur nos frontières couverts des lauriers de la victoire, et décorés des trophées de leurs brillans exploits, des citoyens, restés dans l'intérieur, recevoient des mains de la reconnoissance la couronne civique que leur méritoient leur humanité et l'estime de leurs compatriotes. Qu'il est consolant de placer, près des hauts faits de nos illustres défenseurs, les belles actions qui honorent la patrie et l'espèce humaine.

Le citoyen *Mailly*, préposé au mesurage et au recensement des bois, étant de service, le 12 prairial, an 6, aux berges du Gros-Caillou, apperçut une jeune fille, de l'âge d'environ vingt à vingt-deux ans, dont le visage annonçoit de l'altération, et qui s'approchoit à diverses reprises du bord de l'eau, dont elle sembloit mesurer de l'œil la profondeur. *Mailly* l'aborda pour lui dire de s'éloigner, ce qu'elle fit. Mais, peu rassuré sur l'intention de la jeune personne, il se cache derrière une hauteur de la berge, pour être à portée de mieux l'observer. Il ne tarda pas à la voir revenir vers le bord de l'eau. *Mailly* ne doutant plus de son intention, court, vole auprès de la jeune infortunée, et parvint à la saisir au moment où elle alloit se précipiter dans la Seine, en s'écriant : *Non tu ne périras pas, et malgré toi je veux te sauver la vie.* Le juge-de-paix, prévenu de cet évènement, fait avertir ses parens, domiciliés rue Louis, au marais. Le citoyen *Mailly*, chargé de cette mission, l'accepte avec transport : ils accourent auprès de leur fille, et sont assez heureux pour faire retentir dans son cœur la voix du sang et de la nature. On offre de récompenser les soins du généreux *Mailly*;

mais celui-ci n'oublie pas que la récompense d'une bonne action consiste dans la satisfaction de l'avoir faite.

Le Bureau Central lui a adressé la lettre de félicitation suivante, le 14 dudit mois de prairial : « Le Contrôleur général au » Recensement et Mesurage des bois et charbons nous apprend, » citoyen, qu'une jeune personne, nommée *Alexandrine Vigoine*, a tenté, le 12 de ce mois, de se précipiter dans la » rivière, et que c'est à votre prudence et à vos généreux soins » qu'elle est redevable de n'avoir pas exécuté son affreux projet. » La conduite que vous avez tenue en cette circonstance, honore » autant votre humanité que votre désintéressement, il est à » désirer qu'elle trouve de nombreux imitateurs. Cette belle » action, dont vous avez déjà trouvé la récompense dans votre » cœur, vous assure des droits à la reconnoissance de toutes » les ames honnêtes et sensibles, et c'est avec plaisir que le » Bureau Central vous paye en ce moment le juste tribut de » la sienne, etc. »

Mailly, Préposé au recensement des Bois.



Malheureuse, j'ai observé vos pas! malgré vous je sauverai vos jours.

Le 12 Prairial, An 6.

COURAGE DE DERVIEUX

Cavalier du 13eme. régiment.

Le 13 *Fructidor, an* 3eme. (30 *Avril* 1793, *vieux style.*)

On ne peut lire, sans surprise, sans étonnement, les traits de valeur qui ont éclaté parmi nos guerriers ; soldats, officiers, tous au milieu des combats ont donné des preuves du même dévouement, de la même intelligence, et du même héroïsme ; défilés à passer, montagnes à gravir, rivières à traverser, précipices à franchir, mauvais temps à supporter, bivouacs continuels, la faim, la soif, le froid, la chaleur, l'insomnie, et s'il faut l'avouer, quelquefois un dénuement total des choses les plus nécessaires, tels sont les obstacles contre lesquels ont lutté ces braves athlètes de la liberté, et ce qu'ils ont vaincu. — Mais toutes ces fatigues toutes ces privations tiennent à l'état militaire, diront, sans doute, ces dépréciateurs intéressés à ne rien trouver de bien. Les autrichiens sont aussi braves que les français..... — Et l'esclave qui combat pour un intérêt qui ne lui est pas personnel peut-il ressembler à celui qui défend sa femme.... ses enfans ; peut-il avoir ce sentiment intérieur de la noblesse de son existence qui l'égale à tout, ... en ne le plaçant au-dessus de personne. C'est ce sentiment inséparable qui anime nos guerriers, et les soutient dans les momens les plus critiques.

Mutius Sœvola laissa tranquillement brûler sa main devant un tyran, pour lui donner une juste idée du courage de ses compatriotes. *Dervieux* nous donne un exemple plus simple, mais non moins admirable du courage républicain.

Dervieux cavalier du 13eme. régiment, est fait prisonnier, à la prise de Landrecies, le 12 fructidor, an 3eme. : on le conduit devant le général autrichien qui lui demanda des renseignemens

sur la position et la force de l'armée. D'abord on employe les promesses les plus séduisantes .... l'or est étalé devant lui..... un mépris silencieux fut la seule réponse du républicain. Enfin le général, au lieu d'applaudir à un si noble désintéressement, le menaça du dernier supplice, s'il s'obstinoit à se taire..... Déjà la mort est devant ses yeux.... —*je suis ton prisonnier*, lui répond avec fierté Dervieux, *mais je ne suis pas un traître*; *tu feras de moi tout ce qu'il te plaîra, mais je périrai plutôt mille fois que de proférer une parole qui fut préjudiciable à ma patrie.*

Que ne doit-on pas attendre de pareils hommes.

Le général autrichien rentrant en lui-même, respecta la fermeté de ce brave républicain et cessa de le tourmenter.



ACTION HÉROIQUE
DE BARAILLIER,
Canonnier au 5e. bataillon de Rhône et Loire.

Le 10 août 1793, vieux style.

NI chez les anciens, ni chez les modernes nous n'avons trouvé rien de comparable au trait d'héroisme, sujet de cette estampe. Au village d'Oostrappel, le 10 août 1793, jour mémorable sous tous les rapports, tout un détachement de cavalerie autrichienne fond à l'improviste sur une pièce de canon du calibre de quatre, et qui étoit servie par huit braves. Le nombre et l'avantage des hussards à cheval ne font pas peur à nos fantassins. On peut quelquefois surprendre les républicains français, mais jamais on ne les trouve dépourvus de courage. Ils savent se battre et se défendre contre tous ceux qui se présentent : la mort même n'est rien pour eux..... Le combat s'engage, il étoit trop inégal pour avoir une heureuse issue du côté des nôtres; mais du moins il ne fut pas sans gloire pour eux. Après une longue et vigoureuse résistance sept de nos huit héros tombent autour de leur canon, *Baraillier* reste seul. Tout autre que lui eût cru pouvoir, sans honte, cesser une action qui déjà le mettoit à l'abri de toute imputation de lâcheté. Quand on voit tous ses camarades étendus à ses pieds, on ne craint pas le blâme en acceptant la vie, après l'avoir disputée si long-tems : mais non, *Baraillier* pense autrement : on lui dit : *Rends-toi, et livre-nous ta pièce de canon*. *Baraillier* regarde fièrement ses ennemis éton-

qu'il dirige sur les cavaliers assaillans; c'est dans cette noble attitude qu'il les attend, et brave la mort. Le peu qu'il a dit, ses gestes, sa contenance, tout en lui en impose un moment. L'ennemi forcé de l'admirer, lui dit encore : — Rends-toi ! — *Soldats Autrichiens*, replique Baraillier, *ne m'avez-vous donc pas entendu, eh bien ! je vous le répète, vous pouvez me massacrer, mais vous ne sauriez m'obliger à la honte d'une lâcheté. Un républicain ne se rend pas.*

En disant ces mots, il lâche son dernier coup de pistolet, tue un des hussards; et reçoit à son tour le coup de la mort sur son canon, que ses bras, même après son trépas, tiennent encore serré contre son sein.

Des Français, à la place des Autrichiens, n'auroient pas eu sans doute l'atrocité de faire périr un tel ennemi. Il méritoit un meilleur sort. Mais des soldats qui se battent pour une cause étrangère à eux, ne sont plus des hommes. C'est une *meute* qu'on lâche sur un lion généreux.



TRAIT DE BRAVOURR
DE BERNOVILLE
Garde-chasse de la forèt de Baurevoire, près Landrecies.

Le 16 *Prairial an* 3eme. (4 *Juin* 1793, *vieux style.*)

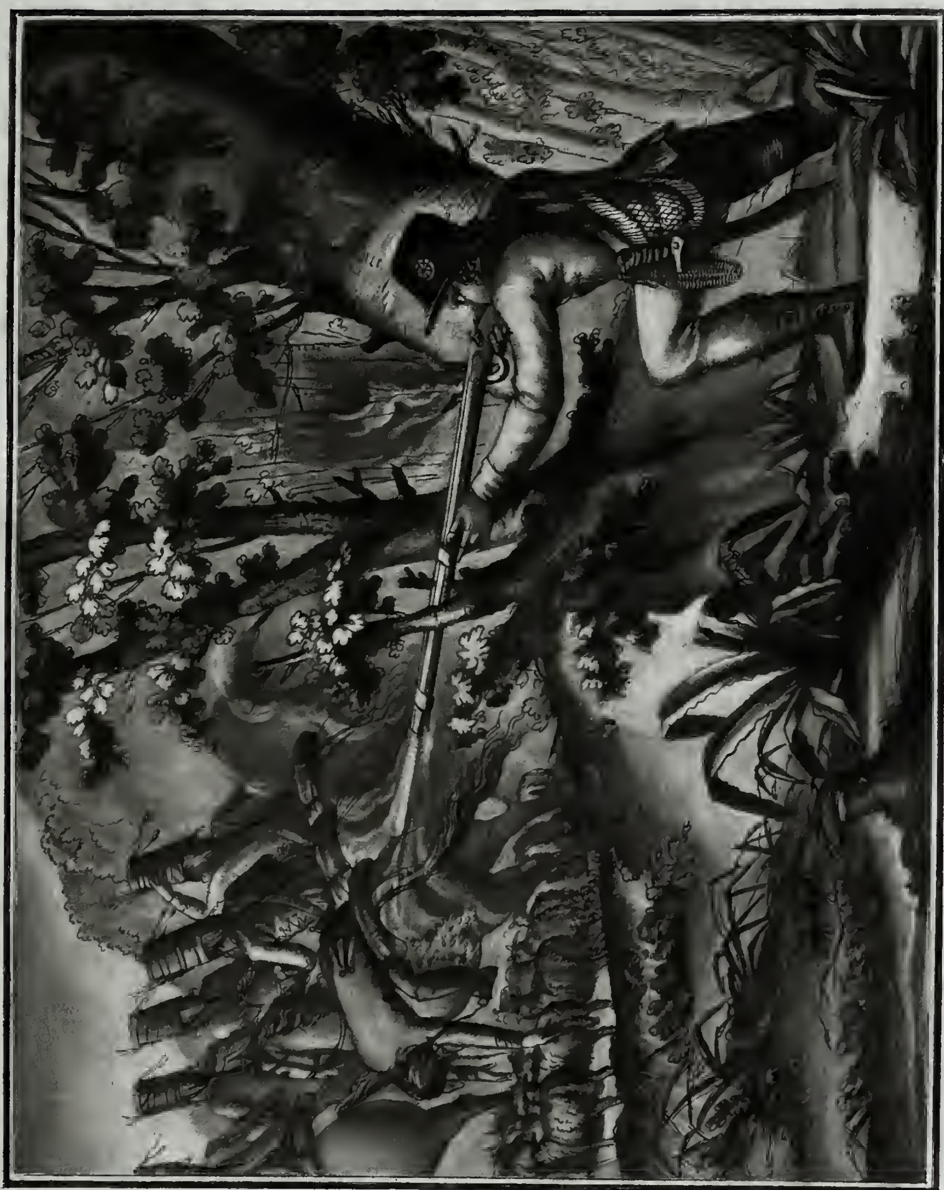
OUI sans doute nous sommes comptables envers la postérité de toutes les vertus qui croissent sur le sol de la république, et du nom même de ces généreux citoyens, qui se font une étude salutaire de les dénoncer à l'estime nationale. Ils ont bien mérité de la patrie tous ceux qui l'enrichissent de ces trésors que la modestie ou la timidité lui déroboient.

Si les citoyens se doivent tout entiers à la patrie, la patrie se doit aussi toute entière aux citoyens, et c'est de cette réciprocité de services que naît une harmonie délicieuse entre tous les membres qui composent l'immense famille des républicains; heureux les représentans d'un grand peuple, qui peuvent, en son nom, reconnoître les bienfaits de chaque individu, et répandre sur lui l'abondante rosée de la bienfaisance nationale. Heureux encore celui qui consacre ses veilles à retracer les scènes touchantes qui préparent et font éclore ce bonheur. Avec quel étonnement n'a-t-on pas appris le trait de bravoure du garde-chasse Bernoville.

Le 16 prairial, au 3eme. dans le voisinage de Landrecies, dix-sept à dix-huit houlans avoient volé plus de quatre cents bêtes à laine, plusieurs chevaux et quelques vaches. Ils se retiroient avec leur proie en longeant la forêt de-Beaurevoire. *Jean François Bernoville*, garde de cette forêt, conçoit le projet de leur arracher le fruit de leur brigandage; il est seul, mais républicain. Armé d'un fusil à deux coups, et de deux pistolets,

il s'embusque dans la forêt, — puis criant d'une voix forte, comme s'il commandoit un corps de troupes..... *à moi, mes camarades..... garde-à-vous! .... feu....* aussitôt il tire sur les houlans; tue un cheval, blesse deux cavaliers, met le reste en fuite, ramène les bestiaux volés, et les rend gratuitement au propriétaire.

C'est ainsi que le vrai républicain unit à la bravoure la générosité, et que dans toute sa conduite se déployent tour-à-tour toutes les vertus.



ACTION HEROIQUE DE THURING,

Adjudant général, chef de brigade.

Le 8 septembre 1793, vieux style.

Que de détails précieux sont perdus pour l'histoire du peuple français, dans la foule des belles actions qu'il a produites dans toutes les rencontres ! Nous ne saurions inviter, avec trop d'instances, les guerriers qui survivent, ou qui échappent aux dangers d'une bataille, de recueillir et de transmettre les beaux traits, dont ils sont les témoins. Qu'ils imitent Lefèvre, lieutenant au premier bataillon de la Sarthe. Sans le soin qu'il prit d'écrire sur le champ de la victoire ce qui venoit de se passer sous ses yeux, nous serions privés de la douce satisfaction de rendre un hommage public à la valeur imperturbable de Thuring, adjudant-général, chef de brigade. Il menoit au combat une colonne; piqué de la résistance que lui oppose une autre colonne ennemie, il détache de la sienne le premier régiment de la Sarthe, et se met à la tête; son dessein est de prendre l'ennemi en revers. Cette manœuvre s'exécute avec zèle, ponctualité; et la colonne qui résistoit est obligée de battre en retraite; mais Thuring est mal payé de son plan de campagne : son bras droit est frappé d'une balle. Il distingue à travers la déroute des fuyards, le guerrier qui lui a fait ce présent en partant. —Le drôle, s'écrie-t-il, n'est pas mal-adroit; mais il faut que je lui rende la monnoie de sa pièce; — au même instant, il arme sa main gauche d'un pistolet, et tire; son adversaire tombe et meurt. — A d'autres! dit Thuring, tout blessé qu'il est. — Mais un autre coup de feu le terrasse lui-même,

et son cheval est tué sous lui. — *Camarades ! un cheval ! vîte ! Il faut vaincre ou mourir. Vive la république !* — Cette fois cependant, ses blessures trahissent son intrépidité : son sang coule de plusieurs plaies profondes, et sa force l'abandonne tout-à-fait.—L'affaire se passoit dans la forêt de Mormale.—Ses camarades en l'admirant sont forcés de le retirer du combat : ils le transportent dans une barque pour le conduire à Landrecie, où l'on pansa ses plaies : aucune n'étoit mortelle, et notre héros fut conservé pour de nouvelles actions dignes de celles qui fait le sujet de cet article, et qui, nous l'espérons, pourront nous parvenir de même.



BELLE ACTION

D'un Soldat de la 86e demi-brigade.

17 *Prairial, an 6.*

AMES sensibles ! lisez et publiez partout le trait suivant ; il est digne de fixer votre attention et de recueillir vos applaudissemens !... Ah ! qu'il seroit agréable de pouvoir en présenter souvent de semblables !... C'est un des enfans de la grande nation, qui, après avoir cueilli des lauriers dans les combats, s'est illustré par une belle action. L'humanité l'inspira, et la modestie, cette vertu si douce et si rare, en laisse encore le nom du héros inconnu.

Le 17 prairial, an 6, un enfant de six ans, portant un autre enfant de deux à trois ans, fait un faux pas et tombe dans la rivière à Bergerac, à côté du bateau de passage établi sur la Dordogne devant cette commune. Le courant entraîna bientôt ces deux victimes : elles alloient infailliblement passer sous la gabarre et y trouver une mort certaine, lorsqu'un soldat de la 86e demi-brigade, témoin de ce funeste accident, ne consultant que son courage et son amour pour l'humanité, se jetta précipitemment à l'eau et ramena sur le rivage ces deux infortunés. Il les délivra du danger imminent qui les menaçoit, et dit, en les remettant à un citoyen qui se trouvoit là : *Que je suis heureux ! j'ai sauvé ces deux enfans. Prenez-en bien soin; pour moi je retourne à mon poste.*

L'administration municipale de Bergerac désirant connoître le nom de ce brave militaire et lui témoigner sa gratitude particulière, fit inviter le citoyen Guérin, capitaine, commandant provisoire de la place de Bergerac, à se rendre dans son sein. Il se présenta bientôt. Le président, après lui avoir donné connois-

sance de l'action louable d'un des militaires qu'il commandoit, lui demanda, au nom de l'Administration, de donner le nom de ce vertueux citoyen. Guérin annonça qu'il alloit, sur le champ, s'en occuper. Après avoir pris les informations les plus scrupuleuses, il revint à la municipalité, et dit que toutes ses recherches avoient été inutiles, qu'il n'avoit pu découvrir l'auteur de cet acte d'humanité. Alors l'administration municipale, par l'organe de son président, l'invita à témoigner, à la garnison assemblée, toute l'étendue et la vivacité de sa reconnoissance, sa sensibilité et ses sincères regrets de ne pouvoir consigner dans les fastes de la ville le nom d'un militaire aussi recommandable. Sur la réquisition du commissaire du Directoire exécutif, l'Administration ordonna l'insertion, en son procès-verbal, de cette belle action, et l'envoi au Ministre de la guerre et à l'Administration centrale.

Un Soldat de la 86e. demi Brigade.



Prenez en bien soin: pour moi je vais retourner à mon poste.

17 Prairial, An 6.

ACTION HÉROIQUE
DE DOUGADOS,
Sergent-major au 2e. bataillon du Tarn.

Le 19 février 1793, vieux style.

Il est une foule de *demi-héros* (qu'on nous permette cette expression nouvelle!) qui au premier coup de feu, à la première égratignure se croyent le droit d'occuper toute l'armée autour d'eux, soit pour charmer leurs douleurs par des éloges, soit pour leur prodiguer les soins de toute espèce. Un héros véritable a beau faire pour son pays, il croit n'en avoir jamais fait assez, et n'exige pas qu'on s'intéresse exclusivement à lui.

Ainsi pensoit le brave *Dougados*, sergent-major dans le deuxième bataillon du Tarn. Au fort d'une mêlée, il reçoit une balle qui le couche par terre, à moitié mort. Deux de ses camarades s'empressent auprès lui, et déjà ils se disposoient à l'emporter pour le conduire à l'hôpital.

Dougados qui sait que l'action n'est pas finie, et qu'on a besoin de ses deux compagnons d'armes, puisqu'ils ne sont pas comme lui hors de combat, leur dit avec calme, en s'appuyant demi-penché sur une de ses mains :

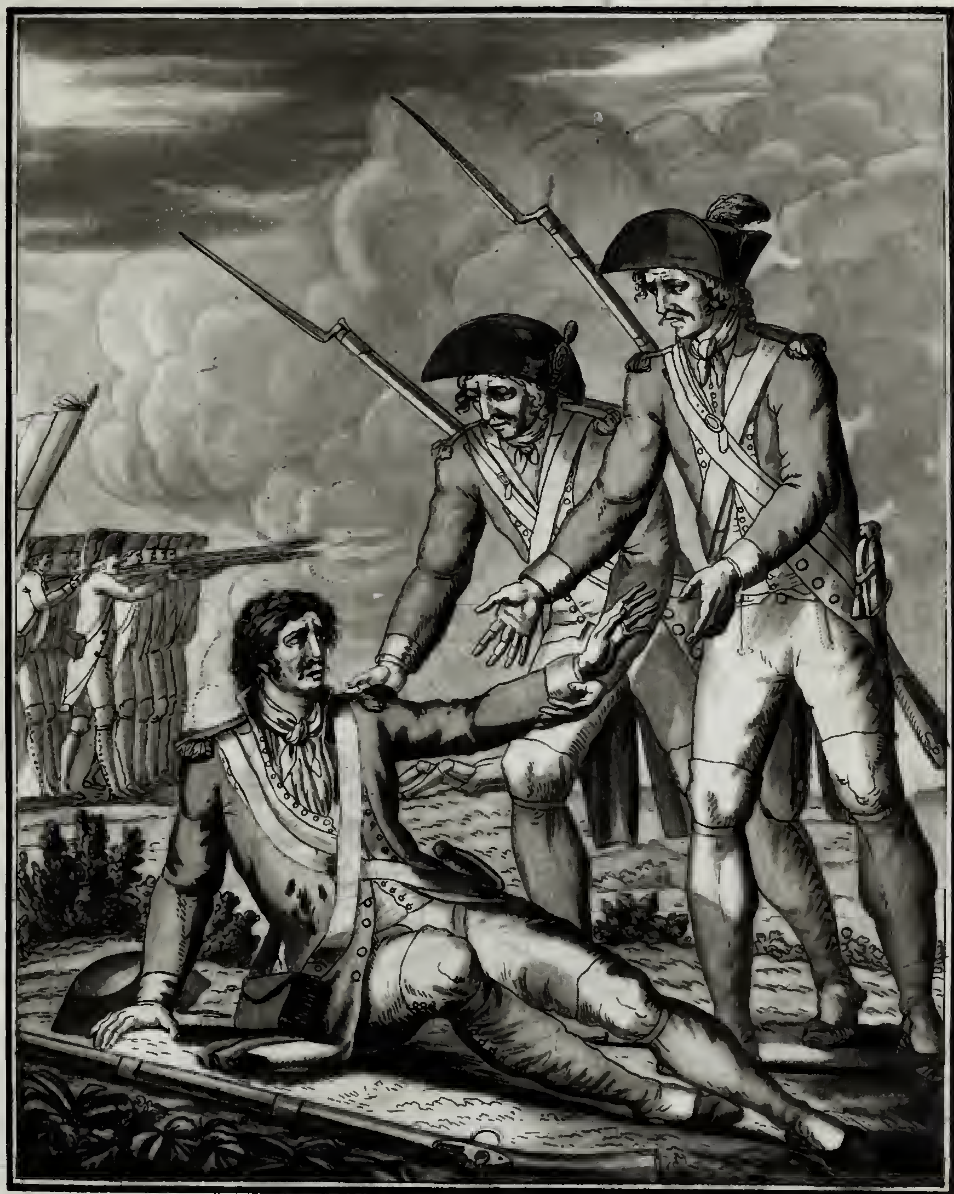
Mes amis! retournez à votre poste, vous vous devez à la patrie avant de penser à moi.

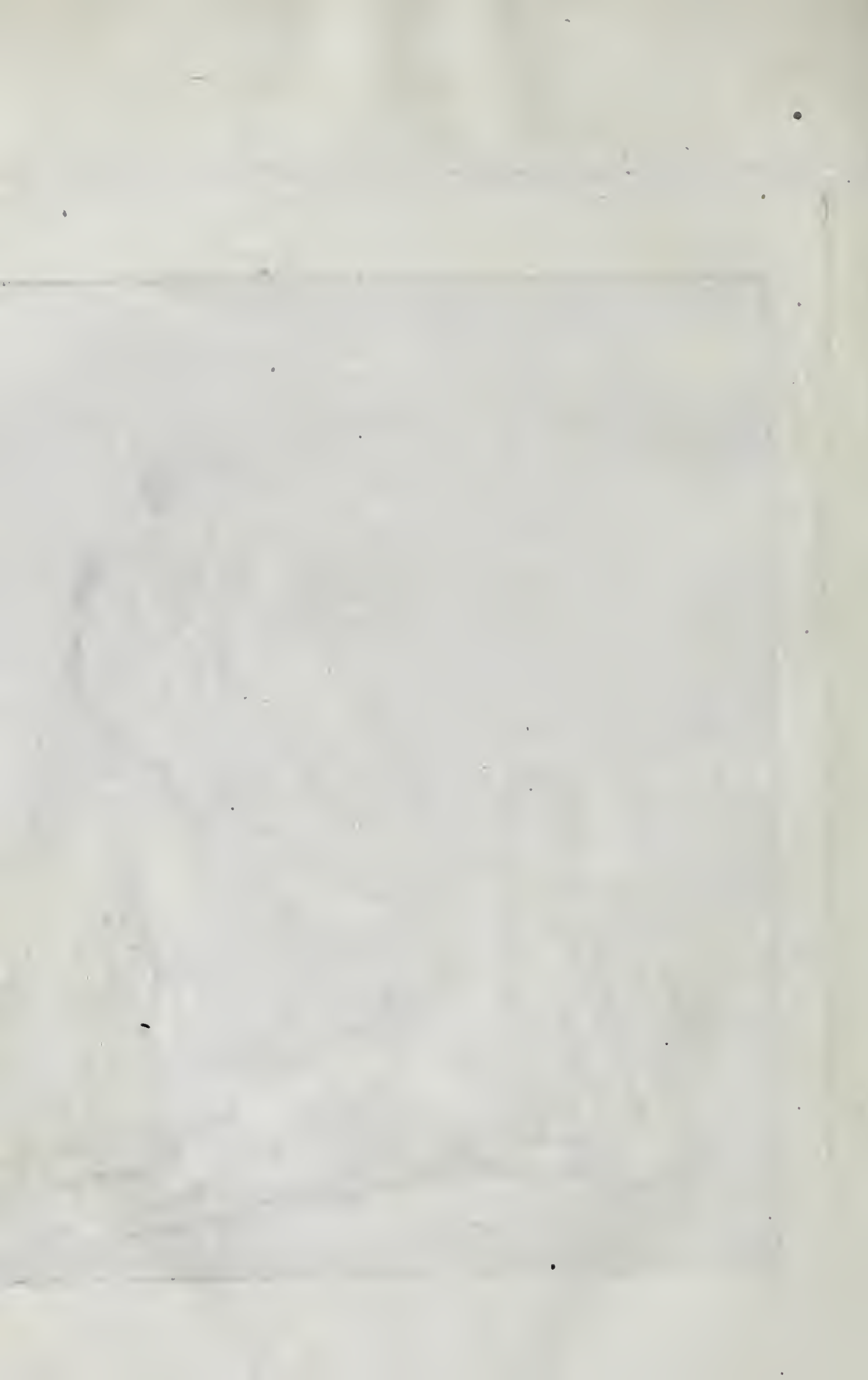
Voilà ce semble le vrai héroïsme. Ce trait rappelle celui d'un père qui, mortellement atteint à côté de Turenne expirant aussi, dit à son fils qui pleuroit : *Mon fils, ce n'est pas sur ton père que tu dois gémir : garde tes larmes pour Turenne, ou plutôt pour la patrie qui vient de perdre en lui le plus grand, et le plus habile de ses défenseurs.*

Nous n'avons rien négligé pour exprimer le généreux caractère de *Dougados* : On voit dans l'attitude de ses deux camarades, cette touchante amitié que les guerriers français contractent entr'eux dans nos armées, et qui contribue tant à nos succès.

Nous rappellerons à nos lecteurs que le bataillon du Tarn est un de ceux qui se sont le plus distingués dans le trop long cours de notre guerre.

Si la guerre est un art infernal, il faut convenir qu'il est bien doux de rencontrer, à travers ses horreurs, des traits sublimes dans le genre de celui que nous nous faisons un devoir religieux de consacrer ici, pour l'instruction et l'encouragement de la postérité.





RÉPONSE DU BRAVE MUSCAR,

Commandant de la ville d'Ostende, à l'amiral anglais.

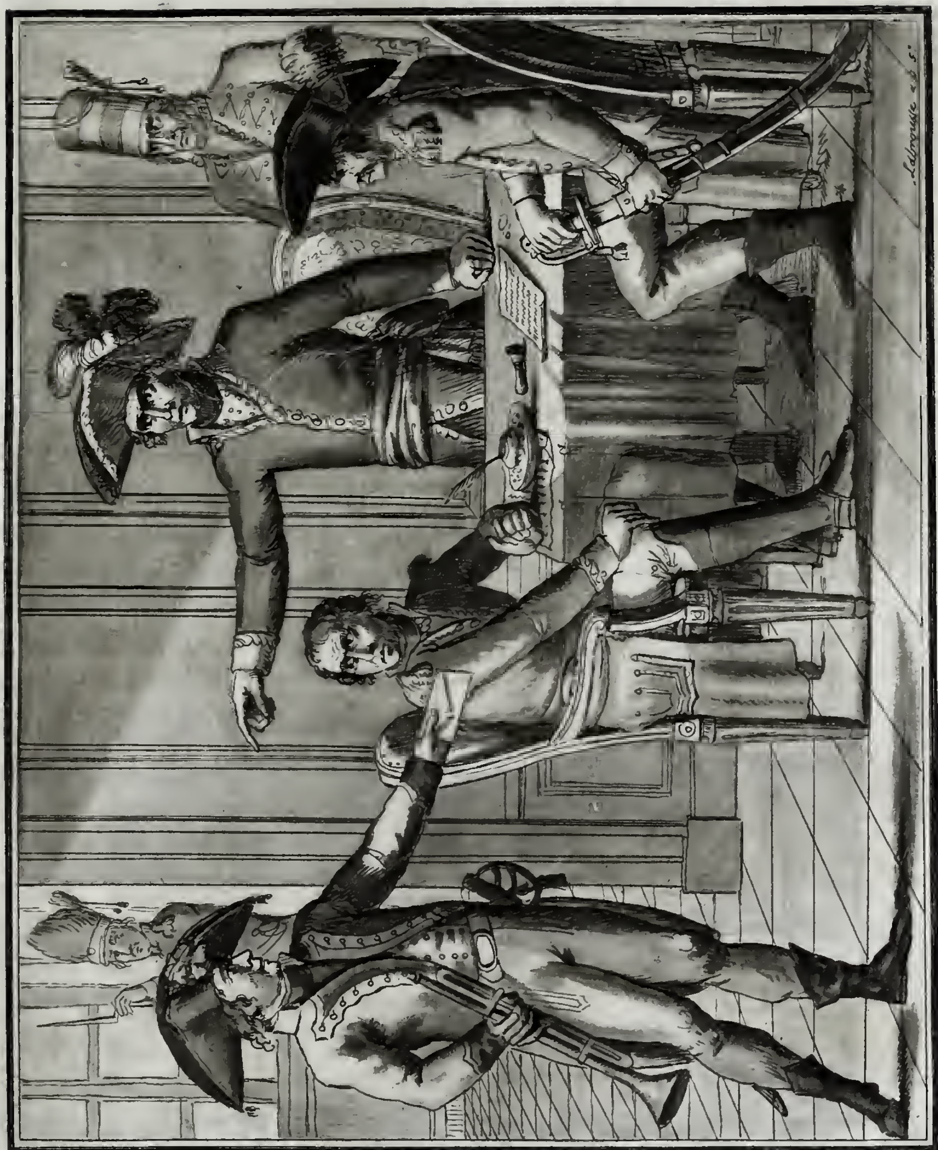
Le 30 Floréal, an 6.

COMMENT les anglais osent-ils venir attaquer jusques dans leurs foyers, un peuple qui non-seulement a résisté, pendant plusieurs années, à toutes les forces de l'Europe réunies contre lui, mais qui a fini par les vaincre, et dont la valeur étonnante étendit les frontières de la France des bords du Rhin jusqu'aux Alpes, de l'île de Corse jusques dans la Grèce, et n'arrêta ses conquêtes en Italie que pour y fonder, comme autant de barrières, de puissantes Républiques? L'audace des anglais ne doit être considérée que comme une fanfaronnade pour cacher leur foiblesse, et la honte qu'elle attire à leurs armes, ainsi qu'à ces nombreuses flottes qui les rendent si fiers; elle est un assuré présage de leur ruine prochaine: l'empire tyranique qu'ils ont fondé s'écroulera comme celui de la perfide Carthage; il éprouvera l'inconstance des flots de la mer, sur lesquels il ose poser sa base fragile et orgueilleuse.

Le 30 Floréal au matin, an 6, une flotte anglaise paroît devant Ostende, et bombarde la ville avec fureur. Protégés par le feu terrible de cette flotte, des bateaux de débarquement mettent à terre environ quatre-mille hommes, qui s'emparent des dunes, y élèvent des batteries, et tentent, bientôt après, de faire sauter les écluses du saz de Slykens, ainsi que les portes d'Ostende: ils se proposoient, en inondant et dévastant le pays, de mettre le canal à sec, afin que les bateaux-plats préparés dans cette ville ne pussent se rendre à Dunkerque par l'intérieur.

Ces insulaires affectant une audace qu'ils n'avoient point, sommèrent la place de se rendre dans une demi-heure. La garnison n'étoit que de 300 hommes. Mais le brave commandant

Muscar, sans se laisser épouvanter par le nombre, répondit avec la fierté d'un Républicain : « Les anglais n'auront le poste, » dont la défense m'est confiée, que quand ma garnison et moi » nous serons ensevelis sous ses ruines. Allez dire à votre géné- » ral que nous sommes français, et que nous périrons tous » plutôt que de nous rendre. »



B I G O T,

Adjudant-major du 4ème bataillon des Landes.

17 Pluviose, an 2.

Nos braves défenseurs, dans toutes les armées de la République, ont donné des exemples étonnans d'intrépidité et de dévouement à la Patrie. Rappelons à l'admiration de nos lecteurs quelques traits de ce véritable héroïsme.

J. J. Magaillon, sergent de la première compagnie du premier bataillon des chasseurs de la Montagne, étoit de patrouille à la croix de Hendaye; il voit arriver deux colonnes ennemies, est forcé de se battre en retraite avec son détachement; une colonne de grenadiers avance pour les couper; Magaillon se bat avec opiniâtreté; resté seul, il est pris par trois grenadiers espagnols; l'un deux cherche une corde pour le lier; il profite de ce moment, prend sa carabine par le bout du canon, en renverse deux dans un fossé, tire sur le troisième, le tue, va rejoindre ses camarades, et revient à la charge à la tête de sa compagnie.

Un trompette au dix-huitième régiment de dragons, dont la cuisse avoit été emportée par un boulet, rioit encore de la fuite des espagnols, et se félicitant de son sort, il s'écrioit: « Je mourrai pour la Patrie. »

Jacques Palacio, sergent au premier bataillon des chasseurs de la Montagne, marchoit en colonne avec la compagnie, au moment que les ennemis prenoient la fuite; il reçoit un coup de feu, tombe et prononce ces paroles sublimes: « Je meurs, » mais il fuient. »

Les espagnols venoient de s'emparer de la maison où étoient cantonnés les cannoniers du troisième bataillon du Gers; Jean Vives, sergent-major de la compagnie, craignant qu'ils n'em-

portassent le guidon, court à la maison, accompagné d'un chasseur; ils y trouvent trois espagnols; le chasseur en renverse un à coup de bayonnette; Vives tue le second d'un coup de sabre, le troisième saute par la fenêtre; le chasseur l'atteint d'une balle à la cuisse, et ils l'amènent prisonnier, en sauvant leur guidon.

L'intrépide Bigot s'est immortalisé par un semblable dévouement. Adjudant-major du quatrième bataillon des Landes, il marchoit au pas de charge à la tête d'un détachement pour reprendre le poste de la Mazure; il reçoit une balle qui lui perce la cuisse, et marche du même pas jusqu'à ce que le détachement se soit emparé du poste; alors il parle de sa blessure; le chef de bataillon veut lui donner deux grenadiers pour le soutenir, il les refuse: « Garde-les, dit-il, pour combattre les » ennemis: moi je serois trop heureux de mourir sur le champ » de bataille. »


Labrousse aq. f.°

LE GÉNÉRAL MOREAU,

Au passage du Rhin, à l'île de Cassandria.

Le 10 *Thermidor, an* 2 (28 *juillet* 1794, *vieux style*).

IL étoit d'une extrême importance que l'armée du Nord s'emparât de l'île de Cassandria, située dans le passage du Cacyche, large d'environ cent pieds et profond de neuf à dix, et peu éloignée de la forte ville de l'Ecluse. Mais l'ennemi n'avoit rien épargné pour fortifier cette île, et la regardoit comme imprenable. Cependant sa possession nous ouvroit la Hollande, et nous facilitoit la prise de l'Ecluse, sans que l'ennemi en put rien évacuer. S'en fut assez à la brave armée du Nord pour affronter tous les périls et pour être sûre de la victoire. Le général Moreau, qui la commandoit alors, fit les plus sages dispositions, et le passage s'effectua, malgré tous les obstacles qui sembloient le rendre impossible. Quelques bâteaux étoient les seuls moyens que l'on eût pour faciliter l'entreprise. Huit compagnies de grenadiers s'avancent sur le canal, y descendent les bateaux, s'y précipitent malgré le feu le plus terrible qui part de derrière la ligne de la rive opposée; plusieurs d'entr'eux ne pouvant s'y plaçer, se jettent à la nage, aident à diriger les foibles nacelles. Les chasseurs du mont-Cassel et les carabiniers du 14e régiment font la même manœuvre; elle paroît si hardie à l'ennemi, qu'il en est effrayé, et s'enfuit sur Ysendick, abandonnant l'artillerie, les tentes, le bagage, tandis qu'un grand nombre de nos soldats attachent ensemble leurs mouchoirs et leurs cravates, en forment des cordages pour diriger les barques, que d'autres poussent à la nage. Un de nos bateaux étoit rempli de canonniers; au désespoir de ne pouvoir traîner des canons à travers les eaux, ils gagnent l'autre rive, s'emparent de ceux des ennemis éperdus, et les font tonner contre leurs

phalanges en déroute. Tous nos volontaires montrèrent dans cette action leur couragé accoutumé. Bernard, caporal, Henguy, sergent, et Ventre, sergent-major au bataillon des chasseurs du mont-Cassel, conduisirent à la nage neuf à dix bateaux, dans l'un desquels Lalis, capitaine des grenadiers au 16e régiment, se jetta le premier. Bonnat, aide-de-camp du général Moreau, guida le premier bateau à la nage. Bouilly, capitaine des carabiniers du 14e bataillon des chasseurs, se tint à découvert sur les bords du canal, tirant des coups de carabine sur les canonniers d'une batterie qui faisoit un feu continuel, jusqu'au moment où il put s'élancer de l'autre côté.

Ces braves et immortels Français trouvèrent dans l'île de Cassandria 70 pièces de canon, dont plus d'un tiers en bronze, des tentes, des caissons, des approvisionnemens de toute espèce.

Le général en chef Moreau contribua à la victoire par son exemple, et un trait d'humanité et de courage qui le couvre d'une gloire immortelle. Comme il donnoit ses ordres pour accélérer le passage, il apperçoit un bateau submergé et emporté par les courans, il voit de braves militaires qui vont être ensevelis sous les eaux; aussi-tôt il se jette à la nage, en s'écriant: « Courage, mes » camarades; je veux sauver les jours d'un défenseur de la Patrie; » il affronte le feu de l'ennemi et le danger de périr au milieu du canal, et ramène à terre un capitaine de grenadiers qui disparoissoit déjà sous les flots.


L. Labrousse aq. f.

OLETTA,

MARIN CORSE.

28 Brumaire, an 2 de la Rèpublique Française.

LE brave Oletta, marin Corse, mérite que son nom soit placé avec gloire dans les annales de l'héroïsme français et des vertus civiques.

Oletta étoit propriétaire d'une fabrique de tuiles, près de Bastia ; il se déclara l'ennemi de Paoli, lorsqu'il le reconnut pour un traître, et étoit commandant de la felouque *la Vigilante.* Il se signala par plusieurs actions de bravoure et d'attachement à la République française, avant celle où il eut l'honneur de perdre la vie en combattant pour elle.

Embarqué sur sa felouque *la Vigilante*, il fut envoyé dans le port d'Ajaccio, avec des commissaires ; il y reçut ordre de la municipalité contre-révolutionnaire, dont il ignoroit la trahison, et du perfide Alkérion, commandant des forces de mer, d'amener jusqu'au rivage la felouque ; Oletta conçoit de justes craintes, renvoie dans son canot trois ou quatre hommes dont il n'étoit pas sûr, promet d'obéir aux ordres qui lui avoient été intimés, lève l'ancre, part et s'échappe au milieu des coups de canon qu'on tire sur lui.

Il se trouve ensuite à Toulon, au moment où cette ville rebelle se livroit lâchement aux anglais ; il appareille promptement ; traverse les flottes ennemies, et va porter à l'armée d'Italie la nouvelle du déshonneur de Toulon.

Continuant sa glorieuse carrière, Oletta fait plusieurs courses en mer ; il fait une prise assez considérable ; poursuivi par une frégate anglaise, il se réfugie dans une petite anse du cap Corse ; il débarque ses deux canons de quatre, qu'il place auprès d'une

tour, sur laquelle il arbore le pavillon tricolor ; secondé par quelques matelots intrépides, il se bat pendant quatre heures sans vouloir se rendre, quoique les coups du canon ennemi fissent écrouler la tour de tous côtés. Un boulet renverse le pavillon au trois couleurs, Oletta court le relever, mais en l'assurant, il est frappé d'un coup mortel dans la poitrine, et expire en prononçant ces mots : « Malgré l'ennemi, le drapeau national flottera sur cette tour ; à moi, camarades ; je meurs : vive la République ! »

Ce brave marin laissa une fille orpheline et infirme, et qui, pour tout héritage, n'auroit recueilli que la gloire de son père, si la Convention, toujours disposée à récompenser toutes les actions déclat, de courage et de vertu, ne lui avoit accordé, à titre de pension annuelle, une somme de mille livres.


L. Labrousse

ACTION HÉROIQUE
DE THOMAS GAY,
Sergent-Major dans la première demi-brigade.

Le 26 Octobre 1792. (vieux style.)

QUELLE dette nous avons contractée envers les bienfaiteurs de la patrie ! Que d'arrérages accumulés en très-peu de temps ! O vous, qui ne fûtes jamais en retard dans l'exercice des vertus républicaines, pardonnez si nous le sommes aujourd'hui pour le récit de vos belles actions : nous sommes assez punis par notre impatience à les publier.

Toi, brave et généreux Gay, ton dévouement ne sera pas oublié dans nos fastes, toi qui n'a pas craint d'exposer ta vie pour sauver tes camarades.

Thomas Gay, sergent-major dans la première demi-brigade, s'étoit détaché avec douze hommes près Valenciennes : en se repliant sur les avants-postes, un brouillard très-épais les empêche de se reconnoître : ils font feu sur lui et sur sa troupe ; il crie à ses compagnons, *ventre à terre... mes amis... marchant seul vers eux, je me ferai reconnoître.* Gay est obéi, et aussi-tôt il vole vers ses camarades, arrive près d'eux après avoir reçu une balle à la jambe, il se fait reconnoître et sauve ainsi son détachement.

Ce qui contribue sur-tout à ces traits héroïques c'est l'esprit d'égalité et de fraternité qui caractérise nos guerriers : chez eux tout cède à l'intérêt général et ils sont loin de ces intérêts particuliers, de cette amour-propre, passions si communes à tous les hommes, et qui ont tant fait de mal.

Un général de division de l'armée de la Moselle est suspendu,

arrêté et incarcéré par ordre des *triumvirs* : après une détention de dix mois, son innocence est reconnue. Il recouvre la liberté : conformément au vœu de la loi, le général *Krieg* doit s'attendre à rentrer dans ses fonctions : point du tout, on lui propose une place inférieure, celle de général de brigade dans l'armée des côtes de Cherbourg : ce brave militaire après 54 ans de service accepte néanmoins cette place inférieure, *afin*, dit-il, *de prouver aux soldats républicains que peu importe le grade, pourvu qu'on soit utile.*



ACTION HÉROIQUE

DE PORTENAC,

Grenadier au 53e. régiment d'infanterie.

Le 17 novembre 1793, vieux style.

Indervilliers étoit une commune à peine connue hors de son département, (celui de la Meurthe, ci-devant Lorraine.) Elle mérite de figurer dans les Fastes du Peuple François, puisqu'elle peut s'honorer d'avoir donné le jour à *Jean-Baptiste Portenac*, Grenadier au 53e. régiment d'infanterie. L'antiquité n'a rien de plus beau, ni de plus touchant, à mettre à côté de la mort de ce brave. Cette action sublime, et véritablement héroïque, eut lieu dans la journée du 17 novembre 1793, vieux style, époque si honorable pour l'armée des Pyrennées orientales. Un éclat d'obus emporta la jambe à *Portenac*, il tombe en s'écriant, vive la république ! Mais les ennemis approchent, il se voit menacé de la disgrace de passer en leur pouvoir : *Portenac* appelle à lui Grismond, l'un de ses camarades.

Mon ami, ôte-moi le peu d'existence qui me reste ! j'aime mieux mourir de ta main que de celles des ennemis de mon pays.

Les ames des deux amis s'entendent : Grismond, en silence et l'œil en pleurs, embrasse *Portenac*, se retire à quelques pas, dirige son coup de pistolet, détourne ses regards, et lui fait sauter le crâne.

L'ennemi, qui accouroit, témoin de cette scène difficile à décrire, est saisi de respect, et admire malgré lui l'héroïsme français. Il a honte de poursuivre, et retourne sur ses pas.

Nous invitons la commune d'Indervilliers à consacrer un petit monument, ne fût-il qu'un gazon, à la mémoire des deux amis. Que les républicains de cet endroit se promettent d'aller tous les ans, à l'époque de cette journée mémorable, lire ce feuillet de nos fastes, en présence des femmes, des enfans et des vieillards sur ce *Cénotapho-rustique*, et que les ennemis de la république se désistent enfin de leurs prétentions homicides sur le sol d'une nation si fertile en lauriers et en vertus.



MÉRIL,

âgé de 14 ans, tambour au 15e régiment des Chasseurs.

Le 6 août 1792. (vieux style.)

ET ANDRÉ PAJOT,

âgé de 15 ans, tambour dans l'armée du Nord.

Le 10 nivose, an 2. (28 décembre 1794.)

La gravure du trait de Pajot n'a pas été faite, pour ne pas trop multiplier las gravures.

Le 6 août 1792, à l'affaire de Rulskein, Méril, né à Strasbourg, âgé de 14 ans, tambour dans le 15e régiment des Chasseurs, battant la générale, s'écarta un peu de son corps. Deux hulans l'apperçoivent, fondent sur lui, et l'un d'eux d'un coup de sabre lui abat le poignet. Ce brave enfant le regarde, et sans perdre contenance lui dit : *Tu ne m'empêcheras pas peut-être de battre de l'autre main.* Le hulan enragé l'assassine aussitôt.

André Pajot, fils unique d'un père qui sert la République sur les frontières, n'a pu contenir son jeune courage; âgé de 15 ans il quitta sa mère le 12 mars 1794 pour voler aux combats. Les commissaires chargés de l'enrôlement l'avoient d'abord refusé à cause de son âge et de la petitesse de sa taille; mais il leur observa que son patriotisme avoit toute sa crue : *Si je suis trop petit*, dit-il, *pour atteindre l'ennemi d'aussi loin que mes camarades, je tomberai sur lui pour le combattre corps à corps;* il dit, verse des larmes, et fait tant d'instances qu'il est admis en

qualité de tambour dans l'armée du Nord. Il s'est trouvé dans les actions les plus chaudes, auprès de Valenciennes, dans les bois de Bonne-Espérance ; de vingt tambours qui battoient la charge, dix-neuf périrent, et Pajot fut blessé d'une balle au milieu de la jambe ; pendant quatre heures que dura le combat, Pajot, sans songer à sa douleur, continua de battre la charge, sans interruption, jusqu'à la déroute entière des esclaves.



LOUISE VASSEN.

Habitante de Paris.

1er. *Avril* 1789.

CE n'est point au milieu des combats et des flots de sang, qu'on voit toujours se développer l'énergie française, elle brille souvent dans des actions particulières, auxquelles on ne sauroit donner trop d'éclat, Louise Vassen nous en fournit la preuve.

Le 1er. Avril 1789, vers les onze heures du soir, quatre hommes tombent suffoqués, par la vapeur d'une fosse d'aisance : Il est trop tard pour avoir un prompt secours, et les quatre infortunés alloient périr sans Louise Vassen, âgée de 17 ans : Elle demanda à descendre dans la fosse; sa demande n'est pas accueillie, elle insiste, elle alloit se précipiter elle-même, lorsqu'enfin on consent à la laisser descendre; elle y descendit jusqu'à sept fois, et sept fois elle fut obligé de remonter pour n'être pas suffoquée. Elle parvint à la fin à sauver deux de ces malheureux; mais en attachant le troisième à la corde qu'on lui avoit tendue, Louise Vassen, se sentant elle-même défaillir, elle conserva assez de présence d'esprit et de forces pour nouer ses cheveux à la corde : Qu'on juge de la surprise et de la douleur de ceux qui tiroient la corde, lorsqu'ils virent à côté d'un moribon, la jeune fille expirante attachée par les cheveux : Louise Vassen, n'eut pas plutôt repris l'usage des sens, qu'elle exigea avec l'accent de l'humanité, qu'on la redescendit pour sauver le quatrième infortuné resté dans la fosse; elle l'en retira, mais il étoit mort.



FRIX-CABANNES,

Grenadier au troisième bataillon du Gers.

Le 11 *ventose*, *an* 1er. (1er. *mars* 1793. v. s.)

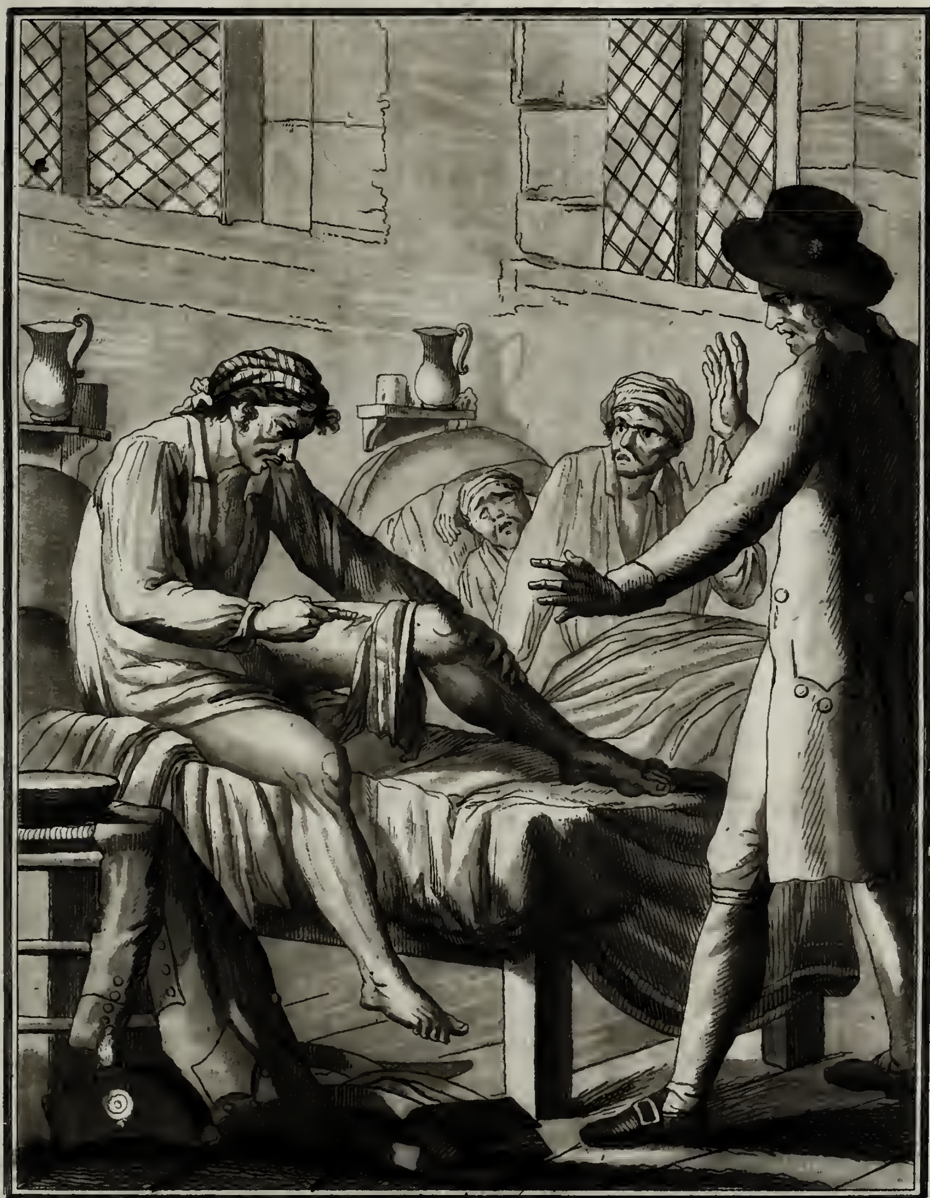
FRIX-CABANNES, grenadier au troisième bataillon du Gers, est atteint d'une balle à la cuisse au camp de Sarre, après avoir brûlé vingt cartouches, et soutenu le choc de la cavalerie ennemie, qu'il contribua à repousser.—On le porte à l'hôpital, et là, avec un courage difficile à dépeindre, il arrache la balle avec son tire-boure, en présence de tous ses camarades, et en leur disant, *qui sait vaincre les ennemis*, *ne craint pas la mort.*

Il ne guérit de cette blessure qu'après avoir perdu un os.

Le 5 thermidor, il reçoit près d'Andaye, une balle dans le derrière de la tête, brûle 206 cartouches, et tue successivement six catalans à l'arme blanche.

Le 26 du même mois, un boulet de canon tombe à ses pieds, le couvre de terre, tandis qu'un autre boulet lui emporte la moitié de la giberne ; on admira son sang-froid, dans une position aussi critique. Presque au même instant, une balle empoisonnée, traversant son chapeau, lui crève l'œil droit : il est transporté à l'hôpital, il tombe dans une léthargie qui le fait regarder comme mort; on se dispose à l'enterrer, mais revenant à lui, il s'écrie, malheureux ! vous voudriez donc m'enterrer tout vivant, j'ai encore du sang à verser pour ma patrie.

Guéri de la cangrène survenue à sa blessure, il fut forcé de prendre son congé absolu, mais Frix-Cabannes, brûle toujours de revoler au combat, et ne sera heureux qu'en mourant sur le champ de bataille.



LA PERFIDIE PUNIE

PAR DUPHOT,

Adjudant-général chef de bataillon.

30 *brumaire, an* 3.

Nous allons transporter nos lecteurs au milieu de l'armée des Pyrénées orientales, qui eut toujours à combattre en gravissant des montagnes escarpées, et sut triompher également des obstacles presque invincibles que lui opposoit la nature, d'armées nombreuses d'ennemis, et de tout ce que l'art des fortifications peut imaginer de plus redoutable:

Il n'y eut que la trahison qui put lui faire éprouver quelques échecs; mais les traîtres ne parvinrent jamais à lui faire éprouver des défaites. Le général espagnol, la Union ne pouvant la vaincre loyalement, s'abaissa à la tromper en abusant de la bonne-foi française; on connut la fausseté de son cœur indigne du chef d'une puissante armée, et elle lui coûta la vie.

Nos guerriers qui combattoient sur les Pyrénées orientales jurèrent de poursuivre jusqu'à l'extrémité un général qui manquoit à sa parole en gardant des prisonniers qu'il s'étoit obligé de rendre.

Les journées des 27 et 30 brumaire mirent le comble à leur gloire; ils avoient à dompter tout ce que la nature et l'art peuvent réunir d'obstacles; quatre-vingt ou cent redoutes dans des positions extrêmement avantageuses, hérisées de canons, et formant plusieurs lignes de défenses; quarante à cinquante mille hommes étoient répandus dans ces forts et dans ces retranchemens, qui avoient coûté des sommes immenses, et qui étoient l'ouvrages de six mois. Tout cela fut emporté en moins de trois

heures. Nos bataillons avancèrent l'arme au bras, au milieu des boulets et de la mitraille; tout céda à la bayonnette; nos troupes, dans cette mémorable journée du 30, furieuses que leurs camarades fussent détenus contre la foi sacrée des traités, oublièrent l'humanité qui leur est naturelle, ne firent aucun quartier. Trois généraux espagnols mordirent la poussière. L'un d'eux voulut se défendre contre l'adjudant-général chef de bataillon Duphot; celui-ci l'attaque avec la valeur ordinaire aux républicains; le combat seul à seul s'engage; on en vient à l'arme blanche après que les pistolets eurent été tirés sans effet; des coups terribles se portent de part et d'autre; enfin le brave Duphot passe son sabre au travers du corps de son redoutable adversaire, en lui adressant ces paroles : *La trahison de ton général, ainsi que la tienne, m'ont rendu inflexible.*

La victoire fut complette. Le général en chef de l'armée espagnole, le comte de la Union, fut trouvé mort sur le champ de bataille. L'ennemi abandonna ses camps, et fut contraint de nous livrer le fameux fort Saint-Fernando de Figuières et la ville et la citadelle de Roses (1).

(1) Le brave citoyen Duphot est actuellement général de brigade à l'armée d'Italie.



ACTE DE DÉVOUEMENT

D'HAUDODINE, Négociant de Nantes.

12 *mai* 1793, *(vieux style.)*

LA fidélité dans les engagemens doit être la première vertu d'un homme libre. C'est la bonne-foi qui, dans toutes les circonstances de la vie, resserre les nœuds de l'amitié, c'est elle qui réunit les esprits et confond les vengeances particulières, quand la voix de la patrie fait connoître le péril qui là menace. Celui qui chérit et pratique cette vertu, est toujours animé par le désintéressement, par le pur amour de la justice, par le saint enthousiasme de la liberté, et par le feu sacré de la probité. Jusqu'à présent nous étions réduits à admirer uniquement *Régulus;* mais jouis, ô ma patrie ! les français, tes dignes enfans, savent allier aux lauriers de la victoire les palmes de la vertu !... L'histoire de la première guerre de la liberté offre l'exemple le plus sublime du respect et de la fidélité dûs aux sermens.

Le consul Romain, pris par les Carthaginois, est chargé, par eux, d'aller à Rome traiter de l'échange des prisonniers ou de la paix, sous la seule condition de revenir, en cas de non-réussite. Arrivé dans sa patrie, *Régulus* est introduit au sénat; il lui expose le sujet de sa mission. On lui demande son avis; il le refuse, observant qu'il ne pouvoit plus être regardé comme sénateur, puisqu'il se trouvoit au pouvoir de l'ennemi. Mais ayant été pressé de s'expliquer, il soutint, avec cette énergie républicaine, que ne sait point apprécier un esclave, que les intérêts de Rome ne pouvoient balancer avec l'échange proposé, parce que les prisonniers Carthaginois étoient jeunes, d'excellens officiers, tandis que lui se trouvoit accablé de fatigues et courbé sous le poids des années. Son avis prévalut, l'on ne rendit pas

les prisonniers et *Régulus* retourna à Cartage où il savoit que les plus rigoureux tourmens l'attendoient.

Ce généreux dévouement, modèle du vrai courage et de la fidélité la plus exemplaire, étoit resté sans imitateur, jusqu'au moment où le citoyen *Haudodine*, négociant Nantais, prouva à l'univers qu'un français sait tout entreprendre, lorsqu'il s'agit de l'honneur ou du salut de la patrie.

Fait prisonnier à la malheureuse affaire de Saint-Léger, *Haudodine* fut, avec deux de ses compagnons d'armes, envoyé, sur parole, à Nantes par les insurgés de la Vendée, à l'effet de négocier avec les autorités constituées, de l'échange de six cents de nos compatriotes. Réunies en comité central, les autorités, non-seulement refusèrent de traiter avec les rebelles, mais encore désapprouvèrent l'engagement pris par les trois députés, et les menacèrent de les regarder comme émigrés, s'ils retournoient au camp ennemi. Irrité d'une injure aussi révoltante, et de la conduite de ses deux camarades, qui avoient déjà rompus leurs sermens; *Haudodine*, prenant l'accent mâle de la liberté, dit : « *Vous pouvez, citoyens, disposer de mes biens et de mon corps,* » *mais jamais de mon honneur; j'ai donné parole de revenir,* » *la vie de six cents de mes frères en dépend, elle est précieuse* » *à mon pays... Je pars !* (et dès les cinq heures du matin, le 12 mai 1793, vieux style, il fut courageusement reprendre ses fers...) O ma patrie ! avec de tels soldats, tu seras toujours invincible, grande et magnanime !...

Chauvandine, Négoçiant de Nantes



J'ai donné ma parole,... la vie de 600 de mes freres en depend... je pars! Le 12 May 1793. V. S.

CHARTÉ,

OUVRIER D'UNE FABRIQUE DE SALPÊTRE.

Le 27 prairial, *an* 3.

QUEL spectacle imposant, terrible et magnanime tout à-la-fois, offrit le zèle et l'enthousiasme des républicains français, lorsque, pour repousser tous les rois conjurés contre eux, ils se mirent de toutes parts, à fabriquer des armes, du salpêtre et de la poudre! Chacune de nos cités, et principalement la ville de Paris, furent métamorphosées en vastes ateliers, où des torrens de feux et de flammes annonçoient la foudre qu'on y préparoit, et où les coups redoublés du marteau, retentissans sur l'enclume, étoient le présage des coups de canon qui alloient se faire entendre au nord et au midi de l'Europe, et manifester à tous les peuples les triomphes et l'affermissement de la République française.

Dans ces différens ateliers, les ouvriers diligens et généreux, précurseurs des braves défenseurs de la Patrie pour lesquels ils forgeoient des armes, donnèrent souvent des exemples de courage et de dévouement, qu'il est du devoir de l'histoire de faire passer à nos derniers neveux. Qu'on juge de l'intérêt qu'ils méritent, par celui que nous allons rapporter.

Dans la section de l'Homme Armé, à Paris, le 27 prairial, à deux heures après midi, les citoyens occupés à l'atelier des salpêtres, se retirent pour aller prendre leur repas, à l'exception d'un des volontaires, nommé Nicolas Vacher, âgé de dix-huit ans, qui reste seul avec un autre ouvrier. Le jeune homme a l'imprudence de s'asseoir sur le bord de la chaudière, dans laquelle il se laisse tomber à la renverse. L'ouvrier, nommé Charté, témoin de cet accident, s'élance aussi-tôt pour sauver

la vie au malheureux jeune homme, sans songer qu'il est époux et père de famille, et sans être retenu par la crainte d'être à jamais estropié, ni des horribles douleurs qu'il alloit éprouver; il plonge ses bras nuds dans l'eau bouillante, le saisit par la chemise, le retire à demi, et comme il se flattoit de le délivrer, la chemise reste entre ses mains, et l'infortuné retombe; le généreux ouvrier replonge ses bras dans le salpêtre bouillant, en s'écriant : « A moi, mes camarades : on ne doit pas craindre le » danger quand on peut sauver son semblable. » Il prend le jeune homme par un bras et une jambe, et le retire du gouffre. A ses cris on arrive, on prodigue tous les secours possibles à Nicolas Vacher et à son libérateur; mais le premier étoit dans un état trop affreux pour en revenir; il ouvre les yeux, il parle, il remercie ceux qui le soignent, on le transporte à l'hospice de l'Humanité, où au bout de trois heures il expire. Le généreux Charté après plus d'un mois de traitement et de souffrances, fut entièrement rétabli, et reçut une récompense honorable de la Convention nationale. Mais le souvenir de son action, triomphe de l'humanité, a dû être pour lui la récompense la plus flatteuse.


L. Labrousse aq. ff

CHARLEMAGNE GRIMELION,

De la commune d'Amiens.

22 Floréal, an 3.

LE civisme qui se dévoue pour arracher à une mort certaine quelque malheureux sur le point de périr, ne réfléchit pas plus sur l'extrême danger auquel il s'expose, qu'un brave défenseur de la Patrie que l'amour de la gloire précipite au milieu des bataillons ennemis. Le premier pense seulement quil doit exposer sa vie pour conserver celle de son semblable ; et le second est vivement persuadé qu'il doit faire à son pays le sacrifice de ses jours. Mais, si l'on avoit à choisir, auquel de ces deux héros de l'humanité faudroit-il adjuger le prix civique? Le citoyen qu'un premier mouvement fait voler au secours de quelqu'un qui se trouve dans le plus grand péril, n'est excité à ce dévouement sublime, que par son propre mouvement, il n'est point électrisé par l'exemple de ceux qui l'entourent : le guerrier, au contraire, est entraîné dans les combats en marchant sur les pas de ses camarades ; le bruit des instrumens militaires contribue aussi à exalter son ame. . . . . Mais sans entreprendre de décider une question si délicate, disons que tous les deux méritent également la reconnaissance publique, et décernons à l'un le palme du courage, et à l'autre celle des vertus civiques.

Le 22 floréal, an 3, Charlemagne Grimelion, de la commune d'Amiens, étoit sur le bord d'un canal, dont les eaux sont rapides et profondes; il y voit tomber la jeune citoyenne Martin; elle va périr; Grimelion est père de famille ; mais il oublie ses enfans, il s'oublie lui-même, et se précipite au secours de l'infortunée, en s'écriant : « Je la sauverai, dussé-je perdre la » vie. » Il parvient à la ramener au bord, et jouit avec modestie des félicitations de ses concitoyens. Son dévouement conserva les

jours d'une jeune personne intéressante ; mais il eut pour lui des suites funestes ; depuis cette époque, il tomba malade, et l'indigence agrava ses infirmités. La Convention, informée des vertus de ce citoyen et du triste état ou il étoit réduit, s'empressa de lui accorder une somme de 500 livres, et ordonna que le récit de sa conduite seroit consigné dans les annales du civisme et du Républicain.



BELLOINT - BELPERCHE,

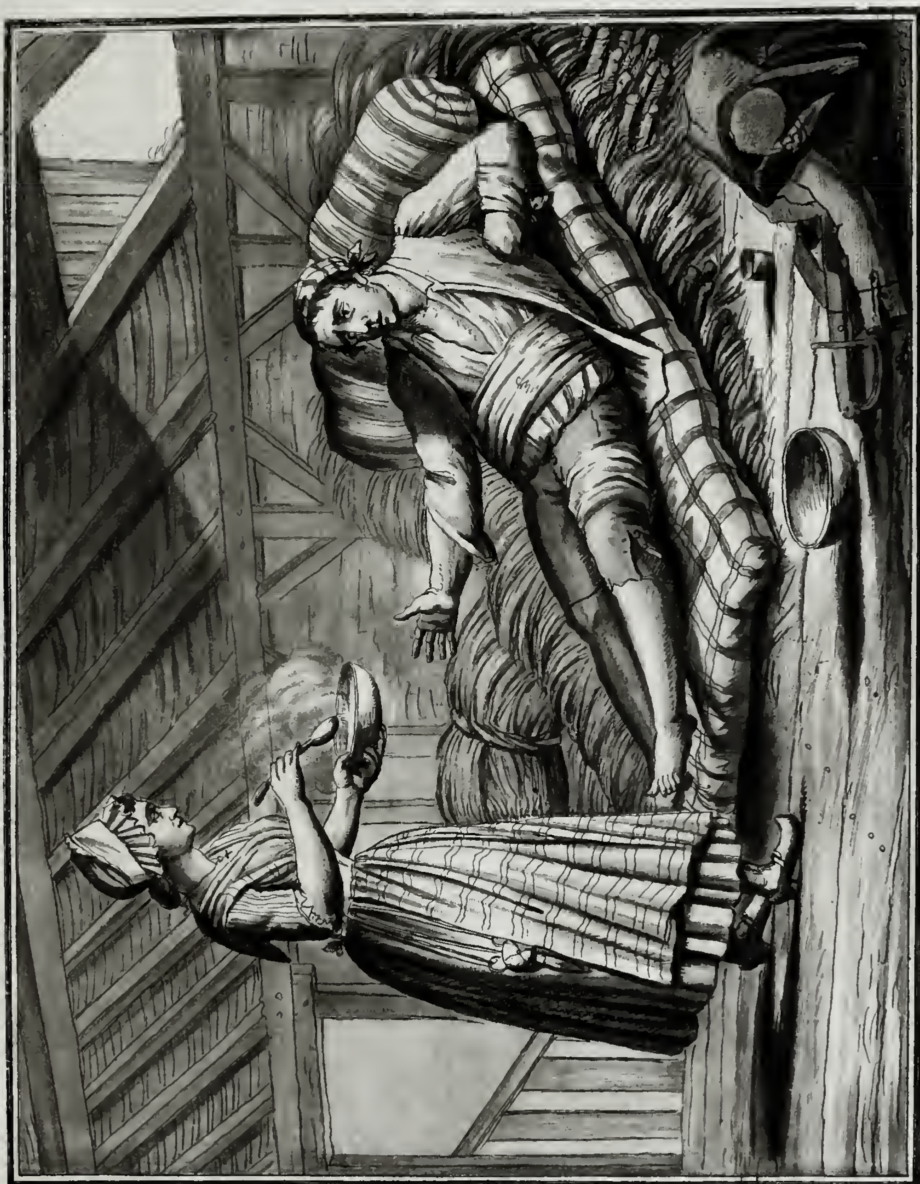
Canonnier au 7e. Bataillon de la Somme.

le 7 Brumaire, an 2.

L'HISTOIRE des guerres civiles, chez tous les peuples, est un recueil d'outrages faits à l'humanité : les anglais qui nous reprochoient les horreurs commises dans la Vendée, les ont de beaucoup surpassées par les fureurs qu'ils exercent sur les insurgés d'Irlande. La raison qui rend les hommes si barbares dans les guerres de parti, n'est que trop facile à connoître : nous ne la chercherons pas dans la méchanceté ordinaire à l'espèce humaine, quand elle peut se livrer sans crainte à ses penchans ; nous la trouverons dans l'orgueil qui s'irrite quand on adopte une opinion différente de la sienne, et dans la funeste politique de quelques individus, assez féroces pour immoller deux-cents-mille hommes aux lois d'un odieux intérêt. Qu'importent à leur ambition, à leur avarice, les horreurs du carnage et de l'incendie ?.... Mais au milieu du meurtre et des flammes dévastatrices la Vendée fut consolée quelquefois par des exemples éclatans d'humanité, aussi beaux, aussi dignes d'admiration que les traits de bravoure et de dévouement du soldat Républicain.

Dans la malheureuse affaire qui eut lieu à Craon, le 7 brumaire, an 2, Belloint-Belperche, canonnier au 7e. bataillon de la Somme, ne voulut jamais abandonner sa pièce malgré la déroute dont il étoit le triste témoin, et les instances de ses camarades. Il fut fait prisonnier par les chouans vainqueurs cette fois. C'étoit alors l'usage de cette armée de brigands, soudoyée par les anglais, de ne faire aucun quartier aux républicains qui tomboient en son pouvoir. Belperche fut destiné à être sacrifié au royalisme avec seize de ses camarades dans la commune de Livré. On les conduit dans la campagne, et Belperche est le dernier fusillé ; une

balle lui emporte la main, une autre lui perce le corps en deux endroits; il est dépouillé de ses vêtemens; à demi-mort: « Otez-» moi, dit-il à ses assassins, ôtez-moi ce reste de vie. » Les barbares ferment l'oreille à sa voix plaintive, jouissent un moment du spectacle de son agonie, et courent ailleurs chercher d'autres victimes. Quelques heures s'écoulent; Belperche ne voyant plus aucun de ses bourreaux autour de lui, rappelle le peu de forces qui lui restent, se traîne vers la commune de Livré, nud et tout couvert de sang. Une jeune personne, nommée Moraile, âgée de 22 ans, l'apperçoit dans cet état affreux; et, emportée par un sentiment d'humanité qu'il lui auroit été cruel de maîtriser, elle vole à son secours, le fait cacher derrière des buissons épais, va lui chercher des vêtemens de son père, l'amène en secret dans sa maison, l'introduit dans une chambre solitaire, auprès de celle qu'elle habite; et là, malgré le danger où la présence des brigands l'exposoit sans cesse, elle rend la vie à ce brave républicain, en pançant elle-même ses blessures, en partageant avec lui les alimens qui suffisoient à peine à sa propre subsistance, « Ah! s'écrioit » quelquefois Belperche, comblé des soins et des bienfaits de cette » fille généreuse, sans vous, citoyenne à jamais estimable, j'ex-» pirois d'une mort douloureuse; je ne pourrois plus servir ma » patrie. » Sans doute que ce grand acte d'humanité est ignoré du gouvernement, puisqu'il n'a point été récompensé par un prix national. La société de Port-Mâlo félicita cette héroïne en bienfaisance, et reçut au nombre de ses membres le père de la jeune personne et Belperche; en outre elle fit présent à ce dernier d'un sabre et d'une paire de pistolets.



FRANÇOIS BEZINEAU,

VOLONTAIRE, ET MARIN AU PORT DE CUBJAC.

Le 18 floréal, an 3.

EST-IL pour nous une tâche plus délicieuse ! nous allons encore offrir à nos lecteurs le dévouement héroïque d'un ami de l'humanité, qui non-seulement exposa sa vie pour sauver celle de ses concitoyens, mais fit souvent le sacrifice de ses jours pour défendre sa patrie : tant il est vrai que le civisme, la première des vertus, développe nécessairement toutes les autres.

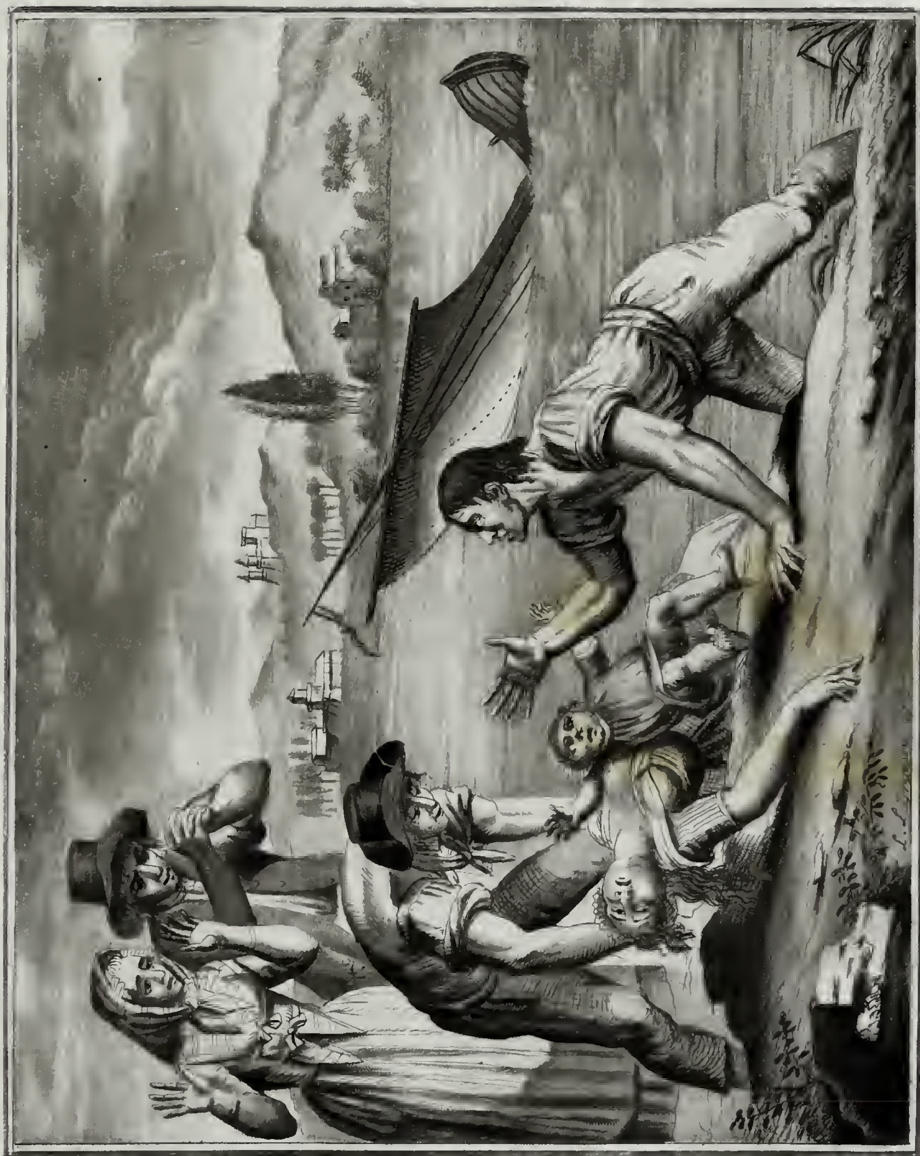
François Bezineau, marin au port de Cubjac, sur la Dordogne, fit trois campagnes en qualité de volontaire, où il se distingua par son courage; lorsque les anglais se firent livrer Toulon, il fut du nombre des prisonniers; sollicité d'arborer la cocarde blanche, il ne céda ni aux instances, ni aux menaces, et n'échappa à la mort que par une fuite hardie et précipitée, en s'élançant dans un esquif, avec lequel il aborda le vaisseau de ligne *le Patriote*, où il se tint caché. Arrivé à Rochefort, après diverses aventures, il vint dénoncer à la Convention les officiers de marine traîtres à la Patrie, et obtint, à titre de gratification, une somme de mille livres, et la mention honorable des traits de dévouement qu'il nous reste à raconter.

Bezineau, patron sur les bateaux de passage du port de Cubjac, rendit les services les plus signalés à ses concitoyens. Le 18 floréal, an 3, Apert, fils, âgé de dix ans, tombe dans la Dordogne; les courans étoient alors dans leur plus grande force; Bezineau à peine rétabli d'une maladie grave, foible encore, et n'ayant pris aucune nourriture depuis vingt-quatre heures, ne consulte que son humanité, se jette tout habillé dans la rivière; saisit trois fois l'enfant, trois fois l'enfant lui echappe, jusqu'au moment où, épuisé de fa-

tigue et prêt à devenir lui-même la victime de son dévouement, il est forcé de l'abandonner.

Plusieurs années auparavant, le nommé Martin étoit tombé dans la Dordogne; Bezineau s'élança dans l'eau, et ce ne fut qu'après avoir plongé à diverses reprises, qu'il parvint à le ramener sur le rivage. Il eut encore le bonheur de rendre le même service à Pibereau, matelot de sa commune.

A-peu-près à la même époque, chavira le bateau de passage qu'il montoit; une nourrice fut engloutie dans les flots avec l'enfant qu'elle tenoit dans ses bras; ce fut encore Bezineau qui les arracha l'un et l'autre à une mort certaine; et comme on le félicitoit de ce nouveau trait de courage en faveur de l'humanité, il répondit ces paroles, expression d'un excellent cœur: « Oui, je suis » vraiment heureux: aujourd'hui j'ai le bonheur de sauver deux » personnes. »



Liste des Ouvrages

composés

Par J. Grasset Saint-Sauveur.

Qui se trouvent chez lui, rue Nicaise, maison de la section des Tuileries; et chez Deroy, libraire, rue du Cimetière André-des-Arts, n°. 15.

L'*Encyclopédie des Voyages*, contenant l'abrégé historique des mœurs, usages, habitudes domestiques, religions, fêtes, supplices, funérailles, sciences, arts, commerce de tous les peuples; et la collection complette de leurs habillemens civils, militaires, religieux et dignitaires, dessinés d'après nature, gravés avec soin et coloriés à l'aquarelle.

Édition complette, et terminée. Ornée de 432 planches coloriées. Presque toutes les planches forment des tableaux de plusieurs figures.

Cinq gros volumes, grand *in*-4°. savoir : deux pour l'Europe, un pour l'Asie, un pour l'Afrique et un pour l'Amérique; chaque volume ayant ses tables, frontispices, et discours préliminaires. Prix brochés en carton 250 livres en numéraire, au lieu de 500 liv. qu'il coûteroit en payant le n°. 6 liv. prix qu'ont été payés les premiers cahiers; et 300 liv. reliés en veau racine, avec dentelles, et dorés sur tranches.

Réunir dans un seul ouvrage, les principaux traits de cette multitude de voyages que la vie d'un homme suffiroit à peine pour parcourir; les dégager des détails fastidieux, dont ils sont chargés : suppléer à leur silence : démêler la vérité au milieu des récits faux ou exagérés; rapprocher dans le même cadre, la figure, les attitudes, et le costume de tous les peuples; rectifier ceux que l'erreur ou le mensonge à tracés sous de fausses couleurs : présenter le portrait de ceux qui, connus d'un petit nombre de voyageurs, n'ont pas encore été dépeins, et former ainsi de tous les voyages, de toutes les relations manuscrites, de tous les récits, *un manuel de tous les peuples*, également utile au voyageur,

au commerçant, à l'artiste, et à l'observateur : tel est le but, la marche simple de cet ouvrage.

Ce plan porte avec lui son éloge, et la démonstration de son utilité ; les hommes de tous les âges, de tous les pays y trouveront des délassemens utiles, et des connoissances agréables. etc.

La vérité des costumes, et la délicatesse du burin, joint à l'exactitude des discriptions de l'esprit, et des mœurs des différens peuples, rendent cet ouvrage précieux.

Il n'en reste que très peu d'exemplaires.

L'Antique Rome, où description historique, et pittoresque de tout ce qui concerne le peuple Romain dans ses costumes civils, militaires et religieux, dans ses mœurs publiques et privées, depuis Romulus jusqu'à Augustule.

Cet ouvrage complet et entièrement terminé, forme un gros volume, grand in-4°. orné de cinquante tableaux, représentant tout ce qu'il y a d'intéressant chez les Romains. On y voit tour-à-tour, le pontife, les prêtres, le consul, le tribun, le sénateur, le questeur, le censeur, l'édile, etc. Les romains, les dames romaines et leur toilette ; le soldat, le cavalier, les courses du cirque, et leurs gladiateurs, chacun représenté dans un tableau, où est peint leurs différents attributs, etc. etc. La richesse des dessins, la perfection de la gravure, et le luxe typographique, de même que la beauté du papier ne laissent rien à desirer à l'amateur.

L'accueil que cet ouvrage a reçu du public, est un sûr garant de sa bonté. L'édition est presqu'épuisée.

Papier superfin, les 50 tableaux coloriés, broché en carton ; 24 liv.
Papier ordinaire, les tableaux en noir. . . . . 15 liv.

Les Fastes du peuple français, ou tableaux raisonnés de toutes les actions héroïques et civiques du soldat et du citoyen français. Ouvrage orné de gravures, représentant toutes les belles actions, traits de courage, de bienfaisance, de patriotisme et d'humanité, qui ont illustré la nation française.

Cette entreprise, dit le Moniteur, dans sa feuille du 28 floréal, est intéressante : le plan est bon, et le titre en est heureux. Destiné à l'instruction,

historique des jeunes citoyens, son but principal est d'entretenir dans le cœur français l'amour des vertus guerrières et républicaines.

Savary, représentant du peuple, en offrant au conseil des Cinq-Cents les deux premiers numéros de cette collection précieuse, dit : « Représentans, » l'ouvrage que le citoyen Saint-Sauveur, auteur de l'antique Rome, présente » aujourd'hui à ses concitoyens, et dont il adresse au conseil les deux pre- » miers cahiers, est destiné à célébrer les actions héroïques et civiques du » soldat et du citoyen français. Certes, il n'étoit possible de trouver un » sujet plus digne d'exercer les talens de l'auteur; et qui présentat plus » d'intérêt aux amis de la liberté. L'histoire racontera les grands évènemens » de la révolution française; elle parlera de combats, de triomphes; mais on » ne verra paroître sur la scène que les hommes qui, dans ces luttes san- » glantes et terribles, ont dirigé les mouvemens : tout l'éclat des victoires » réfléchira sur eux, et le nom du soldat courageux qui se dévoua à la mort » pour sauver son pays, restera ignoré..... Non, il sera consigné dans les » Fastes du peuple français. On trouvera à côté du général, le nom du vo- » lontaire qui se distingua par une action héroïque. Déjà on y lit ceux » d'Emonet, de Vinay, de Dougados, de Juban, de Rosier et de Baraillier. » Le pinceau et la gravure représentent ces jeunes héros au moment de » l'action : l'œil se plait à les contempler; ils excitent en nous un sentiment » profond d'admiration; on s'applaudit d'avoir partagé leurs travaux; on » desire de les imiter, et l'on envie leur sort. Malheur à l'homme qui reste- » roit insensible au récit, ou à la vue d'une belle action! . . . Représentans, » la peinture est le livre du peuple : il faut la faire tourner au profit des » mœurs, en l'appliquant aux actions vertueuses : c'est ce qu'a fait le » citoyen Saint-Sauveur dans cet ouvrage, qui mérite sans doute d'être en- » couragé. Je demande la mention honorable au procès-verbal, et le dépôt à » la bibliothèque du Corps législatif. »

Cette proposition est adopté.

L'ouvrage est grand in-4°. imprimé sur papier superfin. Chaque cahier contient quatre gravures, dont chacune est un tableau représentant l'action héroïque d'un de nos frères d'armes, ou l'action de courage ou de civisme d'un citoyen français. Chaque dessin est accompagné de l'historique du fait.

On ne peut déterminer la fin de cette collection, qui devra être si précieuse pour tout bon français; mais chaque cahier formant un ouvrage complet, on pourra s'arrêter à volonté.

Le numéro colorié coûte 4 liv. 10 s., en noir 3 liv.

Il y en a déjà quatre au jour, et tous les mois il en paroît deux.

Recueil complet des costumes des autorités constituées, civiles, militaires et de la marine ; 38 planches grand in-4°. dont les dessins ont été confiés au citoyen Saint-Sauveur, par le Ministre de l'Intérieur.

Ce recueil contient les costumes des Représentans du peuple, Membres des deux Conseils, du Pouvoir exécutif, des Ministres, des Messagers d'état, Huissiers, de l'agent dans les Colonies, Juges criminel et civil, et Juge de paix, Officier municipal, etc. etc. — Général en chef, Général de division, Général de brigade, Adjudant général, Aide-de-camp, Commissaire ordonnateur, etc. etc. Canonnier, Porte-enseigne, Dragon, Hussard et Carabinier, etc. etc. — Chef d'escadre, dans son grand et petit costume, Capitaine de vaisseaux, Agent maritime, Consul de France, etc. etc.

Un historique accompagne et explique chaque planche. Cette collection esunet des plus précieuses qui aye jamais existé.

Le volume, grand in-4°. les 38 planches toutes coloriée, accompagnées de fonds, de ciel, d'architecture, de paysage, 24 liv. numéraire.

Chaque gravure peuvent s'encadrer.

Les trois Manuels, ouvrage moral, écrit dans le genre d'Epictète. 1°. Manuel des Infortunés ; 2°. Manuel de l'Indigent ; 3°. Manuel de l'Homme honnête. Jolie édition ornée de 4 gravures.

Cet ouvrage a eu le plus grand succès, et il est regardé comme un nouvel hommage rendu à la philosophie et aux mœurs. 1 vol. in-18. — 1 liv. 5 s.

Les amours du fameux comte de Bonneval, bacha à deux queues ; édition ornée de 4 gravures. 1 vol. in-18. — 1 liv. 5 s.

Le Sérail, ou histoire des intrigues secrettes et amoureuses des femmes du Grand-Seigneur. 2 vol. in-18, orné de 8 gravures. — 3 liv. numéraire.

Le piquant de cet ouvrage, absolument neuf dans son genre, le fait rechercher de tous les amateurs.

De l'Imprimerie de CAMPENON, rue Jacques, n°. 139.

